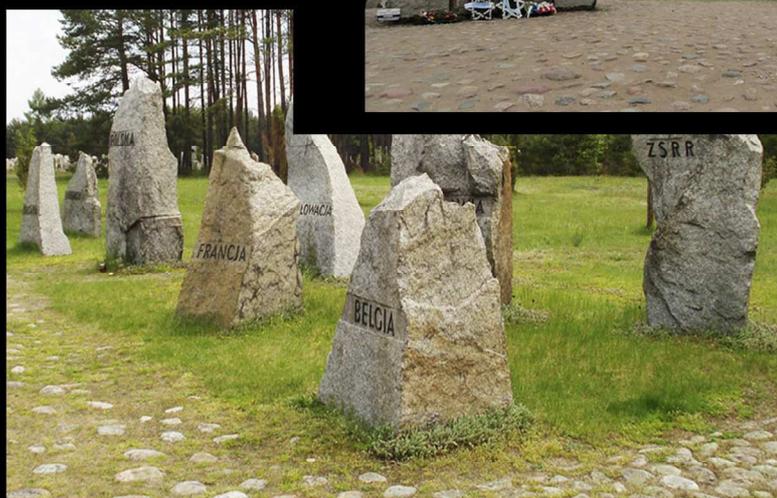


Journée d'étude Maxime Steinberg

*Lieux de mémoires, lieux d'histoire.
Du travail de mémoire au devoir d'histoire*

Dossier pédagogique

27 janvier 2011



MINISTÈRE DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE
SECRETARIAT GÉNÉRAL
DÉMOCRATIE OU BARBARIE

SOMMAIRE

CONTRIBUTIONS

- Rien à voir. Que chercher ? (Michel HERODE) p. 5
- Auschwitz-Birkenau et la Shoah (Tal BRUTTMANN) p. 11

MEMOIRE(S) ET HISTOIRE, LIEUX, CAMPS ET CENTRES

- Faire de l'histoire sans tomber dans le moralisme du « devoir » de mémoire p. 19
- Le 27 janvier ? p. 27
- Eléments pour une histoire de la mémoire... p. 29
- Lieux de mémoire(s) ou lieux d'histoire p. 37
- Camps et centres p. 43
- Quand la déception guette la mémoire des faits génocidaires.
Paroles de jeunes (Geoffrey GRANDJEAN) p. 51

PREPARER UNE VISITE

- Aller à Auschwitz ou à Buchenwald ? p. 55
 - Visiter un lieu ?
 - Avant ? Pendant ? Après ?
 1. « Avant » ... Comment prépare-t-on une visite ?
 2. « Pendant ? » « Voir quelque chose ? »
 3. Et « Après » ?
- Comment faire face à « l'indicible », à « l'irreprésentable » sans faire silence ?
 - L'expérience concentrationnaire à travers les récits et la littérature p. 63
 1. Des témoignages pour la mémoire et pour l'Histoire
 2. La littérature française et la Shoah
 3. Une nouvelle génération d'écrivains – Dire l'Histoire par la littérature
 4. La Shoah vue du côté des bourreaux

- 5. Essais
- 6. Bibliographie concernant la littérature concentrationnaire
 - Les camps et la Shoah en bande dessinée ? p. 95
 - Quand les images font l'histoire p. 103
 - 1. Les camps et la Shoah vus par les nazis
 - 2. Camps de concentration et centres d'extermination
 - 3. Nuit et brouillard
 - 4. La place centrale de la Shoah
 - 5. Comment filmer la Shoah dans les deux Allemagnes ?
 - 6. Documentaire ou fiction ?
 - 7. Le regard de Lanzmann
 - 8. Evolution de la filmographie
 - 9. Spielberg et sa liste
 - 10. Une véritable invasion des écrans
 - 11. Catalogues et analyses
 - 12. Pour conclure
 - 13. Quelques pistes d'exploitation
- Du bon usage du témoin... p. 137

VISITER, EXPLOITER, INTEGRER UN LIEU : REGARDS CROISES p. 139

- Du Musée juif de la Déportation et de la Résistance à Kazerne Dossin - Mémorial, Musée et Centre de documentation sur l'Holocauste et les Droits de l'Homme (Odile REMY)
- Le Mémorial national du Fort de Breendonk (Olivier VAN DER WILT)
- Voyage en Pologne de la Fondation MERCI : Que reste-t-il à l'homme quand on lui a tout pris ? (Vinciane GEORGES)
- Le voyage d'étude de l'asbl Mémoire d'Auschwitz (Frédéric CRAHAY)
- Les Territoires de la Mémoire : des voyages pour ne pas oublier (Philippe MARCHAL)

CONTRIBUTIONS

RIEN A VOIR. QUE CHERCHER ?

LIEUX DE MEMOIRE / LIEUX D'HISTOIRE

Par Michel **Herode**

Comme vous le savez, c'est à Pierre Nora que l'on doit une réflexion sur les lieux de mémoire.

Réflexion qui a évolué au fil du temps, mais qui définit un lieu de mémoire comme objet de matérialisation de la mémoire : un cimetière, un monument aux morts, un mausolée, une plaque de rue, un musée, etc.

Peu d'intérêt à différencier lieu d'histoire – là où un fait d'histoire s'est déroulé – d'un lieu de mémoire parfois vide de toute référence à un fait. Peu d'intérêt parce que tous deux sont un discours sur l'histoire, une représentation – souvent avec une forte arrière-pensée politique et/ou idéologique.

Il semble évident d'ériger un mémorial sur les lieux du crime... ou même de développer un lieu comme Yad Vashem en Israël... mais on est en droit de se poser la question de la multiplication des musées de la Shoah - ils disent plutôt Holocauste - partout aux Etats-Unis ou au Canada.

Il y a un véritable paradoxe des lieux de mémoire du judéocide.

Par la volonté des génocidaires... il n'y a rien à voir.

Pas de traces... pas de crimes. Dès juin 1942, le *Kommando SS 1005* est chargé à l'Est d'ouvrir les fosses communes, de brûler les corps et d'en disperser les cendres.

Pas de traces.

Le 24 novembre 1944, Himmler donne l'ordre de détruire les chambres à gaz et crématorium de Birkenau.

Pas de traces.

Partout, on liquide les derniers survivants juifs et les SS organisent les marches de la mort vers les camps de concentration du centre du Reich.

Pas de traces.

Et il y a longtemps – automne 43 - que les terminaux ferroviaires de l'opération Reinhard – Belzec, Sobibor, Treblinka – n'offrent plus aucun signe de la liquidation des Juifs en Pologne occupée.

Pas de traces.

Rwanda école de Muranhi – Butare : corps à la chaux.

Eglise, ossements, ustensiles de cuisine...

Mais aussi survivants qui n'ont pas encore pu donner de sépulture à leurs morts.

Et puis, il y a les catégories qui ont peu de place dans le souvenir de la tragédie.

Jusque récemment, les Tziganes en étaient les grands oubliés. En France, peut-être parce que les camps français qui les avaient accueillis n'ont fermé que bien après la guerre.

Silence relatif aussi sur les homos... il faut dire qu'en République fédérale l'article 175 est longtemps resté d'application après 1945. C'est au nom de ce paragraphe que plusieurs dizaines de milliers d'homosexuels ont été arrêtés et envoyés dans les camps de concentration sous le régime nazi.

Et bien entendu ce silence est dangereux.

On entend parfois parler du génocide des Tziganes... parce qu'on ne connaît pas la complexité de leur sort dans la répression et le système concentrationnaire.

Danger de confusion encore avec la plaque commémorant le martyr des homosexuels à Verviers. Seuls les homos hommes sur le territoire du III^e Reich ont été persécutés et déportés.

A l'Est, il y a un grand vide qui pèse sur la majorité des victimes de la Shoah.

Ainsi en Ukraine, aux environs de Kiev, que reste-t-il du ravin de Babij Jar ? Là où les 29 et 30 septembre 1941, près de 35.000 hommes, femmes et enfants ont été fusillés parce que Juifs. L'œuvre des *Einsatzgruppen SS - l'Einsatzkommando 4a* - et de policiers ukrainiens.

En 1976, inauguration d'un monument dédié aux habitants de Kiev. Pas mention des Juifs. Aujourd'hui, un musée du judaïsme est en projet...

En Belgique, il a fallu attendre la fin des années 90 pour voir apparaître le Musée de la Résistance et de la Déportation dans la caserne Dossin de Malines.

Dans les oubliettes de l'histoire, il y a aussi le siège de la mal nommée Gestapo, avenue Louise à Bruxelles. A part des graffitis dans les caves, la mémoire d'une action d'éclat d'un aviateur belge engagé dans la RAF qui en a mitraillé la façade... rien... pas de visite.

Citons encore le Mémorial d'Anderlecht où figure le nom des déportés juifs de Belgique. Comme les Territoires de la Mémoire de Liège, même s'ils ne sont ni de même nature ni n'ont le même objectif, ils se veulent transmetteurs de mémoire.

Devoir de mémoire... Passeurs de mémoire

Mais de quelle mémoire parle-t-on ?

De l'extermination ?

Les survivants ont un devoir de dire mais les témoins du génocide sont rarissimes (*Sonderkommando*, échappés de fusillades...).

Comme chacun a un vécu particulier dans une histoire collective, il faudrait mieux parler de mémoires au pluriel. Sans parler des problèmes liés aux souvenirs...

Problématique de l'interférence de la mémoire – notamment du témoin – avec une rigueur froide du savoir.

Comment inclure et entendre dans cette mémoire la zone grise qui, comme le dit Primo Levi, rend la victime participante et complice du bourreau.

Devoir de mémoire alors que le contexte est au conflit mémoriel.

Après 1944/45, l'accent était mis sur la valorisation de la résistance et le génocide peu évoqué. L'infléchissement suit le procès Eichmann en 1961 en Israël. Mis en avant, le discours sur la Shoah connaît des inflexions au fil des ans : victime passive, enfant caché, résistance des Juifs...

Combien de temps avant d'analyser la « politique du moindre mal » des autorités dans les pays occupés à l'Ouest et la nécessaire collaboration de beaucoup... comme a tenté de la rappeler le très contestable film *La Rafle* ?

En Belgique les SS en charge de la question juive étaient 12... pour près de 25.000 déportés... Et le silence assourdissant des indifférences.

Bien entendu, on peut mettre en avant le rôle de tous ceux qui ont manifesté leur soutien, ont caché les Juifs passés à la clandestinité.

De ceux qui en Belgique occupée ont empêché la déportation de la moitié de la communauté juive alors que la xénophobie jouait en défaveur de cette population majoritairement étrangère.

Parler de devoir de mémoire est-ce aussi inclure celle des véritables spécialistes de la question... les bourreaux ?

Comment aborder le devoir de mémoire alors qu'il y a banalisation des termes - on a été jusqu'à parler du génocide des baleines - même la justice internationale brouille les cartes lorsqu'elle qualifie de génocide les massacres d'hommes à Srebrenica en ex-Yougoslavie ?

Le devoir de mémoire est-il l'antidote des négationnismes ? Du « détail de l'histoire » de Le Pen à ceux qui affirment un double génocide au Rwanda.

Comment parler de devoir de mémoire quand s'accroissent les conflits mémoriels ?

La concurrence des victimes est féroce : plus souffert... colonisation... Gembloux et ses indigènes...

Comment parler du devoir de mémoire sans s'interroger sur les dangers d'une mémoire officielle... ?

Sarkozy et l'obligation de lire en classe la dernière lettre de Guy Môquet tout en oubliant toute référence à la résistance communiste...

Attendre que se révèle cette histoire qui ne passe pas – celle de la collusion entre autorités belges et occupants – comme le travail des historiens du CEGES avec *La Belgique docile* ?

Comment parler de devoir de mémoire quand on rencontre une telle confusion dans la perception de ces deux histoires parallèles mais dissemblables que sont l'histoire des camps de concentration et celle du génocide ?

Question de termes, pour tuer tout de suite et en masse pas besoin de camp... Obama à Buchenwald qui souligne et rend hommage aux 57.000 victimes « juives » !

Auschwitz-Birkenau

Le complexe Auschwitz-Birkenau symbolise à lui seul la Shoah. Or, comme Majdanek, sa triple fonction de camp de concentration, camp et *Kommandos* de travail, et centre d'extermination rend son approche difficile. Il est nécessaire de savoir ce qu'il faut chercher à voir pour comprendre cette concomitance. C'est avant tout un lieu reconstruit.

A Auschwitz I, le camp principal – le Musée a ouvert le 14 juin 1947 – les blocs ont été reconstruits, les allées retracées, les arbres plantés, la chambre à gaz reconstituée...

Les objets des vitrines - lunettes, valises, cheveux... - renvoient à une autre histoire, dans un autre lieu... Birkenau.

Parfois les visiteurs ne vont même pas à Birkenau. D'autres ne vont pas jusqu'au bout des rails. Comment commencer sa visite ? Par la rampe extérieure rénovée grâce à Klarsfeld ou, si vous êtes hongrois, par celle qui traverse le camp. Et puis passé la porte, visiter les baraques du camp de concentration et compatir à la souffrance des internés. Aller jusqu'aux ruines des crématoires, à la salle de douche... de vraies douches... et même jusqu'aux bunkers, les fermes transformées en chambres à gaz ?

La population concentrationnaire : polonaise, internationale, y compris les prisonniers de guerre soviétiques, et juive...

1 300 000 personnes sont entrées à Auschwitz-Birkenau.

900 000 assassinées à leur arrivée, tous Juifs.

400 000 immatriculées – la moitié mourra de mort lente.

Après l'arrivée de l'Armée rouge - à la demande d'un évadé du camp, en grande partie vide parce qu'évacué - les Polonais des environs récupéreront sur le site ce dont ils ont besoin – parfois plus lorsqu'il s'agit des gens qui fouillent le sol et les cendres pour retrouver des valeurs.

Etrange impression à l'arrivée d'Auschwitz-Birkenau que de voir ces villas face aux barbelés.

Comme partout derrière le rideau de fer, le discours avait mis en avant les victimes du fascisme et les résistants communistes à cette idéologie.

Présence d'un « pavillon bulgare » à Auschwitz I sans qu'aucun Bulgare n'y ait été déporté. Il n'existe plus de nos jours.

Lorsqu'en 1967 on inaugure le monument international à la mémoire des victimes du fascisme, c'est bien le triangle rouge des politiques qui figure dans la pierre.

Mais cela évolue : l'inscription parlant de 4 millions de morts a été modifiée pour approcher un chiffre plus exact.

Enseigner la Shoah

Enseigner la Shoah en y incluant la mémoire est un véritable défi éducatif. Parce qu'étudier la Shoah est devenu un pilier principal de la formation morale et citoyenne des nouvelles générations. Or l'histoire de la Shoah est complexe lorsqu'on aborde les causes, les enchaînements entre la volonté d'éliminer au passage à l'acte mortifère...

Heureusement on a dépassé « l'indicible »... la littérature, la recherche historique, les médias dont le cinéma et la BD regorgent de références aux génocides et aux massacres de masse.

Défi aussi à cause de l'interdit de contestation et pollution d'actualités des conflits d'aujourd'hui qui montrent qu'il existe toujours des « ça » pour lesquels il faut chasser l'amalgame.

Et alors que stéréotype, préjugé racial, sexisme, xénophobie, homophobie, islamophobie, nouvel antisémitisme, que la haine de l'altérité de l'autre se portent bien... comme l'injustice socio-économique..., on aurait encore un « devoir de mémoire »?

Et pour le rencontrer rien de tel que la visite de lieux marqués du sceau de celle-ci.

Volonté de bien faire, de transmettre, en accomplissant une mission citoyenne – certains vont jusqu'à parler de pèlerinage – en passant la patate chaude aux jeunes d'aujourd'hui... pour les prémunir du racisme, pour les ouvrir à l'altérité...

Terrible XX^e siècle pourtant à l'aune duquel on veut transmettre un discours positif. Son message est pourtant un véritable démenti au rationalisme, à la civilisation des Lumières et des droits de l'homme... Brutalisation de la guerre en 14/18, rupture d'humanité, de civilisation des génocides...

Enseigner, c'est dire ce qu'ont été ces événements, ce qui les a rendus possible, ce qui a permis de les penser, ce qui a causé le passage à l'acte exterminateur, la division du travail qui l'a facilité...

C'est interroger la responsabilité des scientifiques – les anthropologues sont en première ligne des coupables – la responsabilité des administrations et de leurs fonctionnaires, des industriels... jusqu'au silence inactif des Alliés.

Où aller et pourquoi ?

L'histoire n'est ni donneuse de leçon, ni moralisante... Mais aller visiter un lieu de mémoire et d'histoire s'inscrit dans l'éducation à la citoyenneté vigilante.

Reste à choisir en fonction de ses objectifs en distinguant camps de concentration et centres d'extermination.

Pour saisir la Shoah, allez à Treblinka. Il n'y reste rien. Une fosse et des œuvres d'artistes.

Organisez des parcours incluant plusieurs lieux. Et préparez ces visites parce qu'il faut connaître pour comprendre et dépasser l'empathie émotionnelle...

N'oubliez pas qu'il est vain de vouloir changer les individus... comme le dit Jorge Semprun, il vaut mieux changer les institutions.

Pas de traces mais des musées et des mémoriaux.

Soit !

Mais il faut aussi aller à la rencontre de la vie de ces communautés juives d'avant... Aller à la recherche de leur vie quotidienne, culturelle, économique... Ce ne sont pas que des victimes... C'étaient des gens qui existaient.

Michel Herode

Chargé de mission

Démocratie ou barbarie - Ministère de la Communauté française

AUSCHWITZ-BIRKENAU ET LA SHOAH¹

Par Tal **Bruttman**

Auschwitz s'est imposé comme le lieu de mémoire central de l'horreur nazie. Le camp est devenu, pour l'opinion publique, bien au-delà de la seule Europe, un symbole, la métonymie de la Shoah, comme l'a très justement qualifié Annette Wieviorka². Et chaque année, venant des quatre coins de la planète, plus d'un million de visiteurs s'y pressent. Les raisons permettant de comprendre que ce lieu occupe une telle centralité dans les mémoires et dans les représentations ne manquent pas.

Tout d'abord parce que le site est marqué à plus d'un titre par le gigantisme. Gigantisme du camp de concentration de Birkenau (« Auschwitz II »), qui de par sa superficie et avec ses cent mille détenus fut le plus grand des camps de la nébuleuse concentrationnaire nazie. Gigantisme ensuite du complexe concentrationnaire d'Auschwitz, avec ses 3 camps principaux (le *Stammlager* ou Auschwitz I, Birkenau donc et Monowitz-Auschwitz III), et la quarantaine de sous-camps dans son orbite sans oublier la « zone d'intérêt » de 40 km² aux mains de la SS. Gigantisme meurtrier enfin : Auschwitz est le plus grand cimetière juif du monde, de même que probablement le plus grand cimetière polonais et tzigane.

Mais si le centre de mise à mort de Birkenau a été le lieu principal de l'assassinat des Juifs de l'Europe occidentale, si le camp de concentration d'Auschwitz a été le principal camp pour les Tsiganes de même que, avec le *Konzentrationslager* (KZ) Stutthof, celui des Polonais, il n'a concerné qu'à la marge les autres pays d'Europe. Pourtant, le lieu est devenu central, s'inscrivant dans chaque pays comme la représentation de la criminalité nazie, bien au-delà des réalités historiques. Ainsi, la salle du musée de la Grande guerre patriotique de Kiev consacrée à la répression nazie est-elle ornée d'une immense photographie de Birkenau, alors que le camp n'a concerné que d'une façon très marginale les populations d'URSS – et à plus forte raison celles d'Ukraine. Alors que pour ce pays les diverses politiques nazies, et la Shoah, ont pris des formes totalement différentes et se sont déroulées en d'autres lieux – avec des bilans considérablement plus élevés que la quinzaine de milliers de prisonniers soviétiques acheminés à Auschwitz – c'est pourtant ce site qui a été choisi afin d'illustrer à Kiev la politique de terreur du III^e Reich. Ce constat n'est pas isolé, et pourrait être multiplié. Ainsi en France, le récent Mémorial de l'internement et de la déportation de Compiègne a choisi de consacrer dans son exposition une place particulière à deux des convois « politiques » partis à destination de ce camp, alors que l'immense majorité des déportations de France se sont faites à destination des camps de Buchenwald, Neuengamme ou Ravensbrück, lieux de mémoire de la déportation « politique » française.

Une autre raison, fondamentale, explique également qu'Auschwitz se soit ainsi imposé : la juxtaposition – unique dans le système nazie – de deux politiques radicalement différentes en

¹ Ce texte est une version remaniée d'un article publié dans *Les Cahiers de l'IRICE*, n° 7, 2011.

² Annette WIEVIORKA, *Auschwitz, 60 ans après*, Paris, Robert Laffont, 2005.

un même lieu géographique, source de confusion permanente sur ce que fut le lieu. Car le complexe d'Auschwitz est le lieu de la collision entre deux politiques criminelles nazies différentes : le phénomène concentrationnaire, ciblant un ensemble de catégories diverses, et la politique de mise à mort des Juifs. Une telle collision est unique, aucun autre des centres de mise à mort créé dans le cadre de la « solution finale de la question juive » ne se trouvant aussi directement et étroitement lié à un camp de concentration³. Car si les Juifs ont été acheminés en masse (un million cent mille⁴) vers ce lieu, c'est avant tout à destination du centre de mise à mort de Birkenau que 437 000 Juifs de Hongrie, de 250 à 300 000 de Pologne, 69 000 de France, 60 000 des Pays-Bas, 55 000 de Grèce, 46 000 du Protectorat de Bohême-Moravie, 27 000 de Slovaquie 25 000 de Belgique, 23 000 d'Allemagne, 10 000 de Yougoslavie, 7 500 d'Italie ou encore depuis la Norvège ou l'Autriche, ainsi que quelques dizaines de milliers de détenus juifs extraits de camps de concentration, ont été acheminés là.

Même lieu géographique, c'est-à-dire le site de Birkenau, mais pas pour autant même lieu physique : les cinq chambres à gaz⁵ qui ont été construites par les SS se trouvent hors du périmètre concentrationnaire. Les deux premières structures homicides (les *bunkers* 1 et 2) se trouvaient même éloignées de plusieurs centaines de mètres du KZ, avant que ses extensions successives ne finissent par l'en rapprocher.

Cette confusion entre ces deux « mondes » est prégnante : pour le visiteur, Birkenau est un vaste champ de ruines, sans distinction. Il existe pourtant une différence majeure entre les ruines qui jalonnent à perte de vue le camp de concentration et celles du centre de mise à mort. Seules les structures liées à ce dernier (les chambres à gaz et crématoires, les baraques constituant le Kanada, où étaient triés et entreposés les biens des victimes) ont été détruites par les SS⁶, alors que le KZ Birkenau est quant à lui parsemé de vestiges de baraques démontées après la guerre, afin d'être récupérées – et dans le cas du secteur BIII de Birkenau (le « Mexique »), ce sont les Allemands eux-mêmes qui ont procédé aux démontages des baraques, réexpédiées vers le camp de Gross Rosen afin d'y être utilisées. Or ceci, difficilement perceptible, signe la différence fondamentale entre ces deux lieux qui coexistent : d'une part un camp de concentration, lieu « banal » aux yeux des nazis, ne

³ Le cas du camp de Lublin-Majdanek est différent. Le lieu – proche de Lublin, centre de commandement de l'opération Reinhard – a été ponctuellement utilisé afin de liquider des Juifs (probablement 60 000 au total), et a joué le rôle de centre de mise à mort « d'appoint », principalement à la fin de l'année 1942 puis lors de l'opération « Fête des moissons », signant la fin de l'*Aktion Reinhard*.

⁴ Voir Waclaw DLUGOBORSKI et Franciszek PIPER (ed.), *Auschwitz, 1940-1945. Central issues in the history of the camp*, vol. III, *Mass murder*, Oświęcim, Auschwitz-Birkenau State Museum, 2000.

⁵ La première chambre à gaz (le « KI ») a été aménagée à proximité du *Stammlager*. L'utilisation de celle-ci a cependant été de moindre envergure que celles de Birkenau, et elle sera démantelée à l'été 1943.

⁶ Et en ce qui concerne le KIV, par les détenus du *Sonderkommando* (chargés de vider les chambres à gaz et de l'incinération des corps) lors de la révolte du 7 octobre 1944.

nécessitant pas d'être détruit, et de l'autre, un centre de mise à mort dont l'existence même ne saurait être admise.

Il faut s'interroger sur les raisons qui poussent à la visite du lieu. Selon que l'on soit français, polonais ou coréen, le site ne porte pas les mêmes représentations. Pour les Polonais, Auschwitz est l'un des hauts lieux de mémoire du pays, où près de 75 000 Polonais ont laissé la vie, parmi lesquels des figures importantes du martyrologue national comme le père Maximilian Kolbe. Mais ce n'est pourtant qu'une mémoire partielle, celle de la nation polonaise, et non des victimes polonaises. Car même si Birkenau ne fut pas le lieu principal de la destruction du judaïsme polonais – ce sont les centres de mise à mort de l'*Aktion* Reinhard (Belzec, Sobibor, Treblinka et Majdanek) qui ont servi pour l'essentiel à ce but – plus de 200 000 Juifs polonais y furent tués⁷. Mais ces derniers sont absents du musée, où ils ne sont pas évoqués. Les pavillons consacrés aux victimes de Pologne s'attachent au seul sort de ceux de nationalité polonaise. Sans doute s'agit-il là d'un héritage de la période communiste, auquel il sera d'ailleurs bientôt remédié. Pourtant, même durant cette période, le cœur de l'exposition du musée a été constitué par les victimes dont l'identité juive et la spécificité furent niées : les chambres à gaz, leurs centaines de milliers de victimes, les montagnes d'objets, des valises aux prothèses en passant par les châles de prières constituent les éléments centraux de la visite, qui confèrent au lieu son caractère unique.

Pour un groupe venu de France, Auschwitz est avant tout le lieu de la destruction des Juifs de France et c'est essentiellement comme lieu symbole de la Shoah que ces visites sont effectuées – comme pour nombre d'autres pays, depuis les États-Unis jusqu'à Israël, en passant par l'Italie. Mais là encore, l'objet poursuivi, en général un voyage d'étude sur la Shoah, révèle la confusion qui entoure Auschwitz. Il en est ainsi de la volonté de s'y rendre en hiver afin que le visiteur (au demeurant nourri et plus que convenablement vêtu) puisse constater au cours de sa visite les rigueurs hivernales auxquelles durent faire face les détenus – alors que certains rescapés rapportent que les conditions en été étaient pires encore, Birkenau se trouvant sur un marécage.

Cette idée montre combien la visite d'Auschwitz est problématique si l'on veut en faire le paradigme de la Shoah : 80% des Juifs acheminés à destination d'Auschwitz-Birkenau n'ont pas eu à subir la rigueur du climat silésien, leur mort intervenant dans les heures suivant leur arrivée... Et, en outre, la visite du site de Birkenau en hiver, lorsqu'il est recouvert par la neige, empêche le visiteur de percevoir nombres d'éléments parmi les ruines et le relief, devenus invisibles.

De même, le recours quasi-permanent au « témoin », incarné par le déporté rescapé accompagnant les groupes, devrait amener à s'interroger sur ce que l'on entend montrer ou faire découvrir aux visiteurs qu'il accompagne. Car ces témoins, qui sont des victimes de la Shoah, sont des rescapés de l'univers concentrationnaire et témoignent de celui-ci, non de la machine de destruction dont nul, si ce n'est un petit nombre de *Sonderkommandos*, n'a

⁷ Chiffre certes considérable, mais qui constitue à peine moins de 10% de l'ensemble des victimes juives de Pologne. Il n'en demeure pas moins que les Juifs de Pologne constituent le deuxième plus important contingent de victimes, après les Juifs de Hongrie (437 000).

réchappé. La force de leur témoignage, l'aura qui les entoure⁸ focalise l'attention du visiteur avant tout sur le camp de concentration. Ceci d'autant plus que le gigantisme même du KZ, qui s'étend à perte de vue, marque davantage le visiteur que les espaces étriqués du centre de mise à mort que constituent les ruines des chambres à gaz. Cet « effet de brouillage » se trouve aujourd'hui accentué par la circulation aisée qui se fait lors de la visite entre l'espace du KZ et celui du centre de mise à mort, alors que ces espaces concomitants étaient strictement cloisonnés.

On ne soulignera jamais assez combien Auschwitz constitue une anomalie dans la politique de destruction des Juifs d'Europe. De tous les centres de mise à mort, c'est le seul où fut opérée en masse la « sélection », qui envoya les Juifs temporairement épargnés et jugés « aptes » au travail dans le camp de concentration, raison pour laquelle plusieurs dizaines de milliers de Juifs ont survécu à Auschwitz. Or la focalisation sur Auschwitz, avec son nombre relativement important de rescapés, brouille la réalité du processus de destruction. Dans les autres centres de mise à mort, le nombre de rescapés se réduit à une poignée, constituée d'évadés lors des révoltes de Sobibor et Treblinka, ou de quelques miraculés échappés de Chelmno ou Belzec.

Dans le système nazi, les Juifs n'ont jamais été destinés aux camps de concentration et Auschwitz constitue de ce fait une exception. Ce n'est qu'en raison de l'effondrement du Reich et des évacuations massives des détenus du camp à partir de l'été 1944, que des dizaines de milliers de Juifs encore vivants se sont retrouvés disséminés dans l'univers concentrationnaire. Cette ultime séquence historique a eu pour effet d'ancrer, *a posteriori*, l'idée dans l'opinion que les camps de concentration avaient joué un rôle central dans la destruction des Juifs d'Europe. Or, rapporté aux nombres des victimes de la Shoah, ce sont moins de 5% de celles-ci qui ont été plongées dans l'univers concentrationnaire, en premier lieu en raison du système de sélection prévalant à Auschwitz.

Mais en devenant le lieu symbole de la Shoah, Auschwitz altère la connaissance de celle-ci : pour l'immense majorité des gens – et pas uniquement ses visiteurs – la connaissance de la destruction des Juifs s'articule à partir de ce lieu, alors qu'il constitue paradoxalement, à bien des égards, une exception, voire une anomalie dans le processus de la « solution finale », conduisant à des représentations largement erronées. Il en est ainsi des crématoires couplés aux chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau, devenus à la fois synonymes et symboles du meurtre des Juifs, qui appellent deux constats. D'une part, ces crématoires ne servirent pas au meurtre, mais à la destruction des corps des victimes. Et d'autre part, de tous les sites de mise à mort, seul Auschwitz en fut doté. Ailleurs, les corps furent détruits dans des bûchers et des fosses – tout comme à Birkenau où ces crématoires n'entrèrent en fonction qu'à partir du printemps 1943.

Lieu particulier en matière de « solution finale », Auschwitz, par la force des représentations qui s'y attachent, fait littéralement disparaître des pans entiers de la Shoah, occultant ce que fut la « norme » de celle-ci pour une immense majorité de Juifs, ceux du Yiddishland : celle des ghettos, des camps de travaux forcés (les ZAL) et de la mise à mort, hors de tout contact avec l'univers concentrationnaire. Il y a ainsi eu moins de Juifs détenus au KZ Auschwitz

⁸ Voir Annette WIEVIORKA, *L'Ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.

(200 000 personnes) qu'au ghetto de Varsovie (500 000), et le nombre de rescapés de ce dernier est infiniment moindre que celui des rescapés juifs d'Auschwitz.

De même, la centralité du site dans les représentations de la « solution finale » fait disparaître une autre réalité : il s'agit du seul centre de mise à mort à vocation internationale, où furent englouties les communautés juives européennes « périphériques ».

Car, même si ce sont près d'un million de Juifs qui ont été tués là, le cœur du judaïsme européen a été détruit ailleurs, par l'action des groupes mobiles de tueries et dans des centres de mise à mort qui avaient tous, à la différence d'Auschwitz, une vocation régionale : ceux de l'*Aktion Reinhard* déjà évoqués dédiés au Gouvernement général, celui de Chelmno pour le Wartheland, de Ponari pour Vilnius, de Rumbula et Bikernieki pour Riga, de Maly Trostinets pour Minsk, de Brona Gora pour Brest...

Or, de cela la visite d'Auschwitz ne dit rien, et pour cause. Le musée n'a pas vocation à narrer l'histoire de la Shoah, mais l'histoire du lieu et de son rôle dans l'accomplissement de celle-ci. S'il illustre le gigantisme de l'entreprise meurtrière, la rationalisation et l'industrialisation du processus de destruction des Juifs d'Europe, il ne représente pourtant que l'un des aspects de cette annihilation, marqué par les spécificités de l'histoire propres à ce lieu.

Tal Bruttman

Historien,

Chargé de mission à la Ville de Grenoble

MEMOIRE(S) ET HISTOIRE, LIEUX,
CAMPS ET CENTRES

FAIRE DE L'HISTOIRE SANS TOMBER DANS LE MORALISME DU « DEVOIR DE MEMOIRE »⁹

Les motivations qui déterminent un professeur à aborder l'enseignement de la Shoah participent à la fois d'un large consensus et d'obligations.

La résurgence violente des nationalismes et son expression la plus meurtrière dans les nettoyages ethniques, la certitude depuis 1994 qu'un génocide est toujours du domaine du possible, l'installation de l'extrême droite sur l'échiquier politique accompagnée d'une pollution des messages des partis démocratiques, une poussée antisémite souvent corollaire des événements du Moyen-Orient, une volonté militante anti-négationniste, l'appel des derniers survivants pour que la mémoire ne s'éteigne pas, la présence récurrente de documentaires et de films de fictions sur les écrans, l'inscription dans les programmes d'enseignement des problématiques liées au système concentrationnaire nazi en général et plus spécifiquement celles de la Shoah, les décisions politiques de consacrer une journée à la prévention des crimes de génocides, etc., encadrent ces motivations.

Le décret du 13 mars 2009 relatif à *la transmission de la mémoire des crimes de génocide, des crimes contre l'humanité, des crimes de guerre et des faits de résistance ou des mouvements ayant résisté aux régimes qui ont suscité ces crimes* renforce et coordonne les initiatives prises en Communauté française de Belgique, tant au niveau des écoles qu'à celui du monde associatif et des institutions.

Si la transmission de la mémoire de ces crimes est un « devoir », ou mieux une nécessité comme arme politique contre l'extrême-droite, reste à s'interroger sur les modalités de cette transmission et à évaluer les résultats des objectifs poursuivis.

Quatre dangers menacent la mémoire du système concentrationnaire et de la Shoah : la banalisation des concepts, l'instrumentalisation, le conflit mémoriel et la négation.

Le constat d'une méconnaissance ou d'une mauvaise maîtrise des concepts reste inquiétant et impose de définir ce que devrait être cet enseignement. Comment enseigner la Shoah à des générations qui en sont éloignées dans le temps ? Comment enseigner le judéocide ou tout autre génocide à des jeunes issus de l'immigration turque, maghrébine ou d'Afrique centrale ?

Comment surtout éviter que, confrontés à la réalité de l'actualité, ceux qui n'ont pas vécu l'événement dressent un constat d'échec ? Celui de la démocratie et de la civilisation

⁹ Deux très intéressantes réflexions :

<http://www.jidv.com/njidv/index.php/archives/par-numero/jidv-19/139-jidv-19/330-zakor-devoir-de-memoire-contre-travail-de-memoire> et

http://aircrigeweb.free.fr/ressources/shoah/Shoah_Kalisky_crimes.html

humaniste. Comment enseigner lorsque les mots n'ont plus de sens parce qu'ils se banalisent dans des discours sans nuance ?

Il s'agit bien de définir les objectifs, les moyens et la méthodologie d'une pédagogie encore en gestation.

Pour certains, il s'agit de transmettre une mémoire, de passer le relais aux adolescents d'aujourd'hui. Mais cette mémoire risque de rester confinée au registre du commémoratif. Certes la volonté nazie n'a pas porté uniquement sur l'extermination physique. Un génocide tente aussi de faire silence sur la mémoire. Pas de traces – pas de crime. Page de gloire qui ne sera jamais écrite, disait le *Reichsführer* Heinrich Himmler¹⁰.

La mémoire ne peut être culte idolâtre d'un passé ¹¹

Ce sont les interrogations du présent qui donnent consistance à la mémoire, parce que le regard tourné vers hier ne rend pas impossible l'indifférence aux horreurs du présent. Du « cela n'a rien à voir » lorsqu'il s'agit de charniers aux couleurs africaines au « on n'y comprend rien » d'une histoire qui ne se répète pas. La seule constante, même si elle est de qualité différente, est dans l'indifférence. L'historien Ian Kershaw¹² parlait de la route d'Auschwitz pavée d'indifférence.

La prise en charge d'une mémoire est donc stérile si elle ne permet pas de déboucher sur l'engagement dans le présent. Mais peut-il y avoir engagement sans connaissances ?

Un génocide se compose de millions de détails réunis – actes d'une rare barbarie et simple soumission à l'autorité – de sorte que la catégorie même de crime permet à peine de l'appréhender.

Devant les difficultés d'expliquer, grande est la tentation d'apporter des réponses simplificatrices et moralisantes.

Parce que le génocide dépasse nos capacités de représentation du fait de sa totale inhumanité, sa (re)connaissance requiert un savoir pointu sur les mécanismes idéologiques et politiques qui ont créé les conditions nécessaires à la concrétisation de la volonté de faire disparaître mais conditions néanmoins pas suffisantes pour comprendre le pourquoi du passage à l'acte. Cette exhortation à la rigueur implique de nommer correctement pour comprendre.

¹⁰ Heinrich HIMMLER, *Discours secrets*, Gallimard, Paris, 1978

¹¹

<http://www.eleves.ens.fr/pollens/shoah/documents/EnseignementDeLaShoah.pdf>
sur l'enseignement de la Shoah aujourd'hui (2005).

¹² "Si elle fut le fruit de la haine, la route d'Auschwitz est pavée d'indifférence" dans Ian KERSHAW, *L'opinion allemande sous le nazisme, Bavière 1933-1945*, CNRS Éditions, 1995, p.245

Ce savoir doit aussi rendre compte de l'autre face, celle des bourreaux, des fonctionnaires efficaces, des petites mains et même des indifférents. Il est impossible de comprendre un génocide en se plaçant uniquement du point de vue des victimes.

Les vrais experts sont autres. Sans être dans une littérature à succès comme le roman *Les Bienveillantes*.

Il faut donc rencontrer à la fois le rôle central de l'idéologie nationaliste, le racisme biologique né au XIX^e, la mutation de l'antijudaïsme en antisémitisme, les frustrations de 1918-19, la personnalité d'Hitler et de dirigeants nazis, la structure polycéphale des instances de décisions du III^e Reich, la marge des initiatives personnelles sur le terrain, les comportements dociles d'une technocratie bureaucratique y compris dans les pays occupés, les collaborations multiformes, les causes de la non-intervention des Alliés qui savaient, etc. En bref, ce qu'Hannah Arendt appelait « la banalité du mal »¹³.

Comprendre aussi que la virulence du rejet de l'altérité vient moins de l'identité de l'autre que du fantasme de la menace qu'il est censé représenter. C'est en cela que la part de la xénophobie est une donnée fondamentale des génocides.

POURQUOI, COMMENT ET QUOI ENSEIGNER ?

Pas plus que la mémoire, la connaissance n'a en soi de vertu pédagogique. Le savoir reste un outil qui ne s'objective que dans la confrontation des faits avec des valeurs.

L'intelligibilité du passé doit autoriser de fonder, par rejet comme le dit Finkelkraut, un objectif à dimension préventive.

L'enseignement des génocides et des crimes contre l'humanité ne peut être envisagé uniquement du point de vue d'un moment extrême et meurtrier. Il sert aussi à démontrer que ces événements sont une défaite des démocraties et du Droit.

Au-delà de la tendance à la Goldhagen¹⁴ qui voudrait établir une corrélation entre l'adhésion massive de la population allemande et autrichienne à l'idéal nazi et la Solution finale, il s'agit bien plus de porter un regard sur l'exercice de la citoyenneté.

Il faut reconnaître que le « Plus jamais ça » de 1945 (comme celui de 1919 dans un autre contexte) est un échec. Il ne peut même pas être un objectif basé sur le pire passé. Le souvenir et le savoir du pire ne sont pas garants de l'impossibilité d'un retour de la « bête immonde ». Un génocide n'est pas une horreur abstraite et lointaine. A l'enseignant d'expliquer qu'il est la négation absolue des fondements de la culture humaniste et de la démocratie.

L'assassinat collectif ne doit pas être agité comme épouvantail au-dessus des charniers d'une histoire, même spécifique, toujours dépassée par d'autres atrocités.

¹³ Hannah ARENDT, *Eichmann à Jerusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Gallimard, 1966, Folio, 1991.

¹⁴ Daniel Johah GOLDHAGEN, *Les bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et L'Holocauste*, Seuil, coll. Point, 1997.

Il est alors indispensable d'affirmer qu'il existe des valeurs objectivables.

Faisons de la politique-fiction. Le III^e Reich a gagné la guerre. Peut-on imaginer l'acceptation servile au système ou présupposer la permanence d'une résistance ? Poser la question, c'est y répondre. Le vrai défi est de donner à voir lucidement la monstruosité sans tuer la raison d'espérer. Il est donc particulièrement important de faire place aux actes positifs à côté de la brutalité extrême. Champ qui est malheureusement parfois absent dans la dimension pédagogique.

De plus, si Auschwitz est devenu le symbole d'un échec de civilisation, dès la fin de la guerre, la Déclaration universelle des Droits de l'Homme est le signe tangent de l'espoir possible. Espoir amplifié par sa traduction dans le droit positif et dans l'installation - même lente - d'une justice internationale.

Reste la question du comment aborder en classe les génocides et autres violences de masse. Pratique qui reste complexe notamment parce qu'elle porte à la fois sur l'Histoire (et donc sur un matériel cognitif factuel) et sur la mémoire (ou plutôt les mémoires individuelles des acteurs parfois en concurrence et la collective que construit toute société).

Comment en effet faire connaître des événements et mécanismes en évitant une moralisation du passé ? Comment faire comprendre que l'Histoire n'est pas donneuse de leçon ? Que l'invocation d'un « plus jamais ça » oublie que le « ça » est toujours différent. Qu'entendre la parole d'un survivant ou visiter un camp n'accouche pas automatiquement d'une citoyenneté démocratique.

Il s'agit de mettre en évidence le caractère unique d'un génocide. Unique même si des mécanismes forment des constantes. Unique mais s'inscrivant dans l'Histoire et la culture, dans l'idéologie et la modernité du lieu où il s'exécute.

Mettre en présence les trois génocides reconnus internationalement comme tels n'est pas faire de l'histoire comparative. Pas seulement en tout cas. C'est plutôt la manifestation concrète d'une ouverture à l'ensemble d'un phénomène et la démonstration qu'une singularité ne crée aucune hiérarchie des victimes.

Comme tel, un génocide est rupture. Il doit donc être placé dans une perspective historique, chronologique, et même juridique, tant au niveau de sa qualification que dans la création d'une justice pénale internationale et d'une réaffirmation des droits humains. Réaffirmation en référence à la barbarie nazie comme le précise le préambule de la Déclaration universelle de 1948. En ce sens le judéocide n'est pas que rupture, mais aussi fondateur d'un monde nouveau.

Au lieu d'utiliser les termes connotés de Shoah, ou pire d'Holocauste, il serait plus efficace de parler de judéocide pour désigner l'assassinat massif des Juifs en Europe entre 1941 et 1945. Comme il est fondamental de désigner les événements de 1994 de génocide des Tutsi au Rwanda et de préciser celui des Arméniens d'Anatolie durant la Grande Guerre.

La banalisation du terme de génocide – on a même parlé d'un génocide des baleines – ou son utilisation par les Tribunaux internationaux, empêche d'en comprendre les mécanismes spécifiques et d'en mesurer la portée.

Il s'agit d'un combat quotidien contre la banalisation des mots, la guerre fratricide des victimes, le message réducteur et souvent erroné des médias. Il faut marteler sans cesse que la

mort lente concentrationnaire est atroce mais n'est pas l'extermination en masse à l'arrivée d'un convoi. Qu'il n'est nul besoin de camp pour assassiner en masse dans un temps court. Que parler de double génocide au Rwanda, c'est faire du négationnisme.

Que refuser, pour des questions électoralistes, de reconnaître la nature des tueries dans la Turquie de 1915, c'est oublier que tout génocide est crime d'Etat en période de guerre.

Il est tout autant indispensable de faire reconnaître le moment du passage à l'acte génocidaire. Il importe peu de savoir si un ordre écrit existe ou pas sur la réalisation de la décision de faire disparaître l'autre, les « eux » diabolisés, au bénéfice du « nous ».

Les discours du spécialiste en chef de la « Solution finale », Himmler, les rapports des *Einsatzgruppen* sur le front est après le déclenchement de l'Opération Barbarossa sont explicites. C'est la mise à mort systématique des femmes et surtout des enfants qui est le cœur d'un génocide. Faire disparaître...

Comment entendre le récit d'un témoin, visiter un camp, visionner un x^e film, ou recevoir encore un cours sur la Shoah, tout en faisant abstraction de l'actualité des brutalités déshumanisantes que charrient les mass médias ? Faut-il instrumentaliser l'empathie avec la victime ? Faut-il orchestrer la victimisation systématique, médiatique et scolaire, de la communauté juive ? Au risque d'un renversement d'effet de la dénonciation de l'antisémitisme. Faut-il mettre l'éclairage sur les résistances des victimes ? Sur la mobilisation humanitaire d'une partie de la population ? Faut-il au contraire essayer de comprendre la mentalité et l'idéologie des bourreaux ? Faut-il faire de l'histoire froide et se cantonner à la description – tels qu'on peut les connaître – des mécanismes ? Faut-il lister les prémices génocidaires ? Le tout au risque d'une saturation comme le pointait Annette Wieviorka¹⁵ dans un exposé sur l'enseignement de la Shoah déjà en 1983.

Il faut en fait faire tout cela. Il faut insérer le judéocide dans l'histoire du nazisme et dans celle de la Seconde Guerre mondiale, le génocide des Tutsi dans l'histoire de la colonisation et de la décolonisation, celui des Arméniens dans la déliquescence de l'Empire ottoman, etc. Mettre en avant aussi une approche comparative des trois génocides reconnus du siècle passé. Il s'agit néanmoins plus d'une juxtaposition que d'histoire comparative. Pour s'interroger sur les ressemblances et dissemblances de ces événements.

Convier un survivant en classe est-ce pour créer de l'émotion, faire des élèves des « passeurs de mémoire », ou apporter de l'humain dans ce qui est son contraire ? L'articulation de la préparation et le questionnement sur le déroulement du témoignage est fondamentale. Reste à réfléchir sur les moyens d'éviter les « mauvais témoins ». Ceux qui se sont donné pour mission de dire l'Histoire et non leur histoire particulière dans une histoire collective (ce n'est pas leur rôle). Sans parler des affabulateurs qui pensent que plus ils vont dans l'émotion, plus

¹⁵ Annette WIEVIORKA, *Auschwitz, 60 ans après*, Robert Laffont, 2005. "ENCORE" : titre du préambule, sous-entendu encore un livre sur la Shoah, mais pour quoi faire?! Annette Wieviorka tente de répondre en historienne : *En questionnant inlassablement ce que fut Auschwitz, l'histoire construite, à partir des traces qu'a laissées le passé, un récit dont chaque élément a été vérifié selon des procédures qui lui sont propres.* (p. 20)

ils ont une influence sur les élèves. Alors qu'ils ouvrent une brèche aux négationnistes à l'affût.

Le « Devoir de mémoire » est l'opposé de la mission de transmission d'un savoir spécifique. Pathos et moralisme donnent une approche réductrice et manichéenne des faits. Outre le bourreau et sa victime, la collaboration plus ou moins active de bureaucrates, celle des compagnies de chemin de fer et de leurs cheminots, des administrations comme des dénonciateurs, sans oublier la « zone grise » - *Les bourreaux ne sont pas entièrement noirs ni les autres entièrement blancs... Cela ne fait aucun doute, chacun de nous peut potentiellement devenir un monstre*¹⁶ - dont parle Primo Levi sont des clés essentielles de la compréhension.

C'est ce qu'ont mis en évidence les recherches du Centre d'Etudes et de Documentation Guerre et Sociétés contemporaines (CEGES) en Belgique et la publication de *La Belgique docile*¹⁷ qui dénonce une politique du moindre mal mortifère.

Le fort de Breendonk, la caserne Dossin de Malines, le KZ du Struthof en Alsace, plus rarement celui de Rivesaltes dans les Pyrénées Orientales, Ravensbrück ou Buchenwald en Allemagne et surtout Auschwitz-Birkenau en Pologne, sont le but de voyages qui, pour certains, sont quasi initiatiques. Bonne conscience qui se réfère au dogme d'un « devoir de mémoire ». Visites qui se font au nom d'un « plus jamais ça ».

Alors que la question est : comment « voir » l'extermination. On peut facilement y imaginer la souffrance concentrationnaire, se glisser dans la peau de ses victimes. Elle a laissé des traces et est le sujet d'une imposante littérature. Mais que faire avec le vide, l'absence qui est la marque du génocide ? Tous les camps ont été des « camps de la mort », mais tous n'ont pas eu des chambres à gaz, ou les moyens de la mise à mort immédiate, dès la descente d'un train.

Pour aborder le judéocide, allez plutôt à Treblinka, les lieux du génocide sont seulement des terminaux ferroviaires, ou sur une fosse commune, reste de ce qu'on appelle maintenant la Shoah par balles.

UNE ÉDUCATION CITOYENNE ?

Si l'objectif d'une approche pédagogique des génocides est de renforcer la vigilance citoyenne, en usant de l'esprit critique à l'aune d'une connaissance du passé, alors, c'est *cette vigilance qui permet de prendre en compte l'actualité, et surtout de dépasser les simplifications, les abus de langage, afin de donner à tous les élèves la capacité d'exercer un regard critique sur le monde et son histoire.*¹⁸

¹⁶ Primo LEVI, *Conversations et entretiens*, Robert Laffont, 1998, p. 245-246

¹⁷ Son prolongement « pédagogique » : Anne ROEKENS, *La Belgique et la persécution des Juifs*, CEGES-Renaissance du livre, 2010. Les écoles d'enseignement secondaire en CF ont reçu un exemplaire début 2011.

¹⁸ Dominique BARNE, *Faire connaître la Shoah à l'école*, in *Les Cahiers de la Shoah*, n°1, 1994.

L'enseignement des génocides doit interpeller nos indifférences, nos silences. Il s'agit d'apprendre à connaître des faits d'histoire, à reconnaître les menaces dans leurs prémices et à comprendre les possibilités humaines à induire des actes citoyens.

L'élaboration d'une conscience historique doit se construire comme point de départ d'une action lucide sur le présent. Il ne s'agit pas seulement de connaître, mais de comprendre. C'est-à-dire de connaître pour pouvoir juger.

La formulation d'un message pédagogique est pertinente à partir de sa capacité à s'ancrer dans une portée universelle. C'est par le balancement entre aujourd'hui et hier, sans amalgame facile, que peut se construire une pédagogie qui amène à créer une relation au passé.

Et si l'objectif est de prévention, il faut comme le dit Semprun¹⁹ non pas essayer de changer l'homme, mais bien les structures de nos sociétés.

Les génocides sont alors les révélateurs absolus qu'il faut faire, à temps, le choix entre la barbarie et la démocratie soutenue par les droits humains.

¹⁹ *Arrêtons de penser qu'il faut changer l'homme. Il faut avant tout changer la société. Changer les structures qui facilitent l'homme à faire le mal, qui le poussent à la délation. Il faut se battre pour que cette société soit moins invivable.* (Jorge Semprun, dans *Le Soir*, 10-11 avril 2010, p. 47).

LE 27 JANVIER ?

En novembre 2005, l'Assemblée générale des Nations unies adoptait la résolution créant et fixant au 27 janvier la Journée internationale de commémoration en mémoire des victimes de la Shoah. Son président, Jan Elisasson, estimait que la communauté internationale ne pouvait plus se contenter de dire « plus jamais ça » après les crimes perpétrés au Cambodge, au Rwanda et dans l'ex-Yougoslavie. L'adoption d'une telle résolution constituait donc un avertissement unique pour éviter que de tels crimes ne se reproduisent

En 2002 déjà, les ministres européens de l'Education avaient adopté à l'initiative du Conseil de l'Europe la déclaration instituant la Journée de la mémoire de l'Holocauste et de la prévention des crimes contre l'humanité dans les établissements scolaires des Etats membres. Ce projet respectait la variété des dates et des thèmes retenus par les pays, souvent liés à leur propre histoire. Par exemple, la Hongrie commémore la Shoah le 16 avril, en souvenir de la création du premier ghetto juif dans l'est du pays.

Quant à la Belgique et d'autres pays comme la France, l'Allemagne, la Suède et la République tchèque, elles décident d'organiser cette journée le 27 janvier, en souvenir de la libération du complexe concentrationnaire d'Auschwitz-Birkenau par l'Armée rouge, le 27 janvier 1945. La Belgique, et plus particulièrement la Communauté française, s'inscrit donc dans une démarche à la fois commémorative et éducative.

Cependant, il convient de se pencher sur la signification de la date du 27 janvier, celle de la libération d'Auschwitz. Selon l'historienne Annette Wieviorka, le terme de « libération » est impropre puisque « des avant-gardes de l'Armée rouge découvrent par hasard ce camp, qu'ils ne cherchaient pas. Ils y trouvent quelques milliers de survivants, que les nazis ont abandonnés sur place parce qu'ils n'étaient pas en état de marcher. Les autres ont déjà été évacués à la mi-janvier vers d'autres camps, lors de ce qu'ils nommeront eux-mêmes les marches de la mort ».²⁰

La commémoration du judéocide, et par ce biais des autres génocides du 20^e siècle, procède de la fonction patrimoniale de l'histoire et ouvre la possibilité de questionner la face la plus sombre de l'humanité. Commémorer certes, mais surtout permettre de souligner l'importance d'une démarche historique rigoureuse dans un travail de mémoire. C'est dans cette perspective que se souvenir a du sens, principalement si le questionnement porte aussi sur nos sociétés d'aujourd'hui et nous appelle à une vigilance et à une citoyenneté engagée.

Toutes les générations sont concernées par l'éducation à une citoyenneté responsable amenant les élèves à développer un esprit critique, un attachement aux différentes valeurs démocratiques véhiculées dans nos sociétés européennes et aux droits humains réaffirmés suite à la barbarie nazie.

²⁰ *Il y a soixante ans, les camps étaient libérés. Auschwitz et nous*, interview d'Annette Wieviorka dans *Le Nouvel Observateur*, n°2097, Paris, janvier 2005.

ELEMENTS POUR UNE HISTOIRE DE LA MEMOIRE...

1/Evolution de la mémoire de la Shoah

Plus de soixante ans après, le souvenir du judéocide n'a jamais été aussi présent : publication de témoignages, inauguration de plaques sur les lieux d'internement ou de départ pour la déportation, etc. Mais cette mémoire n'a pas toujours été aussi prégnante. Comment la mémoire de la Shoah s'est-elle élaborée au terme de la Seconde Guerre mondiale ? Comment est-on passé d'une absence de reconnaissance du caractère singulier au lendemain de la guerre à la situation actuelle où la Shoah occupe une place de premier plan dans la conscience historique du monde occidental ? On peut retracer quelques étapes de l'évolution de cette mémoire des origines jusqu'aux années 1990²¹.

1^{ER} TEMPS : L'APRÈS-GUERRE

Comme le souligne Annette Wieviorka, la nécessité de conserver une trace de la Shoah apparaît déjà pendant la Seconde Guerre mondiale : *certain ont immédiatement pensé que leur présent deviendrait passé, et qu'un futur qu'il ne leur serait probablement pas donné de vivre, devrait garder le souvenir de l'annihilation.*²²

Dès l'automne 1939, Emmanuel Ringelblum, un enseignant et historien polonais consigne par écrit ce qui deviendra la *Chronique du ghetto de Varsovie*. Il réunit également une équipe autour de lui, organisation clandestine qui prend le nom d'Oyneg Shabbes. Son objectif est de rassembler tous les documents pouvant servir à faire connaître la vie et le sort des Juifs. Lors de la rafle de l'été 1942 où 280.000 Juifs du ghetto sont conduits à Treblinka, les documents sont enfouis sous la terre dans des bidons de lait. Deux des trois lots d'archives enterrés sont retrouvés en 1946 et en 1950, dans lesquels se trouvent aussi bien des documents de l'administration allemande que de la résistance juive dans le ghetto.

Même si le génocide des Juifs d'Europe occupe une place bien marginale dans les procès de l'après-guerre – à Nuremberg, il est classé parmi les crimes de guerre, comme pour souligner la volonté de la justice alliée de ne pas faire de différence entre les victimes du nazisme – la construction de la mémoire de la Shoah se poursuit dans les années d'après-guerre.

²¹ Pour une analyse plus développée de cette évolution, voir RAXHON, P., *Essai de bilan historiographique de la mémoire*, dans les *Cahiers du Centre de Recherche en Histoire du Droit et des Institutions*, n°8, Bruxelles, 2008, pp. 11-94.

²² WEILL, N. et WIEVIORKA, A., *La construction de la mémoire de la Shoah : les cas français et israélien*, dans *Les Cahiers de la Shoah*, n°1, Paris, 1993-1994, p. 164.

La question de l'adoption d'une définition commune du « prisonnier politique » se pose en Belgique. En 1945, le critère de « souffrance » est retenu, c'est-à-dire le principe d'une définition du prisonnier politique basé sur les sévices endurés : torture, exécution, détention d'au moins 30 jours. Cette acceptation est très vite critiquée : datant de la Première Guerre mondiale, ce vocable reconnaissait au même titre francs-tireurs et anciens combattants des tranchées. Or, se pose à présent la question des individus que ce terme recouvre : Juif, communiste, otage ou résistant ?

Après les élections de 1946, c'est néanmoins ce critère qui est retenu, tandis que le motif d'arrestation devient sans importance. Au lieu des actes ou opinions qui leur avaient valu l'arrestation, c'est la souffrance causée par l'ennemi, le courage et la dignité avec lesquels ils avaient enduré leur supplice qui plaçait les prisonniers politiques au rang de martyr de la nation et qu'il importait de faire reconnaître par la loi.²³ Ce statut des prisonniers politiques, approuvé par la Chambre, est cependant bloqué au Sénat par l'opposition catholique. Cette dernière par un amendement, demande que la reconnaissance nationale ne soit attribuée qu'aux résistants arrêtés. La controverse sur le statut finit par aboutir à un compromis excluant les survivants juifs de la reconnaissance nationale : les Juifs furent déportés pour ce qu'ils n'avaient jamais choisi ou mérité : leur race.²⁴ D'une certaine façon, cette distinction patriotique a pour effet de renforcer le prestige des prisonniers politiques.²⁵

Dès la fin de la guerre, des hommes politiques et diverses personnalités en vue, tous anciens prisonniers politiques, vont s'efforcer de faire reconnaître le site du fort de Breendonk comme monument historique. Chose faite puisque le 19 août 1947, une loi institue le Mémorial National du Fort de Breendonk. En 1955, un monument national de la Résistance est édifié, non pas dans la capitale comme le veut l'usage pour les monuments commémoratifs à caractère national, mais à Liège.

C'est donc la figure du combattant et du héros et non celle de la victime qui est mise en avant. La mémoire de la déportation est largement dominée par celle des déportés de la Résistance. C'est Buchenwald qui est alors considéré comme le camp type, et non Auschwitz-Birkenau. Le sort des Juifs est fondu dans un ensemble plus large, celui de tous les déportés.

Dans l'après-guerre, le souvenir est une affaire privée, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de mémoire juive au sens d'une mémoire communautaire qui se revendiquerait publiquement comme telle. La mémoire n'est pas un enjeu. De plus, l'idée d'un silence des rescapés a longtemps prévalu. Or, Simone Veil souligne qu'on entend souvent dire que les déportés ont voulu oublier et ont préféré se taire. C'est vrai sans doute pour quelques uns, mais inexact pour la plupart d'entre eux.²⁶ Georges Bensoussan explique cette idée préconçue comme suit : le mutisme des

²³ LAGROU, P., *Mémoires patriotiques et occupation nazie*, Bruxelles, 2003, p. 213.

²⁴ LAGROU, P., *op. cit.*, p. 214.

²⁵ On retrouve une situation semblable en France, cf. WIEVIORKA, O., *La Mémoire désunie. Le souvenir politique des années sombres, de la Libération à nos jours*, Paris, 2010.

²⁶ WIEVIORKA, A., *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Paris, 2003, p. 170.

contemporains – en particulier les historiens – a été transféré sur les déportés, la difficulté d’entendre s’est transmuée en « mutisme des témoins ».²⁷ Le mutisme est un mythe et d’après Simone Veil, personne n’avait envie de nous entendre. Ce que nous disions était trop dur.²⁸ Le sentiment qui semble dominer dans l’après-guerre est donc plus proche d’une abondance que d’un manque de témoignages.

2^e TEMPS : LE PROCÈS EICHMANN

On entre dans une nouvelle période de la construction mémorielle de la Shoah au début des années 1960 : elle marque l’amorce d’un réveil avec le procès Eichmann en 1961. Ce dernier marque un véritable tournant. Considéré comme le « Nuremberg du peuple juif »²⁹, le procès permet à la conscience du génocide d’émerger dans l’opinion publique : l’idée que les Juifs ont subi un sort particulier s’impose. Les victimes des camps de la mort, ignorées pendant des années, peuvent enfin témoigner et les images du procès sont diffusées dans le monde entier, par le biais de la télévision.

Ce procès et ceux qui l’ont suivi – celui des dix tortionnaires du camp d’extermination de Treblinka à Düsseldorf ou encore celui des vingt-deux membres du personnel d’Auschwitz à Francfort – marquent l’avènement du témoin. Ces témoignages, devenus vecteur principal de la mémoire du génocide, permettent le passage d’une mémoire individuelle à une “mémoire juive”. Avec le procès Eichmann, le survivant des camps et des ghettos acquiert son identité de survivant parce que la société lui reconnaît.³⁰ La mémoire de la Shoah entre aussi sur la scène médiatique, qu’elle ne va plus quitter.

3^e TEMPS : LA GUERRE DES SIX JOURS

Le second événement déterminant, c’est la guerre des Six Jours, en 1967. Elle fait craindre la destruction d’Israël et est vécue par les Juifs comme la possibilité d’un second Auschwitz, ramenant sur le devant de la scène une mémoire qui avait été mise de côté.

Cet événement n’a cependant pas la même portée partout en Europe. Cas particulier, il doit être considéré spécifiquement pour la France. L’originalité française de la guerre des Six-Jours réside dans le fait qu’elle met fin à la croyance dans la possibilité pour les Juifs de France, de s’assimiler totalement [à la nation] et ce du fait de la politique française à l’égard

²⁷ BENSOUSSAN, G., *Auschwitz en héritage ? D’un bon usage de la mémoire*, Paris, 1998, p. 61.

²⁸ WIEVIORKA, A., *op. cit.*, p. 61.

²⁹ Propos de David Ben Gourion, Premier ministre israélien de l’époque, *Le Monde*, 11 juin 1960.

³⁰ WIEVIORKA, A., *Eichmann, un procès inaugural*, dans *La mémoire de la Shoah*, hors-série du *Nouvel Observateur*, Paris, décembre 2003, p. 30.

de l'Etat hébreu.³¹ Pour la première fois depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la France ne soutient pas Israël. Cette attitude réveille ce qui avait été mis entre parenthèses dans l'après-guerre : l'exclusion dont les Juifs ont été victimes sous Vichy. La mémoire de la Shoah prend alors une forme militante : celle de la dénonciation de la complicité de Vichy dans la déportation des Juifs de France. Cette nouvelle génération veut inciter à parler ceux qui se sont tus.

4^e TEMPS : LE TEMPS DES REVENDICATIONS

La fin des années 1970 et le début des années 1980 marquent l'émergence d'une mémoire juive revendicatrice d'une quête mémorielle : création d'associations, apposition de plaques commémoratives, construction de stèles ou de monuments sur les lieux de martyrs juifs, etc. A Anderlecht, c'est en 1970 qu'un mémorial est érigé à la mémoire des Juifs de Belgique déportés de 1942 à 1944 vers les centres d'extermination et qui n'en sont pas revenus.

En Europe et aux Etats-Unis, la diffusion du feuilleton américain Holocauste suscite une émotion considérable et déclenche des polémiques multiples qui durent des mois. Suite à cela, le président Jimmy Carter annonce la création d'une commission présidentielle de l'Holocauste, dont la présidence est offerte à Elie Wiesel, qui incarne la figure du survivant.

Ce sont les années 1980 qui vont voir la construction progressive de la Shoah comme objet d'Histoire. Son enseignement a été introduit dans les programmes officiels au milieu des années 1960. Comme le souligne l'ancien directeur de la Fondation Auschwitz, on prend véritablement conscience de la nécessité d'enseigner la Shoah à l'école.³² En France notamment, l'inculpation pour crimes contre l'humanité de René Bousquet (assassiné avant son procès ce qui entraîna l'extinction de l'action publique) et les procès de Paul Touvier ou Klaus Barbie mettent en avant l'impératif d'une transmission aux jeunes générations. Ils marquent un tournant en agissant comme un catalyseur et un accélérateur de la mémoire.

Cette période se caractérise aussi par l'apparition de propos négationnistes, jusqu'alors restés confidentiels. L'entretien de l'ancien commissaire général aux questions juives, Louis Darquier de Pellepoix dans l'Express, en 1978 – où il affirme qu'à « Auschwitz, on n'a gazé que des poux » - marque les débuts des thèses négationnistes incarnées par Robert Faurisson.

Les années 1990 marquent le début d'une nouvelle phase. Suite à une forte demande sociale, les lieux en rapport avec l'extermination des Juifs, en grande majorité oubliés, voire pour certains occultés, pendant près de quarante ans, deviennent des « lieux de mémoire », un patrimoine qu'il convient désormais de sauvegarder et de mettre en valeur. De plus, ils tendent, avec la disparition de plus en plus progressive des derniers survivants, à devenir les seuls témoignages, se substituant dès lors aux témoins directs.

En Belgique, un Musée juif de la Déportation et de la Résistance s'installe dans l'ancienne caserne Dossin en 1995. Alors que la ville de Malines envisage la démolition du lieu dans les années 1970, les protestations se font nombreuses. Les bâtiments sont alors transformés en

³¹ WEILL, N. et WIEVIORKA, A., *op. cit.*, p. 182.

³² THANASSEKOS, Y., *Enseigner la Shoah*, dans *La mémoire de la Shoah*, hors-série du *Nouvel Observateur*, décembre 2003, pp. 56-57.

appartements. Mais l'Association des Déportés Juifs de Belgique, Filles et Fils de la Déportation fait une demande auprès de la Ville et de la Communauté flamande pour qu'on y installe un musée. En 2012, ce musée fera place au projet « Kazerne Dossin, mémorial, musée et centre de documentation sur l'Holocauste et les droits de l'homme ».

En même temps, on redécouvre d'autres formes d'extermination et d'autres lieux, en particulier la Shoah par balles perpétrée par les *Einsatzgruppen*³³.

Tous les pays concernés par le génocide des Juifs entretiennent les sites où se trouvaient les camps de transit, de concentration et d'extermination, en créant des monuments et des musées. La mémoire collective octroie aujourd'hui une place bien plus grande à la déportation raciale qu'à la déportation politique, exactement à l'envers de ce qui se faisait juste après la guerre. « En cinquante ans, la mémoire de la Shoah a donc connu une véritable métamorphose, en passant progressivement de l'indifférence généralisée à la reconnaissance publique. »³⁴

Ce renversement de perspective a débouché aujourd'hui sur une forme de concurrence mémorielle marquée par la rivalité entre mémoire de la déportation politique et mémoire de l'extermination raciale.

³³ En particulier l'action du Père Desbois et de son association Yahad-In Unum. Voir à ce sujet : DESBOIS, P., *Porteur de mémoires*, Paris, 2007.

³⁴ TRAVERSO, E., *Du refoulement au dévoilement*, dans *La mémoire de la Shoah*, hors-série du *Nouvel Observateur*, Paris, décembre 2003, p. 20.

2/ Evolution de l'approche d'un lieu de mémoire : Auschwitz

Aujourd'hui, le complexe d'Auschwitz-Birkenau désigne la Shoah dans son entièreté. Par son histoire et par les catégories diverses qui y ont été internées et assassinées (Juifs mais aussi Tsiganes, Polonais, témoins de Jéhovah, prisonniers de guerre, politiques ou criminels allemands), ce lieu est polysémique

L'idée de transformer le lieu d'Auschwitz-Birkenau en site mémoriel est née parmi les prisonniers polonais, pendant leur internement. Une poignée de détenus restent d'ailleurs dans le camp après sa « libération », élevant moutons et volailles pour survivre. Dès juillet 1947, le Parlement polonais vote une loi permettant d'y créer un musée chargé de conserver ad aeternam le site et ses installations comme « monument du martyrologe et de la lutte du peuple polonais et des autres peuples ».³⁵

Après le déclenchement de la guerre froide, Auschwitz devient tout à la fois un enjeu et un théâtre de la guerre froide. Pendant toute la période soviétique, Auschwitz est présenté comme un camp qui symbolise le martyre des communistes, la barbarie nazie à l'égard du peuple polonais, et non pas comme un « camp » d'extermination du peuple juif. On met l'accent sur la Résistance, et on occulte l'identité des victimes, en particulier juives.

L'année 1955 marque le début de l'internationalisation : un Comité international demande l'inscription du camp sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, ce qui adviendra en 1979. Depuis 1960, la majeure partie du musée d'Auschwitz I est composée d'expositions nationales, réalisées par les divers pays d'où les Juifs ont été déportés vers Auschwitz. Un pavillon est attribué à la Bulgarie avant que le musée ne décide de le fermer, aucun juif bulgare n'ayant été déporté à Auschwitz. Les tentatives allemandes se heurteront à une résistance publique organisée par quelques représentants politiques, des membres du clergé orthodoxe et par des éléments de la société civile.

En 1967, un monument international à la mémoire des victimes du fascisme inauguré à Birkenau fixe les enjeux politiques et idéologiques. Comme le souligne Annette Wieviorka, ce monument ne symbolise pas la souffrance juive, mais celle du déporté politique. Birkenau est alors annexé à la mémoire nationaliste polonaise.³⁶ En témoigne l'inscription « Quatre millions de personnes ont souffert et sont mortes ici dans les mains des meurtriers nazis entre 1940 et 1945 » sur les dix-neuf dalles. Ce chiffre, surestimé par les Soviétiques, tait le sort particulier des Juifs d'Europe. C'est dans ce contexte que Robert Waitz, professeur à la faculté de médecine de Strasbourg, offre sa démission du poste de président du Comité international d'Auschwitz. Il rappelle les contestations suite à l'inauguration du monument, le mot « juif » ne figurant pas sur les plaques, omission désormais corrigée.

Dans la décennie suivante, Auschwitz-Birkenau devient un haut lieu de la mémoire polonaise catholique, avec la sanctuarisation de la cellule de Maximilien Kolbe – prêtre mort à Auschwitz en 1941, canonisé comme martyr en 1982.

³⁵ WIEVIORKA, A., *Auschwitz, 60 ans après*, Paris, 2005, p. 233. Cet ouvrage est disponible, sur simple demande, auprès de la cellule Démocratie ou barbarie.

³⁶ WIEVIORKA, A., *op. cit.*, p. 243.

En 1983, l'installation d'un carmel dans l'enceinte du camp provoque une longue controverse. Les organisations juives dénoncent une tentative de gommer la spécificité juive du lieu. Le Vatican reçoit des pétitions contre cette « christianisation de la mémoire ». En 1993, une conférence est organisée entre institutions juives et catholiques. Sur demande du Pape Jean Paul II, les carmélites quittent les lieux. Mais cinq ans après leur déménagement, un nouveau litige apparaît concernant une croix de huit mètres de haut adossée au mur du camp, dressée en pleine nuit, comme par défi, au cours de l'été 1988.

La fin des années 1980 marque donc l'affirmation d'une mémoire juive à Auschwitz-Birkenau. Inscrit en 1979 sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO comme « camp de concentration d'Auschwitz », le site voit sa dénomination modifiée en 2007 pour devenir « Auschwitz-Birkenau. Camp allemand nazi de concentration et d'extermination ». Aujourd'hui, Auschwitz-Birkenau est devenu le symbole de la Shoah. Toutefois, Auschwitz n'est pas seulement un « centre de mise à mort », selon l'expression de Raoul Hilberg, mais aussi un complexe industriel, un camp pour droit-commun, prisonniers russes, etc.

En même temps, le site est devenu un lieu de visite, un « lieu touristique », dont le nombre de visiteurs a atteint un chiffre record de 1,38 million de personnes en 2010. L'ancien camp est, depuis quelques années, le site culturel le plus fréquenté de Pologne.

Pour, Annette Wieviorka, c'est Belzec, exclusivement voué à l'extermination, qui désigne le mieux la solution finale dans son absolue singularité. Mais comment concevoir un lieu de mémoire avec si peu de traces ? En effet, il y a très peu d'archives sur Belzec, quasiment pas de survivants, et donc de témoins. Enfin, le lieu a été rasé et des arbres ont été très vite replantés. Auschwitz est donc à la fois le camp où il y a eu le plus de victimes - autour d'un million de morts – et, paradoxalement, de survivants, et celui où se « lit » le mieux le projet génocidaire nazi.³⁷

³⁷ Entretien avec Annette Wieviorka dans *Le Nouvel Observateur*, n° 2097, janvier 2005 [en ligne], consulté le 17.01.10. Disponible sur : http://www.alliancefr.com/actualite/antisemitisme/auschwitz_60/Auschwitz_et_no_us.html

LIEUX DE MEMOIRE(S) OU LIEUX D'HISTOIRE

Poser le problème du statut de la mémoire, des mémoires, et de la difficulté de son articulation au discours historique a le mérite de solliciter le débat. Le débat historique est un débat civique, un débat par essence politique et qui concerne tous les citoyens. La « revendication mémorielle » est devenue le mode privilégié à travers lequel le récit historique est sommé de progresser vers plus de clarté, plus de vérité. Est-ce, tout à coup, le mot « histoire » qui devrait laisser place à la mémoire ? L'historien défend son approche, celle de l'histoire comme discipline critique. Le rôle de l'enseignant sera d'apporter un complément d'analyse critique et de contextualisation aux discours ambiants d'un « devoir de mémoire » omniprésent.

A côté des anciens résistants et déportés qui peuvent encore témoigner et des associations qui ont pour objet de transmettre des mémoires individuelles ou collectives, il est important d'inscrire l'histoire de la Résistance et de la Déportation raciale dans le temps long par la visite des lieux où s'est faite l'histoire ou qui ont parmi leurs finalités de transmettre un discours militant et mémoriel.

Pour répondre à l'objectif de pérennité, chaque année, on célèbre les résistants fusillés ou qui ont disparu dans les camps de concentration en visitant Breendonk; année après année, de nombreuses écoles se rendent à la caserne Dossin de Malines pour aborder la persécution des Juifs en Belgique occupée et leur transfert vers les centres d'extermination. Ces souffrances et ces événements sont également commémorés devant divers monuments et offrent l'occasion de voyages vers le système concentrationnaire ou vers les traces de la Shoah dans les lieux de son histoire.

Il y a toujours eu des commémorations, mais les choses ont changé de nature avec la Seconde Guerre mondiale et surtout la Shoah, car elle a été tenue pour porteuse de leçons de morale et de civisme. La Journée de la mémoire de l'Holocauste et de la prévention des crimes contre l'humanité, initiée par le Conseil de l'Europe, est ainsi adoptée par les ministres de l'éducation pour commémorer la Shoah en 2002. Elle est fixée à la date du 27 janvier, date de la « libération » du camp d'Auschwitz-Birkenau par l'Armée rouge.

Mais, plus d'un demi-siècle après, nous devons nous interroger sur la signification de ces « lieux de mémoire ». Pierre Nora, l'un des inventeurs de la notion de « lieux de mémoire », écrit : *Il y a des lieux de mémoire parce qu'il n'y a plus de milieux de mémoire...*

La mémoire, en effet, ne peut rester fixée seulement sous la forme d'un signal matériel : dans quelques décennies, la plaque commémorative et la stèle du cimetière, comme tant d'autres monuments, ne seront souvent plus comprises et se réduiront à des débris d'une histoire révolue. Comme le sont aujourd'hui, pour nous, les menhirs?

Il est donc essentiel, comme l'a dit Pierre Nora, qu'il y ait, encore, « des milieux de mémoire ». Il faut qu'il y ait des lieux dépositaires du passé, d'un « passé composé », qui

sauront constituer, pour toute la suite des générations, une base de données pour la sauvegarde, la conservation, la protection, la pédagogie, la compréhension du passé³⁸.

Le « devoir de mémoire » paraît être alors une injonction émotionnelle qui institutionnalise un souvenir, rendu obligatoire, figé, momifié. Il est plus opérationnel d'y préférer un « travail de mémoire », un effort de mémoire qui s'oppose à l'inexorable usure du temps, et tente de replacer les mémoires dans le contexte plus général de l'histoire du XXe siècle. L'histoire, et la finalité de l'enseignement de l'histoire, ne sont ni sentimentales ni morales, mais raisonnées, méthodiques, critiques et, surtout, civiques.

Toujours selon Pierre Nora³⁹, *un lieu de mémoire dans tous les sens du mot va de l'objet le plus matériel et concret, éventuellement géographiquement situé, à l'objet le plus abstrait et intellectuellement construit*. Il peut donc s'agir d'un monument, d'un personnage important, d'un musée, des archives, tout autant que d'un symbole, d'une devise, d'un événement ou d'une institution.

La notion de *lieu de mémoire* a évolué dans l'œuvre de Pierre Nora : il s'agit d'abord de lieux matériels, symboliques ou fonctionnels. Les lieux de mémoire deviennent progressivement une pure construction conceptuelle: c'est le regard de l'historien qui constitue des événements en lieux de mémoire: il s'agit de « *lieu-mémoriser* ». Marque de l'évolution du rapport entre histoire et mémoire, le statut de lieu de mémoire vient de la valorisation de son passé dans la mémoire collective. Cette dernière résulte le plus souvent de choix politiques des autorités.

Se souvenir, c'est aussi oublier ⁴⁰.

Aborder la question de la mémoire c'est non seulement aborder la question de notre mémoire, mais la question de «la mémoire», de la mémoire collective et des mémoires individuelles, la mémoire de nos actions, la mémoire des faits, donc poser la question de l'histoire, de son objectivité et de ses oublis.

Dans la culture des traces du passé, du patrimoine mémoriel, il existe bien des silences. Il y a encore *un passé qui ne passe pas*⁴¹ comme l'a démontré l'ouvrage *La Belgique docile*⁴², paru

³⁸ Pour Pierre NORA, histoire et mémoire sont des contraires. Les choses sont plus complexes pour Paul Ricoeur qui distingue mémoire et fidélité d'un côté et histoire et vérité de l'autre.

³⁹ http://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_Nora; Pierre NORA (dir.), *Les Lieux de mémoire*, édité entre 1984 et 1992 chez Gallimard, rééd.2001.

⁴⁰ « Tout l'immense et compliqué palimpseste de la mémoire se déroule d'un seul coup, avec toutes ses couches superposées de sentiments défunts, mystérieusement embaumés dans ce que nous appelons l'oubli. » Baudelaire dans *Les Paradis artificiels*, (1860), Livre de Poche, 1972.

⁴¹ Henry ROUSSO et Eric CONAN, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Fayard, 1994.

⁴² Rudi VAN DOORSLAER (dir.), *La Belgique docile*, Luc Pire/CEGES, 2 vol., 2007.

en 2007 qui fait rapport de recherches du CEGES sur les autorités belges et la persécution juive pendant la Seconde Guerre mondiale.

Sans multiplier les exemples, on peut rappeler le peu de place qu'occupent les Tziganes dans le matériel mémoriel, ou la quasi absence de monuments pour se souvenir du rôle des troupes coloniales dans les deux guerres mondiales.

L'oubli ne s'oppose pourtant pas à la mémoire, il lui est au contraire constitutif ; les deux versants, mémoire et oubli, ont la même fonction identitaire. L'absence est tout aussi révélatrice du discours sur le passé.

Quant au lieu de mémoire, il occupe une place stratégique pour assurer la compréhension, la transmission et l'appropriation de l'Histoire. Il est donc l'objet d'enjeux politiques et idéologiques qui définissent son absence, sa présence et son évolution.

Faire table rase du passé et rendre l'homme nouveau totalement amnésique figurent en premières pages de tout bon manuel de totalitarisme, pour deux bonnes raisons : d'un côté, il convient de le priver de toutes références à un passé qui lui permettrait d'y discerner des conditions meilleures que dans la situation présente ; de l'autre, il s'agit de sauvegarder l'infailibilité du Parti, qui ne peut admettre avoir effectué un quelconque changement de politique ⁴³.

La signification symbolique d'un lieu évolue avec le temps

Comme tout lieu de mémoire et d'histoire, le Musée national polonais d'Auschwitz⁴⁴ doit être perçu non en fonction de la vision que peut en donner son état actuel, mais en le replaçant dans le contexte de son évolution propre et dans celle du système de répression nazi dans son ensemble.

Le camp d'Auschwitz-Birkenau est devenu le symbole de la barbarie nazie et surtout de la Shoah alors qu'il est atypique. Comme Majdanek, il a eu une double fonction : il est à la fois intégré au système concentrationnaire et donc à la mort lente par le travail et les mauvais traitements et il est aussi un centre d'extermination, ce qui le place dans l'histoire du génocide.

Ouvert le 20 mai 1940 dans d'anciennes casernes et au départ destiné aux Polonais, il s'internationalise dès juin 1941, avant d'être aussi un terminal ferroviaire lorsque l'essentiel du génocide a déjà été accompli à l'Est. Les chambres à gaz de Birkenau fonctionnent à partir d'avril 1942.

⁴³ Denis BERTHIER, *Le savoir et l'ordinateur*, L'Harmattan, 2002.

⁴⁴ Création le 2 juillet 1947. Le 1^{er} février 1946, un périmètre du camp avait été officiellement tracé et désigné comme terre de martyre. Un mausolée était établi dans les blocs 10 et 11 d'Auschwitz I. Inscription du camp sur la liste de patrimoine mondial de l'humanité établie par l'UNESCO en 1979. Il porte désormais comme nom « Auschwitz Birkenau », « Camp allemand nazi de concentration et d'extermination (1940-1945) ».

Jusqu'en 1991 le chiffre de 4 millions de victimes figure sur la dalle du monument international de Birkenau. En fait, le chiffre varie entre 800 000 et 1 100 000 au total (Juifs et non Juifs) sur 945 000 déportés juifs au départ.

Le Musée d'Etat, après 1945, mettait en évidence le sacrifice des opposants au nazisme et de la population polonaise. La place de la Shoah s'est affirmée au fil des ans. Et on a fini par fermer à Auschwitz I le pavillon consacré aux Bulgares, puisqu'aucun ressortissant de ce pays, inclus dans le Bloc de l'est, ne figure dans les listes de déportés⁴⁵.

Sur le site d'Auschwitz III Monowitz, camp de travaux forcés, il ne reste qu'un monument qui ne fait aucune mention du mot « Juif » parmi les victimes.

Pendant la guerre froide, Auschwitz-Birkenau devient le théâtre d'enjeux politiques : la conception « antifasciste internationale » se met en place. Elle met l'accent sur la résistance, la solidarité entre les internés toutes nationalités confondues, mais occulte l'identité des victimes, en particulier celle des Juifs, des Tsiganes, mais aussi celle des Polonais non communistes.

Interrogée par un journaliste du *Monde*, l'historienne Annette Wieworka insistait sur l'intérêt pédagogique des voyages scolaires à Auschwitz qui se sont multipliés depuis les années 1980, et considérait *qu'il n'y a rien à voir à Auschwitz si on ne sait pas déjà ce qu'il y a à y voir, que le savoir, dans ce type de lieu, c'est celui que l'on apporte avec soi*, et que les supports multiples dont disposent aujourd'hui les professeurs pour enseigner l'histoire du génocide nazi *ne rendent pas obligatoire une visite sur place dans n'importe quelle condition*⁴⁶.

En effet, la confrontation physique avec la réalité est irremplaçable. Cependant, le voyage vers un camp de la mort, fût-il celui d'Auschwitz-Birkenau, ne peut se suffire à lui-même. Qu'y a-t-il à voir à Auschwitz-Birkenau ? *Il n'y a que des baraques, des ruines, de l'herbe folle qui envahit tout*. Il y a quelquefois des visiteurs qui pensent ne devoir aller qu'au musée du camp principal et à Birkenau certains ne dépassent pas la partie concentrationnaire.

La zone exterminatoire de Birkenau est un espace où domine le vide, où les traces de la destruction des Juifs d'Europe ont été détruites par les SS eux-mêmes, où il ne reste plus rien à l'exception de ruines sur l'emplacement des complexes chambre à gaz/four crématoire.

Une stratégie pédagogique

Pour remplir ce vide ou simplement visiter un lieu d'histoire/de mémoire il faut mettre en place une pédagogie qui comprend une préparation pour comprendre la réalité historique de ce qui est toujours une représentation, un discours sur le passé.

⁴⁵ Par contre, l'espace belge est parfaitement complémentaire du Musée de Malines, tant par sa structure muséographique que par la cohérence des informations présentées.

⁴⁶ Extrait du site académique <http://crdp.ac-reims.fr/mémoire/enseigner/memoire/-histoire/04roledesenseignants.htm#voyages>

Une visite doit donc s'accompagner, être précédée par un travail sur le discours sur la Shoah, en s'appuyant sur la littérature, la BD et le cinéma. C'est aussi ici qu'intervient le témoignage d'un survivant qui a toujours pour objectif d'agir sur le destinataire et de susciter une réaction, le plus souvent d'empathie et d'identification. Mais sans devenir un enseignement fasciné par les victimes. Tout en évitant aussi une conception trop froide de l'histoire, qui évacuerait au nom de la scientificité historique toute identification et toute émotion, toute référence aux valeurs, et pour finir tout ce qu'il y a d'humain dans la reconstitution du passé.

Pour encore citer Annette Wievorka⁴⁷ : *la mémoire, c'est le fait qu'une collectivité se souvienne de son passé et cherche à lui donner une explication au présent, à lui donner un sens*. Et la visibilité de ce sens est la plus prégnante dans les lieux où s'est déroulée l'histoire et devenus, ou plutôt choisis, comme lieux de mémoire.

Mais aucune visite n'est une prophylaxie qui mettrait à l'abri du retour d'un « ça ». L'invocation du « plus jamais ça », chère aux moralisateurs, n'apporte rien à la lisibilité et à l'interprétabilité du passé, qui constituent les conditions de la pensée face à un double danger: l'amnésie généralisée qui vide la pensée de toute historicité et les passions patrimoniales et identitaires.

Pour aller plus loin

Le site http://www.crdp-reims.fr/memoire/enseigner/memoire_histoire/menu.htm pose la problématique des rapports entre Histoire et mémoires. Les documents mis en ligne sont issus de la réflexion menée en France dans le cadre d'un stage intitulé *Enseigner la mémoire*, inscrit dans le Plan de formation de l'Académie de Reims au début des années 2000.

On peut lire avec intérêt les ouvrages suivants :

- François BÉDARIDA, *Un siècle de génocide : le devoir de connaissance*, dans Jean-Pierre BACOT et Christian COQ (dir.), *Travail de mémoire 1914-1998. Une nécessité dans un siècle de violence*, Autrement, collection Mémoires, n° 54, janvier 1999.
- *Démocratie ou barbarie, Paroles de Pierres. Traces d'histoire*, Editions Racine, 2009.
- *Revue d'Histoire de la Shoah le monde juif, Génocides. Lieux (et non-lieux) de mémoire*, La revue du centre de Documentation juive Contemporaine, n°181 juillet-décembre 2004.
- Paul RICOEUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, collection L'ordre philosophique, Seuil, 2000.

⁴⁷ Annette WIEVIORKA, aux journées-entretiens de l'Association des Amis de la Fondation de la Mémoire de la Déportation sur *La transmission de la mémoire de la déportation*, Paris, 18 mars 1999.

Pour préparer la visite de Breendonk :

- *Mémorial national du Fort de Breendonk*, dossier pédagogique destiné aux enseignants, édité en 2008.
- *Démocratie ou barbarie, Le Fort de Breendonk. Le camp de la terreur nazie en Belgique pendant la seconde Guerre mondiale*, Editions Racine, 3^e édition, 2006.

Pour celle d'Auschwitz-Birkenau :

- Le livret d'accompagnement d'un voyage d'étude édité par le *Mémorial de la Shoah* de Paris. www.memorialdelashoah.org
- Une publication récente du Conseil de l'Europe (uniquement en anglais actuellement) qui aborde les trois étapes « avant », « pendant », « après » : *European pack for visiting Auschwitz-Birkenau Memorial and Museum - Guidelines for teachers and educators* (2011). Sommaire du dossier à l'adresse : http://www.coe.int/t/dg4/education/remembrance/default_FR.asp?
- Le *Guide historique d'Auschwitz*, 2011 de Jean-François FORGES et Pierre-Jérôme BISCARAT aux éditions Autrement, est indispensable pour tous ceux qui veulent ou ont visité le site d'Auschwitz I, d'Auschwitz-Birkenau et Auschwitz-Monowitz. Il permet la découverte de lieux peu connus et de comprendre la fonction de bien des traces souvent muettes sur leur histoire. Le directeur du Musée d'Etat, Piotr Cywinski, pose dans sa préface la question de savoir si on peut « vraiment raconter une histoire à l'aide d'un site ? » Ce guide en est la réponse, dans une description sans emphase ni discours moralisateur.

CAMPS ET CENTRES

Nombreuses sont les confusions dans les termes utilisés lors de l'approche d'un lieu de mémoire : déportation politique et extermination raciale, camps de concentration ou centre d'extermination, la distinction n'est pas toujours opérée de manière claire et précise. Or, il importe de distinguer les logiques concentrationnaire et génocidaire : « d'un côté, il y a ceux qui furent enfermés à cause de ce *qu'ils avaient fait*, de l'autre, ceux qui furent exterminés à cause de ce *qu'ils étaient*. »⁴⁸ La différenciation doit également être opérée au niveau des lieux entre d'une part, les camps de concentration et d'autre part, les centres d'extermination.

Lorsque les troupes alliées commencent à libérer les camps nazis, ceux-ci reçoivent l'appellation de *death camps*. Sous ce vocable, Américains et Britanniques confondent néanmoins camps de concentration et centres d'extermination. Or, d'après Maxime Steinberg, cette appellation de « camps de la mort » semble plus appropriée pour désigner uniquement la réalité des camps de concentration. En effet, bien avant le gazage des Juifs dans les terminaux ferroviaires équipés pour le meurtre de masse, les camps de concentration s'équipent de fours crématoires pour y brûler les cadavres des détenus, par mesure sanitaire afin d'éviter les épidémies.⁴⁹ Ils sont qualifiés de « camps de la mort lente », les détenus y décédant des suites de maladies, de tortures physiques, à cause du travail épuisant ou du manque d'hygiène, etc. Selon Steinberg, *avec sa cheminée macabre qui domine son architecture, le Konzentrationslager de la Seconde Guerre mondiale apparaît pour ce qu'il est historiquement, un camp de la mort.*⁵⁰

Dans l'immédiat après-guerre, David Rousset est le premier déporté à décrire les mécanismes et la logique des camps de concentration. Camps de prisonniers de guerre, camps de travail obligatoire et de concentration et camps d'extermination sont alors confondus dans l'esprit de la population, à cause du sentiment d'horreur évident qu'ils suscitent. Dans *L'Univers concentrationnaire*, son ouvrage de 1946, il dépasse cette approche. Rousset y souligne que « les camps ne sont pas identiques ou équivalents ». En effet, il différencie les camps qu'il qualifie de « normaux » - c'est-à-dire ceux qui forment l'armature essentielle de l'univers concentrationnaire, comme Buchenwald ou Dachau – des camps de destruction.

⁴⁸ « Camps », dans Daniel BOVY, *Dictionnaire de la barbarie nazie et de la Shoah*, Liège, 2007, p. 202.

⁴⁹ « La transformation du crématoire du camp d'Auschwitz I en chambre à gaz-crématoire contribue à la confusion fréquente entre les deux installations, la chambre à gaz et le crématoire. Or, s'il y a un crématoire dans chaque camp de concentration, on ne trouve une ou des chambres à gaz, dont la fonction est de tuer, qu'en un nombre restreint de lieux [les centres d'extermination]. La fonction du crématoire n'est jamais la mise à mort. Il sert à l'incinération (...) », dans Annette WIEVIORKA, *Auschwitz, la mémoire d'un lieu*, Paris, 2005, pp. 62-63.

⁵⁰ Maxime STEINBERG « Les camps d'extermination sont un contre-sens historique » [préface] dans Daniel BOVY, *op. cit.*, p. 16.

Camps de concentration

Pour bien comprendre le système concentrationnaire, il est indispensable de définir le concept de « camps de concentration ». En effet, ce terme prend quelques fois une acception plus large recouvrant plusieurs réalités : centres de détention, camps d'internement, camps de travail et parfois même lieux d'extermination. Conçu pour les opposants politiques dans les années d'avant-guerre, ils vont connaître une évolution au cours de la guerre, liée à la place importante que les fonctions économiques – le travail forcé – vont progressivement prendre dans les camps de concentration.

Si les premiers camps sont créés lors de la guerre de libération cubaine et celle des Boers, ces *laagers* ne sont toutefois pas comparables avec les camps de concentration nazis.⁵¹ La définition donnée par le Petit Robert – « un lieu où l'on groupe, en temps de guerre ou de troubles politiques, sous la surveillance des autorités de guerre militaires ou policières, les suspects, les étrangers et les nationaux ennemis » - reste toutefois encore valable lors de la Première Guerre mondiale. Les belligérants créent des camps d'internement pour y retenir, entre autres, les prisonniers nationaux.

Le système concentrationnaire nazi connaît deux grandes périodes : la première phase dite « allemande » de 1933 à 1939 et la seconde dite « internationale » qui commence après le déclenchement de la guerre, lorsque sont enfermés des résistants de toute l'Europe occupée dans les camps de concentration.

A. PHASE « ALLEMANDE »

Dès l'arrivée d'Hitler au pouvoir en 1933, des centaines de sites d'internement sont installés dans des lieux divers (caves, bâtiments désaffectés, etc.) et non pas dans des bâtiments spécifiques. La plupart sont placés sous l'autorité de la S.A., la milice au service du régime nazi ; tandis que d'autres sont administrés par la Gestapo. Quelques 45.000 personnes sont détenues dans les camps mais il s'agit presque exclusivement d'opposants politiques, réels ou supposés, au régime nazi : communistes, socialistes, sociaux-démocrates, syndicalistes, etc.

Le 28 février 1933, l'incendie du Reichstag (la chambre des députés) sert de prétexte à l'établissement d'une législation d'exception, le « décret pour la protection du peuple et de l'Etat » ; les opposants au régime nazi sont désormais internés sans jugement.⁵² Dès lors, les opposants sont arrêtés arbitrairement, en dehors de toute procédure judiciaire, et internés préventivement. Le détenu est un *Häftling*, c'est-à-dire un détenu de sécurité.

⁵¹ A. BECKER, *La genèse des camps de concentration : Cuba, la Guerre des Boers, la Grande Guerre. De 1898 aux années vingt*, dans *Revue d'Histoire de la Shoah*, n° 189 : *Violences de guerre, violences coloniales, violences extrêmes avant la Shoah*, juillet-décembre 2008.

⁵² Edicté par Hindenburg. Président de la République allemande, il place la police sous le contrôle étendu du régime nazi.

Cette première génération de camps (1933-1937) poursuit un double objectif. Premièrement, celui d'une rééducation et d'une rédemption par le travail de ces individus « opposés » au régime en place. Le slogan *Arbeit macht Frei* inscrit sur le portique d'entrée à Dachau doit d'ailleurs être compris dans ce sens. Theodor Eicke, commandant du camp de Dachau, souligne que « tout homme en détention préventive a la liberté de songer aux raisons pour lesquelles il est venu dans le camp. On lui offre là l'occasion de modifier son opinion intime à l'égard du peuple et de la patrie et de se consacrer à la communauté populaire sur une base national-socialiste. »⁵³ Deuxièmement, le camp sert à terroriser aussi bien les prisonniers que la population civile. Eicke met sur pied un nouveau système d'organisation du camp qui se caractérise par « une tentative de centraliser et de systématiser la terreur qui différencie le modèle Dachau des camps de gestion improvisée qu'on avait pu observer jusqu'alors ». ⁵⁴

Après la Nuit des Longs Couteaux du 30 juin 1934 – au cours de laquelle Hitler fait exécuter le chef des S.A., Ernst Röhm – c'est désormais Heinrich Himmler et les unités S.S. - *Totenkopfverbände* qui sont chargés de l'organisation des camps de concentration. Dès octobre 1933, les camps « sauvages » des S.A. sont dissous par une circulaire de Goering. Seuls les camps officiels de Dachau, Papenburg, Sonnenburg et Brandenburg sont maintenus.

Mais fin 1934, le ministre de l'intérieur et de la justice allemand envisage la fermeture des camps devant le faible nombre de détenus, 3.000 en tout et pour tout. La nouvelle politique de répression qu'Hitler met en place en 1935 clôt le débat. Elle ne vise plus seulement les ennemis politiques du régime mais ordonne l'internement des éléments nuisibles à la communauté du peuple, dans le but d'assainir le pays. Cette dénomination comprend tout d'abord les témoins de Jéhovah, poursuivis parce qu'ils sont opposés au service militaire pour des questions de conscience et refusent de prêter le serment d'obédience à Adolf Hitler. Sont également internés les homosexuels dont l'orientation sexuelle était considérée comme constituant un obstacle au sain développement de la population allemande et les « éléments asociaux » comme les criminels professionnels, les vagabonds, etc. L'année 1935 est également marquée par l'adoption des lois de Nuremberg.⁵⁵ Certains Juifs ayant transgressé ces lois se retrouvent alors dans les camps de concentration. Mais à ce moment-là, ils sont arrêtés par rapport à ce qu'ils font et non pas par rapport à ce qu'ils sont.

Dès 1937, Eicke, devenu inspecteur général des camps, réorganise le système concentrationnaire. Tous les camps, hormis Dachau, ferment les uns après les autres pour faire place à un nouveau type de camp. Les détenus sont regroupés dans quatre camps principaux : tout d'abord Sachsenhausen ouvre durant l'été 1936 ; le camp de Buchenwald près de Weimar un an après ; en mai 1938, celui de Flossenbürg dans le haut-Palatinat en

⁵³ O. WORMSER-MIGOT, *L'ère des camps*, Paris, 1973, p. 35.

⁵⁴ Citation d'K. ORTH dans D. GALLO, *Le système concentrationnaire*, Paris, 2010, p. 4 (Séminaire du Centre Européen de Recherche et d'Enseignement de la Shoah à l'Est).

⁵⁵ Les lois raciales de Nuremberg sont l'application d'un des points du programme du parti nazi concernant le « mélange des races ». Elles ont comme conséquence que les Juifs allemands, considérés comme « non-aryens », sont déchus de leurs droits civiques.

Bavière et enfin, celui de Mauthausen en août 1938. Quant au camp de concentration pour femmes de Ravensbrück, construit à 100 kilomètres au nord de Berlin, il ouvre en mai 1939.

Alors qu'au départ, le travail est uniquement le moyen d'épuiser, de punir ou d'humilier les détenus, la main-d'œuvre qu'ils constituent devient rapidement un centre d'intérêt à partir de 1937-1938. À Dachau, presque tous vont travailler dans des entreprises S.S. ou des usines alentour. Cependant, à de rares exceptions près, les détenus sont encore susceptibles d'être libérés jusqu'en 1939.⁵⁶ Mais après l'éclatement de la guerre, on ne sort du camp de concentration que « par la cheminée du crématoire » et non plus après avoir fait amende honorable.

B. PHASE INTERNATIONALE

L'ordonnance *Nacht und Nebel* (Nuit et Brouillard) du 7 décembre 1941 provoque un changement important : toute personne susceptible d'attenter à la sécurité de l'armée allemande dans les territoires occupés est remise directement à la Gestapo pour exécution ou envoi dans les camps. Les camps de concentration entrent dans la phase dite « internationale » : au fur et à mesure des conquêtes allemandes, la population concentrationnaire augmente de manière importante et l'origine des détenus s'élargit. Des Polonais d'abord dès octobre 1939 puis, à partir de 1941, des prisonniers de guerre soviétiques non-protégés par la Convention de Genève. Entre temps, des résistants et personnes opposées au régime, provenant de tous les pays de l'Europe occupée, sont également détenus dans les camps : Belges, Grecs, Français, Néerlandais, Italiens, etc.

⁵⁶ «Theodor Eicke se trouve à l'origine de la création et de l'implantation de ce qui reste aujourd'hui encore le symbole du camp de concentration nazi, le four crématoire. Lors de la construction des premiers camps, rien n'est prévu en ce sens. En effet, à cette époque, les détenus ne sont pas destinés à mourir à l'intérieur de l'enceinte, mais à en sortir une fois rééduqués à la norme nazie. Tous les arrivants doivent être déclarés à l'État civil de la commune, en tant que nouveaux résidents. Il en est de même pour ceux qui décèdent à l'intérieur du camp des suites des mauvais traitements. L'État civil de Munich alerte Eicke en 1934 car un double problème se pose : il s'agit tout d'abord du manque de place dans le cimetière communal. Ensuite et surtout, les responsables nazis craignent qu'une trop forte mortalité « visible » n'attire l'attention de la communauté internationale et casse l'image des « camps-modèles » que veut donner à ce moment l'État allemand. La solution réside alors dans la disparition des cadavres par les fours crématoires. Chaque camp s'équipe ainsi à la suite de l'exemple de Dachau, et les nouveaux arrivants ne sont plus notés que sur les livres d'entrée des camps ». *Les camps de concentration. De la répression à la production* sur le site du Musée départemental de la Résistance et de la Déportation, Toulouse [en ligne], consulté le 25.11.10. Disponible sur http://www.musee-resistance31.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=80&Itemid=89

Entre 1939 et 1942, de nouveaux camps s'ajoutent aux six déjà existant : par exemple, Neuengamme, Gross-Rosen, Auschwitz, le Struthof et Majdanek. L'augmentation du nombre de détenus et les besoins croissants de l'économie de guerre allemande transforment les camps de concentration en réservoirs de main-d'œuvre. Cela a comme conséquence que la fonction même des camps change : le lieu de « rééducation » devient un lieu de production par le travail intensif. Peu à peu, les nazis introduisent le concept de l'extermination par le travail (*Vernichtung durch Arbeit*) dans les camps de concentration : le travail forcé est organisé de manière à conduire à l'épuisement progressif, puis à la mort des détenus.

Il est intéressant de souligner que dès 1942, l'administration des camps va alors être confiée au WVHA *Wirtschaftsverwaltungshauptamt* (Office central d'administration économique S.S.) dirigé par le général Oswald Pohl, sous les ordres d'Himmler. Cela entraîne également la multiplication de kommandos extérieurs dépendants des camps et la création de nouveaux camps dont la finalité première est économique.⁵⁷

Pohl décrit ce changement comme suit : *La guerre a amené un changement marqué dans la structure des camps de concentration et a considérablement changé leur rôle en ce qui concerne l'emploi des détenus. L'internement pour les seules raisons de sécurité, d'éducation et de prévention n'est plus la condition essentielle : l'accent est à porter maintenant sur l'économie. Ce qui est maintenant au premier plan et le devient de plus en plus, c'est la mobilisation de tous les prisonniers capables de travailler, d'une part pour la guerre actuelle, et d'autre part pour les tâches de la paix future.*⁵⁸

Contrairement aux centres d'extermination, il est impossible d'établir une liste exhaustive des camps et sous-camps de concentration nazis, dans la mesure où il en a existé littéralement des milliers. Aucun d'entre eux ne se trouve sur le territoire de la Belgique mais le cas du fort de Breendonk doit être signalé. Fort faisant partie de la ceinture de protection entourant Anvers, il tombe dans les mains de l'occupant pendant la Première Guerre mondiale. Devenu Quartier général à la veille du second conflit, les nazis s'en emparent et y installent un camp de prisonniers. Durant la première année, les Juifs constituent la moitié du nombre total de des prisonniers. Mais à partir de 1942, ils sont rassemblés à la caserne Dossin avant d'être envoyés à l'Est. Petit à petit, le fort devient un camp pour prisonniers politiques et résistants. Même si les conditions de vie peuvent rappeler celles d'un camp de concentration, le fort de Breendonk est en réalité un camp d'accueil et de transit avant la déportation.

On va le voir, le camp de concentration n'est pas à confondre avec les six centres d'extermination. Instrument de répression et de terreur, il a d'abord une fonction de rééducation. Petit à petit, un objectif de production lui est adjoint. De plus, il comporte des

⁵⁷ On peut citer Auschwitz III-Monowitz créé en 1941, qui fournissait de la main d'œuvre concentrationnaire à l'usine de caoutchouc synthétique de Buna. Quant au camp de Dora, c'est d'abord un kommando de Buchenwald en août 1943 avant de devenir un camp indépendant à partir d'octobre 1944.

⁵⁸ Rapport du général Pohl à Himmler, le 30 avril 1942' L. POLIAKOV, *Compte-rendu de l'ouvrage d'Olga Wormser-Migot, Le système concentrationnaire nazi (1933-1945)* dans *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, vol. 27, n° 2, 1968, p. 516.

infrastructures puisque c'est la mort lente qui prévaut, due aux mauvaises conditions de vie et au travail forcé.

Centres d'extermination

Le phénomène de ségrégation et de persécution des Juifs se déroule en plusieurs étapes. Après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, une législation anti-juive se met progressivement en place (boycotts, lois de Nuremberg). Son but est d'isoler les Juifs de la société allemande et de les inciter à partir. Suite à la Nuit de Cristal, pogrom contre les Juifs dans la nuit de 9 au 10 novembre 1938, environ 30.000 Juifs sont déportés dans les camps de concentration de Dachau, Buchenwald et Sachsenhausen. Mais ils sont pour la plupart libérés sous réserve de quitter l'Allemagne.

Après l'invasion allemande de 1941 en Union Soviétique, la politique antijuive du régime change radicalement. La « solution finale » est d'abord confiée d'abord aux *Einsatzgruppen*. Groupes d'unité mobile de tuerie, ils suivent la Wehrmacht et exécutent à la fois les Juifs et les cadres politiques dans les territoires soviétiques. En tout, près d'un million et demi de Juifs meurent en Ukraine sous les balles des *Einsatzgruppen*. Depuis 2004, le père français Patrick Desbois et l'équipe de recherche de Yahad-In Unum ont entrepris l'étude de ces massacres, connus sous le nom de « Shoah par balles ».

Considérant cette méthode peu efficace et psychologiquement difficile pour les tueurs, Reinhard Heydrich est chargé de « produire dans les plus brefs délais un projet d'ensemble sur les premières mesures pratiques d'organisation à prendre pour mener à bien la solution tant désirée du problème juif. »⁵⁹ Elaborée dès l'automne 1941, l'opération Reinhard⁶⁰ consiste en la construction des trois centres d'extermination que sont Belzec (octobre 1941), Sobibor (mars 1942) et Treblinka (avril-mai 1942).

Mais ce n'est qu'à partir de 1942 que les centres d'extermination commencent à fonctionner. Au nombre de six, ils sont tous situés sur le territoire polonais occupé par l'Allemagne : Auschwitz-Birkenau, Belzec, Chelmno, Majdanek, Sobibor et Treblinka. Le 20 janvier 1942, lors de la Conférence de Wansee, les représentants des ministères et de la S.S. se réunissent pour coordonner la déportation des Juifs européens dans les centres d'extermination : ceux-ci sont déjà en fonctionnement, comme à Chelmno où les gazages ont commencé, ou en cours de construction. Il ne s'agit alors plus seulement d'appliquer la « solution finale » aux Juifs du Reich mais à ceux de toute l'Europe.

⁵⁹ M. DEDERICH, *Heydrich*, Paris, 2007, p. 133.

⁶⁰ Sous le nom de Code d'opération Reinhardt, on désigne l'opération d'assassinat des Juifs du Gouvernement général de Pologne. Himmler en confie la direction au général S.S. Globocnik.

Les centres d'extermination ne sont évidemment pas à confondre avec les camps de concentration. En effet, la « Shoah », c'est-à-dire l'extermination des Juifs, est indépendante du système concentrationnaire. Même si la mémoire collective tend à assimiler les deux processus en définissant le camp de concentration comme un lieu « où furent affamés, suppliciés et exterminés certains groupes religieux ou ethniques ». ⁶¹ Lors du procès de Nuremberg, on évoque l'extermination des Juifs par des images de Bergen-Belsen, camp de concentration. De plus, l'utilisation du terme « déporté » pour qualifier tous les types de prisonniers, contribue également à obscurcir cette distinction, pourtant fondamentale.

On inscrit souvent la solution finale de la question juive dans le système des camps. De ce fait, on élargit le principe de « sélection » propre à Auschwitz-Birkenau à l'ensemble des centres d'extermination : les Juifs aptes au travail dans les camps, les inaptes à la chambre à gaz. Or, il faut faire la différence entre les camps de concentration – où le travail forcé et les conditions de vie entraînent une mort qualifiée de « lente » – et les centres d'extermination où la presque totalité des déportés est exterminée à sa descente du train. ⁶² Il faut également distinguer d'une part, la persécution politique des camps de concentration et d'autre part, la déportation raciale des centres d'extermination.

Dans beaucoup d'ouvrages, on retrouve le terme de « camps » d'extermination. Mais lorsqu'on évoque les quatre centres de mise à mort immédiate que sont Belzec, Sobibor, Chelmno et Treblinka et les deux centres mixtes d'Auschwitz-Birkenau et Majdanek, ne faut-il pas préférer d'autres notions que celle de « camps » ?

Selon Maxime Steinberg, la formule de « camp » d'extermination est historiquement inappropriée puisqu'elle impliquerait que *les S.S., tuant cependant en masse les déportés juifs à leur arrivée, auraient aussi enfermé dans leurs camps ceux qu'ils avaient l'ordre d'exterminer et dont ils différeraient la mise à mort, les faisant mourir plutôt que de les tuer et déclinant ainsi dans tous les sens le registre du génocide.* ⁶³

L'historien Raul Hilberg privilégie l'expression « centres de mise à mort immédiate » pour décrire ces lieux où ne furent installés que des camions ou des chambres à gaz. En effet, Chelmno et les camps de l'action Reinhardt (Treblinka, Sobibor, Belzec) n'étaient pas destinés à loger les déportés. Seul un petit nombre d'entre eux étaient choisis pour constituer des équipes de travail, les *Sonderkommandos* : ils nettoyaient les wagons, retiraient les cadavres des chambres à gaz et les faisaient disparaître. Mais il ne s'agissait généralement que d'un sursis avant qu'ils ne soient exterminés à leur tour et remplacés par d'autres.

⁶¹ Cité dans Maxime STEINBERG, *op.cit.*, p. 15.

⁶² Si on prend en compte l'ensemble des Juifs, on voit que 30 à 55% des 1.650.000 personnes de toutes confessions ont péri dans le cadre du système concentrationnaire ; en revanche, la quasi-totalité des 2.600.000 Juifs déportés vers les six centres de mise à mort y sont décédés dès leur arrivée. Il ne saurait être question de comparer camps et centres d'extermination. Dans le premier cas les chances de survie existent, dans le second, elles sont à peu près nulles. KOTEK, J., « Camps et centres d'exterminations au XXe siècle : essai de classification », dans *les Cahiers de la Shoah*, n°7.

⁶³ Maxime STEINBERG, *op.cit.*, p. 12.

Pour tuer hommes, femmes et enfants dès l'arrivée, nul besoin de barbelés et de baraquements. Même à Birkenau, les chambres à gaz sont isolées de l'espace concentrationnaire. Terminus ferroviaires, les centres d'extermination sont destinés à disparaître sans laisser de traces une fois remplie leur fonction de « nettoyage ».

Ces derniers sont d'ailleurs indépendants du système concentrationnaire, hormis Auschwitz et Majdanek qui avant de devenir mixtes, c'est-à-dire de remplir la double fonction de concentration et d'extermination, étaient au départ des camps de concentration. C'est d'ailleurs là toute la complexité d'Auschwitz-Birkenau. La différence avec Sobibor ou Treblinka où l'extermination est immédiate, c'est qu'à Auschwitz, une sélection est opérée à l'arrivée et le crime est différé pour une partie. De par sa situation particulière – c'est-à-dire à la fois le *Stammlager* d'Auschwitz I, camp de concentration au sens strict du terme ; le centre d'extermination d'Auschwitz II-Birkenau et Auschwitz III-Monowitz associé au complexe industriel de la Buna – Auschwitz rend floue la distinction entre ces termes. Ce qui est d'autant plus paradoxal vu son statut actuel de symbole de la Shoah toute entière.

QUAND LA DECEPTION GUETTE LA MEMOIRE DES FAITS GENOCIDAIRES. PAROLES DE JEUNES

Par **Geoffrey Grandjean**

Dans le cadre du « Décret mémoire », la Communauté française de Belgique a lancé des appels à projet, parmi lesquels figure l'organisation de visites de lieux de mémoire et de séminaires à destination des enseignants. Profitant de cette occasion, nous avons mis en place un projet pédagogique avec des élèves âgés de seize à dix-huit ans de l'Athénée Royal de Vielsalm-Manhay (Belgique, province de Luxembourg) pour nous rendre, entre autres, dans les camps de concentration et d'extermination d'Auschwitz-Birkenau.

Afin d'évaluer les effets d'un tel voyage, plusieurs focus groups (groupes de discussion) ont été réalisés avec ces jeunes. Une première vague de focus groups a été réalisée un an avant la visite des camps afin de recueillir leurs opinions sur la thématique de la mémoire des faits génocidaires. Une deuxième vague a directement suivi la visite des camps, à Auschwitz même. Enfin, la troisième et dernière vague a été réalisée six mois après la visite.

Le corpus de données, entièrement retranscrit et analysé avec l'appui d'un logiciel d'analyse qualitative, a livré des résultats particulièrement riches. Un élément ressort de manière prégnante : la déception des jeunes face aux lieux visités qui, selon eux, ne reflètent pas la réalité et qui présentent un côté trop « muséal ». La communication visera à analyser, sur base du matériel empirique abondant, les opinions et discours des jeunes formulés à la suite de la visite des deux camps. Elle s'attachera en particulier à exposer les raisons motivant leur déception et à mettre en avant leurs attentes quant à de tels lieux.

Geoffrey Grandjean

Aspirant du Fonds de la Recherche Scientifique – F.N.R.S.
Département de science politique de l'Université de Liège

G. GRANDJEAN, B. LALOUX, C. PIGNON, B. FOURNIER, *Les sentiers de la mémoire – Paroles de jeunes*, Ed. de l'Université de Liège, 2010

PREPARER UNE VISITE

ALLER A AUSCHWITZ OU A BUCHENWALD ?

Le développement des visites scolaires des lieux de mémoire(s) du système concentrationnaire et d'extermination nazi est un phénomène qui implique que l'on mène une réflexion sur le sens et l'intérêt des ces visites ainsi que sur la manière de les utiliser et de les intégrer dans l'enseignement. *Je crois qu'il n'y a rien à voir à Auschwitz si on ne sait pas déjà ce qu'il y a à y voir. C'est un lieu. Or d'un lieu ne sourd aucun savoir. Le savoir, dans ce type de lieu, c'est celui que l'on apporte avec soi. Si rien n'a été transmis avant, le voyage à Auschwitz est inutile. Il est étonnant que l'on n'ait jamais fait une véritable enquête pour savoir ce qu'ils [les élèves] retirent de la visite et, avec le recul, ce que le voyage a produit chez les adultes qui l'on fait voici dix ou quinze ans*⁶⁴. Cette réflexion de l'une des meilleures spécialistes francophones de la Shoah et des lieux de mémoire(s) du système concentrationnaire et d'extermination nazi permet de contextualiser la problématique qui est à la base de cette journée d'étude.

Visiter un lieu ?

Ces dernières années, les visites de camps de concentration et de centres d'extermination se sont multipliées. Elles sont encouragées et soutenues par les groupements de rescapés, par les concepteurs de programmes ainsi que par les autorités politiques⁶⁵. Cette volonté de favoriser la transmission de la connaissance du passé par l'approche des lieux signifiants est une démarche bien évidemment digne d'intérêt. Mais, y compris dans leur conception par les enseignants, ces visites s'inscrivent très souvent dans le contexte d'une mise en exergue d'un « devoir de mémoire » centré sur un aspect essentiellement commémoratif et émotionnel.

Parce que ces lieux sont chargés d'une fonction patrimoniale de l'histoire, on relève également de nombreuses confusions dans les concepts et les notions utilisées par ceux qui promeuvent ou organisent ces visites : déportation politique et extermination raciale, camps de concentration ou centres d'extermination, ... la distinction n'est pas toujours opérée

⁶⁴ Entretien entre Annette Wieviorka et Philippe Bernard, dans : *Le Monde*, 25-01-2005.

⁶⁵ En Communauté française de Belgique, le décret du 13 mars 2009 *relatif à la transmission de la mémoire des crimes de génocide, crimes contre l'humanité des crimes de guerre et des faits de résistance ou des mouvements ayant résisté aux régimes qui ont suscité ces crimes* prévoit le financement de projets de visites de lieux. Les programmes d'histoire de tous les réseaux d'enseignement et les manuels réservent une place significative à la visite et à l'analyse des lieux de mémoire(s). Plus d'information sur www.decretmemoire.cfwb.be

clairement. En particulier, la complexité d'Auschwitz-Birkenau, à la fois camp de concentration, centre d'extermination et camp de travail rend opaque cette distinction fondamentale à la compréhension du nazisme.

On peut et on doit dès lors se poser la question de l'intérêt pédagogique de telles visites et de la place qu'il convient de leur réserver dans la formation des citoyens européens au début du XXI^{ème} siècle.

La seule visite d'un lieu de mémoire – prise isolément, non-préparée et non-contextualisée – a-t-elle une quelconque utilité pour prévenir des comportements et des opinions racistes ou anti-démocratiques chez les jeunes invités à y participer ? La visite d'un lieu comme Auschwitz-Birkenau ou Buchenwald peut-elle se suffire à elle-même ? Les élèves en sortiront-ils protégés à jamais contre le racisme, l'antisémitisme, l'intolérance ?

Dans son interview au quotidien *Le Monde*, Annette Wiewiorka répond à cette question : *Les déplacements scolaires à Auschwitz sont souvent présentés comme des réponses à une montée de l'antisémitisme. Qu'en pensez-vous ? C'est une vision religieuse : comme s'il suffisait d'avoir été à Auschwitz pour être vacciné contre la haine, pour devenir lucide sur les dangers du monde actuel. Si c'était vrai, cela se saurait. En réalité, on charge la visite de quelque chose qu'elle ne peut pas apporter. On attend un choc alors qu'il arrive à des élèves très sensibles de ne rien ressentir. Ils se trouvent un peu honteux et répètent les slogans que l'on attend d'eux : « j'ai compris où le racisme menait », « plus jamais ça »... D'un point de vue éducatif, c'est vain, peut-être faudrait-il réfléchir sur autre chose [...] Il faudrait davantage insister sur les faits qui peuvent avoir des échos dans le présent pour les jeunes : sur le fichage, l'indifférence et la lâcheté devant la persécution, la coupure du lien social, les gens qui conduisent les trains... tout ce qui s'est passé en amont des chambres à gaz et qui leur a permis de fonctionner⁶⁶.*

A la simple visite « obligée » et considérée isolément, il convient dès lors de substituer un véritable travail de mémoire(s) et d'histoire permettant aux élèves d'appréhender et de comprendre les mécanismes du régime nazi et, plus particulièrement, le fonctionnement du système concentrationnaire et d'extermination raciale développé par celui-ci.

La visite d'un lieu de mémoire ne constitue donc pas en soi un outil de prévention contre des comportements racistes, intolérants ou antidémocratiques mais elle peut et doit s'intégrer dans un processus pédagogique qui donne aux élèves les outils nécessaires, tirés notamment de l'étude des faits du passé, leur permettant de décrypter la société dans laquelle ils vivent et de poser des choix responsables s'ils sont confrontés de près ou de loin à des situations similaires.

C'est à ces conditions que l'approche d'un lieu de mémoire peut avoir un sens et une utilité dans le processus de formation du citoyen qui doit éduquer à la compréhension et la maîtrise des mécanismes de fonctionnement d'une démocratie mais aussi aux éléments qui ont mis en cause ce fonctionnement à un moment fondateur d'une histoire européenne commune et partagée.

⁶⁶ Entretien entre Annette Wiewiorka..., op. cit.

La confrontation directe avec un lieu « où il s'est passé quelque chose » représente évidemment un moment important dans la formation des élèves mais il ne peut être considéré isolément. Comment dès lors penser et organiser une visite d'un camp de concentration ou d'un centre d'extermination ? Comment l'intégrer dans un cours, dans un processus pédagogique qui doit prévoir un « avant » (la préparation de la visite), un « pendant » (la visite) et un « après » ? C'est à cette condition que les élèves disposeront des éléments d'information et de compréhension leur permettant de s'appropriier le lieu visité, d'en comprendre le sens pour, en paraphrasant Annette Wieviorka, « voir quelque chose à Auschwitz-Birkenau ».

Avant ? Pendant ? Après ?

« Avant », « pendant », « après » pour « voir quelque chose » : ce processus peut s'envisager et s'élaborer de manière très diversifiée. Il n'y a pas « une » bonne façon de préparer une visite et de l'intégrer dans un ou des cours mais on peut tout de même esquisser quelques lignes de force, quelques balises tirées de l'analyse des dossiers retenus en 2009 et 2010 dans le cadre des appels à projets « visites » du décret mémoire.

« AVANT »... COMMENT PRÉPARE-T-ON UNE VISITE ? QUI INTERVIENT ? QUELS CONTENUS ? QUELS SUPPORTS ?

Comme on pouvait s'y attendre, le professeur et le cours d'histoire occupent une place souvent prépondérante dans la genèse et la préparation des projets de visite. Ainsi, le cours d'histoire est le lieu privilégié de la mise en contexte : Seconde Guerre mondiale, idéologie et structure du régime nazi, caractéristiques du système concentrationnaire et d'extermination, etc.

Mais d'autres matières sont bien présentes et associées dans des projets interdisciplinaires qui multiplient et croisent les approches des thématiques traitées. Parmi les disciplines les plus fréquemment impliquées, on trouve les cours philosophiques, le français et les sciences sociales. Les langues modernes, la géographie, les sciences économiques, le dessin, les arts plastiques voire même les mathématiques ou les sciences interviennent également dans certains projets. On dépasse alors le cadre d'un seul cours, d'une seule matière pour assister à la mise en place de véritables projets d'école.

La préparation s'appuie sur l'exploitation de supports diversifiés parmi lesquels on relève essentiellement la venue de témoins, la vision de films de fiction ou de documentaires, la lecture de livres et, parfois, de bandes dessinées.

Il n'est pas nécessaire de disserter longuement sur l'intérêt de recourir à de telles ressources mais, en même temps, il convient de s'interroger sur la manière de les choisir, de les intégrer et de les utiliser de manière critique. Vous trouverez quelques pistes d'exploitation de ces différents supports dans la suite du dossier.

Enfin, dans le cadre du décret du 13 mars 2009 sur la transmission de la mémoire, des Centres de ressources et des Centres labellisés ont été reconnus par la Communauté française. Parmi

leurs missions figure l'obligation de mettre à disposition des enseignants et des élèves des ressources (documents, dossiers pédagogiques, formations, ateliers, etc.) pour leur permettre notamment de préparer et d'exploiter des visites de lieux. Parmi les intervenants régulièrement sollicités et impliqués, on trouve les Territoires de la mémoire, la Fondation Auschwitz, le CCLJ et la Fondation MERCI. Par contre, on soulignera que, dans les dossiers de candidature, il est peu fait mention de l'utilisation active des ressources offertes par les sites internet - officiels ou non - consacrés aux différents lieux.

« PENDANT ? » « VOIR QUELQUE CHOSE ? »

Le « pendant », comme « l'avant » peut revêtir des formes diverses. Les différents intervenants des ateliers⁶⁷, responsables de lieux et organisateurs de visites de lieux, ont accepté de faire part de leur expérience concrète qui vient compléter les constatations formulées à partir de l'analyse des projets reconnus en 2009 et 2010.

Un dossier, proposé par l'enseignant ou réalisé avec les élèves pendant la phase de préparation, sert souvent de support à la visite. Les contenus sont diversifiés, allant de la simple mise à disposition d'informations sur les sites approchés jusqu'à la formulation d'activités à réaliser au cours de la visite.

Visite le plus souvent guidée et accompagnée parfois par des témoins qui transmettent leur vécu ou par des personnes ressources qui apportent leur expertise du lieu et des thématiques abordées.

Activités à réaliser sur base d'un dossier, participation à des ateliers proposés par les services pédagogiques des lieux, moments de réflexion et d'expression, tenue d'un journal de bord, réalisation d'un reportage photographique ou vidéo, ... impossible ici de rendre compte de la variété des approches et des pistes exploitées mais on est bien loin de la « simple » visite sans écho et sans effet dénoncée par Annette Wieviorka...

ET « APRES » ?

Dans leur dossier de candidature, les promoteurs de projets étaient invités à préciser l'exploitation et les prolongements envisagés après la visite.

Rédaction d'un journal de voyage, article dans le journal de l'école ou mis en ligne sur le site internet, exposition (photos, textes, dessins, etc.), rencontres et débats impliquant les élèves qui ont participé à la visite, etc. Les formes d'expression sont diverses mais ce qui domine dans « l'après » c'est incontestablement la volonté de communiquer, de dire, de partager une expérience.

⁶⁷ Mémorial national du Fort de Breendonk, Musée juif de la Déportation et de la Résistance/Kazerne Dossin, les Territoires de la mémoire et la Fondation Auschwitz.

Cette expression d'un ressenti, d'un vécu, d'une émotion est naturelle et indispensable mais, en même temps, l'exploitation et le prolongement en classe ne sont pas négligés par les organisateurs. Ici aussi les voies empruntées pour ce faire sont multiples.

Ce très court survol des dossiers de visite reconnus en 2009 et 2010 fournit quelques indications précieuses sur la manière dont les acteurs de terrain envisagent et intègrent une visite d'un lieu dans un processus pédagogique. Au-delà, une analyse plus approfondie s'imposera bientôt pour évaluer l'impact des visites et la mise en place d'acquis durables chez les élèves. La réflexion doit se poursuivre pour répondre au souhait d'Annette Wieviorka de mener *une véritable enquête pour savoir ce qu'ils [les élèves] retirent de la visite et, avec le recul, ce que le voyage a produit chez les adultes qui l'on fait voici dix ou quinze ans ...*

COMMENT FAIRE FACE A « L'INDICIBLE », A « L'IRREPRESENTABLE » SANS FAIRE SILENCE?

Persécution, déportation, souffrance, résistance, absence, reconstruction... constituent le terrain exploré, depuis le temps des camps jusqu'aujourd'hui, par la poésie, le dessin, la peinture, le théâtre, la musique, la littérature, le cinéma, etc.

Multitude de fragments de vie qui nous transmettent une connaissance de l'humain dans cette rupture d'humanité qu'est tout génocide.

Médias multiformes qu'il faut pourtant manipuler avec circonspection et esprit critique.

Messages à nous adressés par des déportés sous forme de courtes lettres sur le chemin de la déportation, par le dessin ou même l'opéra (*Brundibar*⁶⁸) malgré le système concentrationnaire, récits de survivants, recherches d'enfants cachés, volonté de faire savoir, de témoigner et élément central de démarches artistiques⁶⁹ d'après-guerre.

Le livre, la bande dessinée, le film sont autant d'outils indispensables à la préparation, à l'accompagnement et à la prolongation d'une visite de lieux d'histoire dont ils constituent aussi la mémoire.

Nous vous proposons un regard sur l'écrit, le dessin et l'image en tant que discours sur la Shoah.

⁶⁸ Krása et Hoffmeister avaient écrit cet opéra en 1938 pour un concours lancé par le Ministère de l'enseignement et de l'éducation populaire, mais celui-ci fut annulé suite aux bouleversements politiques. Au camp, Krása reconstitue la partition de l'opéra à partir de quelques parties de piano conservées et de sa mémoire. Il adapte l'opéra aux instruments disponibles dans le camp : flûte, clarinette, guitare, accordéon, piano, percussions, 4 violons, violoncelle et contrebasse. Le 23 Septembre 1943 a lieu la première représentation de *Brundibár*. Elle sera suivie d'une cinquantaine d'autres, avant qu'en novembre 44, musiciens et enfants ne soient déportés vers Auschwitz. Voir : <http://www.vieuxsinge.fr/article-brundibar-un-opera-pour-enfants-et-ceux-qui-le-sont-restes-gam-51511844.html>

⁶⁹ Le site <http://www.fondationresistance.org/documents/cnrd/Doc00141.pdf> offre un choix de représentations artistiques pendant et après le génocide.

L'EXPERIENCE CONCENTRATIONNAIRE A TRAVERS LES RECITS ET LA LITTERATURE

Sur la Shoah en elle-même, pas de récits : comment raconter ces millions de victimes englouties dans la mort dès l'arrivée, alors qu'aucune n'est revenue pour nous livrer son témoignage ? La Shoah en tant que telle n'a pas de voix. De ces hommes, femmes, enfants, personne n'a recueilli le dernier souffle. Reste l'absence pour témoigner de l'horreur qui fut et le texte, comme unique sépulture, écrit par ceux qui ont survécu au régime concentrationnaire⁷⁰.

Les textes contemporains du judéocide sont essentiellement des journaux racontant la vie dans les ghettos, des poèmes et des chants nés dans les Lager, des lettres jetées des trains⁷¹, des journaux de personnes déportées, le plus utilisé en classe étant sans doute celui d'Anne Frank. Nous sont parvenus aussi des documents de première main comme les écrits des *Sondercommandos*, retrouvés à Auschwitz, ainsi que le journal du médecin SS J.P. Kremer⁷².

Viennent ensuite les témoignages sur le système concentrationnaire, qui ont reçu un accueil difficile lors de leur parution. Ecriture de rescapés qui s'est imposée aux auteurs comme un devoir incontournable pour retrouver la parole confisquée du temps de la détention, pour témoigner de l'expérience extrême à laquelle ils ont été confrontés, pour rappeler à la mémoire tous ces morts absurdes d'un système implacable. Le récit cherche à coller à la réalité vécue, à restituer les conditions terribles des détenus, la déshumanisation, l'absence de

⁷⁰ Il faut rappeler ici la différence entre système concentrationnaire et judéocide : il s'agit de formes différentes de la criminalité nazie, souvent confondues – voir l'article d'Annette Wieviorka, *Les camps de concentration et la Shoah*, in *Le Magazine littéraire*, n° 438, janvier 2005. Elle rappelle que l'existence de camps de concentration est consubstantielle au régime nazi et que les *Konzentrationslager* apparaissent dès la prise de pouvoir par Hitler pour y enfermer les résistants, politiques, droit commun. Ces camps se situent partout en Allemagne et dans les territoires occupés. Le judéocide commencé en '41 lors de l'invasion de l'Union soviétique – d'abord sous forme de meurtres massifs par balle à l'est - se déroule ensuite dans des centres d'extermination où sont déportés les Juifs : Chelmno, Belzec, Treblinka, Sobibor et Majdanek qui, comme Auschwitz-Birkenau, sont aussi des camps de concentration. Voir le chapitre *Camps et centres* de ce dossier.

⁷¹ *Les derniers mots qu'ils ont écrits*, une œuvre radiophonique réalisée par Alfredo Diaz Perez en 2009 pour la RTBF, redécouvre les lettres écrites par les déportés (voir *infra*, le chapitre sur *Des témoignages pour la mémoire et pour l'Histoire*)

⁷² Extraits dans Maxime Steinberg, *Les yeux du témoin et le regard du borgne. L'histoire face au révisionnisme*, CERF, 1990. Extraits sur <http://www.npdoc.be/Kremer-J.P/Francais/Kremer-francais.htm>

lois, le règne de l'absurde et de l'arbitraire, les personnes dépossédées de tout, de leur compagnon, de leurs enfants, de leurs vêtements, leurs objets, leur nom, leur être.

Le schéma de ces récits est identique à tous les textes et fonctionne comme un triptyque : le franchissement, le séjour en camp, la libération. *Si c'est un homme* de Primo Levi suit ce noyau et déroule à partir de là les différents instants de la vie concentrationnaire.

Les romans, de par leur caractère fictionnel, ont suscité très tôt la controverse et soulèvent encore régulièrement ces questions : peut-on traduire en fiction ce que fut l'extermination du peuple juif ? Peut-on inscrire la Shoah dans la littérature ? Peut-on considérer les récits des témoins comme œuvre littéraire ? Lévy, Semprun et d'autres survivants ont par leur œuvre apporté une réponse : *la vérité essentielle de l'expérience n'est pas transmissible... ou plutôt elle ne l'est que par l'écriture littéraire.*⁷³ L'œuvre littéraire par nature oscille entre témoignage et fiction et loin de le desservir, la mise en forme littéraire peut accroître la force du témoignage.

Et paradoxalement, la fiction seule pour certains survivants a pu rendre compte de l'expérience vécue⁷⁴.

A présent que les témoins directs se font rares, la littérature concentrationnaire ne disparaît pas pour autant et apparaît comme un vecteur puissant contre l'oubli. Paraissent régulièrement des romans explorant à tour de rôle les multiples facettes de l'humain – les victimes, les bourreaux,... et les différents moments de leur histoire – l'arrestation, la déportation, le camp, la libération, le difficile retour, pour les victimes ; ou le camp, le rôle, le jugement s'il y en eut un, pour les bourreaux. La fiction pour nourrir la mémoire...

A l'enseignant de situer le contexte du récit qu'il fera lire à ses élèves et le genre littéraire auquel il appartient.

Nous vous proposons une première approche, un survol rapide de la littérature existante : cette thématique mériterait d'être approfondie. Si certains professeurs veulent nourrir ce dossier de leur expérience et souhaitent partager leurs pratiques pédagogiques, nous compléterons avec plaisir ce chapitre. Les textes ci-dessous, reproduits en italiques, sont repris d'internet. Ils ont été corrigés et complétés par endroit. La source est chaque fois précisée. La plupart des résumés de livres proviennent des sites des maisons d'édition.

⁷³ J. Semprun, *L'Écriture ou la vie*, p. 167

⁷⁴ *Pour traduire par des mots l'horreur de la condition juive durant la guerre, il me fallait faire œuvre de littérature.* Anna Langfus (survivante du Ghetto de Varsovie, torturée par la Gestapo), *Le Sel et le Soufre*, 1960.

1/ Des témoignages pour la mémoire et pour l'Histoire ⁷⁵

LES TÉMOIGNAGES COMME DOCUMENTS D'ARCHIVES

Les bourreaux ayant tout fait pour que l'extermination des Juifs soit cachée à la face du monde, comptant même sur son incrédulité devant l'énormité de la chose, la voix des victimes est d'autant plus importante.

Les témoignages ont commencé dès les premières années de persécution et dès la naissance des ghettos : des cahiers, des lettres, des feuillets, des journaux intimes ont été écrits et conservés parfois dans des conditions extrêmes, dans des caves, greniers, cheminées, doubles cloisons...

Michel Borwicz, un des premiers à avoir étudié les témoignages, a constaté que le nombre d'écrits augmente en 1942 : jusque là, les Juifs des ghettos croyaient en une prochaine défaite de l'Allemagne, et au salut de la plupart d'entre eux. Cependant, c'est en 1942 que commence la déportation vers les camps de la mort ; les Juifs ont alors la conviction qu'ils mourront tous avant d'avoir vu la défaite nazie. Conserver la mémoire d'événements défiant l'imagination devient alors un impératif aux yeux de beaucoup.

- Collectif, *Des voix sous la cendre, Manuscrits des Sonderkommandos d'Auschwitz-Birkenau*, Calmann-Lévy, 2005.
- Zalmen GRADOWSKI, *Au Cœur de l'enfer. Document écrit d'un Sonderkommando d'Auschwitz – 1944*, Kimé, 2001.

Cet impératif se retrouve même au cœur des chambres à gaz : les **Rouleaux d'Auschwitz**, carnets manuscrits, enfouis près du crématoire III d'Auschwitz, ont été enterrés par les membres du Sonderkommando : Zalman Gradowski, Zalmen Lewental, et Leib Langfus ont écrit en yiddish ; Haïm Herman en français ; Marcel Nadsari en grec. Ces cinq textes ont été retrouvés après la guerre. Aucun de leurs auteurs n'a survécu, les équipes étant liquidées et remplacées à intervalles réguliers. Ils n'ont pas l'idée d'un récit ordonné des scènes atroces qu'ils décrivent. Ils cherchent juste à décrire l'horreur dans laquelle ils sont plongés. Tous les manuscrits retrouvés parlent de la terreur qui règne à Birkenau, du silence, de l'absence d'évasion, de ce monde à l'envers où le meurtre est devenu la norme.

- Manuscrits des Sonderkommandos d'Auschwitz-Birkenau, *Des Voix sous la cendre*, Calmann-Lévy, 2005.

Atypique à plus d'un égard, le Rapport Vrba-Wetzler est le premier témoignage écrit de première main sur Auschwitz à être parvenu en Occident. Cependant, il ne fut, contrairement au souhait des auteurs, deux évadés d'Auschwitz (seules cinq personnes y parvinrent au cours de l'existence du camp), pas diffusé, ce qui aurait permis d'éviter, selon Rudolf Vrba, la déportation des Juifs de Hongrie.

⁷⁵ http://encyclo.voila.fr/wiki/Littérature_de_la_Shoah

- Rudolf VRBA, *Je me suis évadé d'Auschwitz*, Paris, Ramsay, 1988, rééd. J'ai Lu, 2004.

Voir aussi

- *Empreintes - Poèmes et dessins des prisons et des camps de concentration nazis*, FNDIRP, 1990.
- Pierre-André TAGUIEFF, *L'Antisémitisme de plume 1940-1944, études et documents*, Berg international, 1999.

LES JOURNAUX INTIMES

Les journaux intimes, écrits au jour le jour pendant les périodes noires permettent de mieux appréhender l'état d'esprit des victimes et de comprendre de l'intérieur une partie de leur vécu. Le plus connu de ces journaux intimes est celui d'Anne Frank, retrouvé par des amis hollandais après la déportation de la famille Frank. Avec une maîtrise de l'écriture époustouflante pour une adolescente, elle y reflète ses émotions et ses aspirations face aux épreuves. Elle écrit ainsi : « Pourtant je m'y accroche, malgré tout, car je continue à croire à la bonté innée de l'homme. Il m'est absolument impossible de tout construire sur une base de mort, de misère et de confusion ».

- Anne FRANK, *Journal*, Calmann-Lévy, 1950 (version expurgée par Otto Frank, le père d'Anne, notamment parce qu'il n'était pas d'usage à l'époque d'évoquer sans contrainte la sexualité, en particulier dans des ouvrages destinés à la jeunesse).
- Anne FRANK, *Les Journaux d'Anne Frank*, sous la dir. d'Institut National Néerlandais pour la documentation de guerre, texte établi par David Barnouw et Gerrold Van der Stroom, Calmann-Lévy, 1989.
- Anne FRANK, *Le Journal d'Anne Frank*, Texte établi par Otto H. Frank et Mirjam Pressler, Livre de Poche, 2009. Dernière version comprenant des pages inédites (fragments retrouvés) et reprenant les deux versions du journal (Anne Frank avait réécrit certains passages en vue d'une éventuelle publication).

Il existe aussi d'autres journaux intimes de jeunes filles possédant, ou non, la même force et la même qualité d'écriture mais qui sont beaucoup moins célèbres. Ana Novac fut déportée à l'âge de quatorze ans à Auschwitz où elle réussit à tenir un journal. C'est le seul journal jamais sorti d'un camp d'extermination nazi. L'auteure y décrit le côtoiement continu de la mort. Elle fait preuve d'une remarquable lucidité sur les misères de l'homme, sur l'absurdité de la guerre, sur l'intangibilité de la frontière entre bourreaux et victimes.

- Ana NOVAC, *Les beaux jours de ma jeunesse*, Balland, 2006.

Mascha Rolnikaite qui avait le même âge qu'Anne Frank au moment de l'entrée des Allemands à Minsk, tint un journal qu'elle apprit par cœur pour échapper à la surveillance des bourreaux. Elle le transcrivit de mémoire, à la Libération. Outre son talent de narratrice, elle possède la capacité de se mettre à la place des autres et de donner une voix à leurs souffrances.

- Mascha Rolnikaite, *Le journal de Mascha, De Vilnius à Stutthof (1941-1945)*, Liana Levi, 2003.

Rutka Laskier, surnommée la « Anne Frank polonaise » évoque la ghettoïsation puis la déportation de la communauté juive de Będzin vers Auschwitz, où elle sera gazée avec son frère et sa mère, dès leur arrivée.

- Rutka LASKIER, *Le Journal de Rutka, janvier – avril 1943*, suivi de *Ma sœur Rutka* par Zahava (Laskier) Sherz, et de *Les Juifs et la Pologne* par Marek Halter, Robert Laffont, 2008.

Il convient de citer aussi les journaux intimes d'Abraham Cytryn du ghetto de Lodz et de Mary Berg du ghetto de Varsovie.

- Abraham Cytryn, *Les Cahiers d'Abraham Cytryn. Récits du Ghetto de Lodz*, Albin Michel, Paris, 1995.
- Mary Berg, *Le Ghetto de Varsovie. Journal de Mary Berg*, Paris, Albin Michel, 1947.

De nombreux témoignages ont été retrouvés dans des caves, greniers, cheminées, doubles cloisons. Tous ne sont pas publiés. C'est le cas du journal d'Elsa Binder conservé à l'Institut historique juif de Varsovie. Dans son journal intime, la jeune fille de 18 ans évoque le massacre des Juifs de Stanislawow en Galicie perpétré par les Einsatzgruppen, le 12 octobre 1941, dans le cadre des opérations mobiles de tuerie qui accompagnent l'opération Barbarossa. Lorsqu'elle parle de son amie Tamarczyk assassinée, elle écrit simplement : « J'espère que la mort s'est bien passée pour elle [...] Et qu'elle n'a pas dû souffrir comme sa camarade Esterka qui, comme on l'a vu, a été étranglée⁷⁶. »

D'autres journaux ont été rédigés pendant cette période comme celui de Leyb Rokhman du ghetto de Minsk. Le journal débute le 17 février 1943. Leyb Rokhman y décrit la résistance, d'abord juive autonome, ensuite commune avec Russes et Polonais puis l'extermination des Juifs.

- Leyb Rokhman, *Un in dayn blut zolstu lebn : Tog-bukh 1943-1944 ; (Et dans ton sang tu vivras, Journal 1943-1944)*, Les Amis de Minsk-Mazowiecki, Paris, 1949.

Avraham Tory, avocat de formation, était secrétaire du Judenrat du ghetto de Kaunas. À ce titre il a accès aux décrets imposés par les nazis, aux réunions secrètes ou non du Judenrat, qu'il consigne à l'insu des autres membres dans son journal : « J'écrivais à toute heure, dans les premières heures du matin, dans mon lit la nuit, entre les réunions du Judenrat. Durant les réunions, j'écrivais quelquefois l'ordre du jour, des citations, des résumés, des dates, le nom des lieux et des personnes sur des bouts de papiers ou un carnet de notes de peur d'oublier ». Tory parvient à s'échapper du ghetto de Kaunas en 1944 après avoir caché son journal. Il expliqua plus tard : « Je cachais dans une caisse ce que j'avais écrit avec frayeur et anxiété car cela pouvait servir de preuve, de corpus delicti, témoignage accablant quand le jour du jugement viendrait ».

⁷⁶ Nicolas Weill, *La Shoah ou la solitude des Justes*, entretien avec Saul Friedlander, *Le Monde*, 7 janvier 2007

À Varsovie, le président du Judenrat Adam Czerniakow tient également son journal, ainsi que le pédagogue Janusz Korczak, et d'autres dont Chaim Kaplan, Abraham Lewin.

- Adam Czerniakow, *Carnets du ghetto de Varsovie*, La Découverte, Paris, 1996
- Janusz Korczak, *Journal du ghetto (1942)*, Éd. R. Laffont, coll. « Pavillons », 1998 et Éditions 10/18, Paris, 2000
- Chaim Kaplan, *Chronique du ghetto de Varsovie*, Calmann-Levy, 1966
- Abraham Lewin, *Journal Du Ghetto De Varsovie. Une Coupe De Larmes*, Plon, 1990

Shloyme Frank fournit un témoignage du ghetto de Lodz.

Il faut aussi parler du bibliothécaire Hermann Kruk, qui, à Vilnius, prend la tête des Brigades des papiers et s'efforce de soustraire aux Allemands tous les biens culturels qu'il peut.

Beaucoup de notes prises par les victimes ont été enfouies puis déterrées par les survivants, sont souvent fragmentaires, incomplètes, partiellement illisibles à cause des intempéries. Certains prennent la forme d'invocations, plaintes ou cris d'alarme et de détresse.

Par ailleurs, le Journal de Victor Klemperer est une œuvre particulière et de premier plan. Vivant en Allemagne, Victor Klemperer, Juif allemand converti, a échappé à la déportation parce qu'il était marié à une non-juive. Il a tenu au jour le jour un journal de sa vie à Dresde. Exclu de l'université parce que juif, Klemperer rédige son journal tous les matins. Il y consigne tout ce qu'il a observé et entendu la veille : « Je me disais : tu écoutes avec tes oreilles et tu écoutes ce qui se passe au quotidien, juste au quotidien, l'ordinaire et la moyenne, l'anti-héroïque sans éclat [...] ». Son journal a été publié sans avoir été retouché.

- Victor KLEMPERER, *Journal (1933-1945)*, coffret deux tomes : - *Mes soldats de papier 1933-1941 - Je veux témoigner jusqu'au bout 1942-1945*, Seuil, 2000.
- Victor KLEMPERER, *LTI, La Langue du Troisième Reich. Carnets d'un philologue*, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Idées », 1947; réédition 1996.

LES ARCHIVES DES GHETTOS

Témoigner devient parfois un travail minutieux d'historien ou d'archiviste. L'historien Emanuel Ringelblum, le fondateur de l'organisation clandestine Oyneg Shabbos, rassemble tous les documents qu'il peut trouver sur le ghetto de Varsovie. L'objectif était d'élaborer une étude exhaustive de la vie et de l'histoire des Juifs sous l'occupation nazie. Sauvés des ruines du ghetto, ils forment un ensemble de 25 000 pages appelé les *Archives Ringelblum* dont les 6 000 pièces sont conservées à l'Institut historique juif de Varsovie. Une partie seulement a été publiée en français.

- Emanuel RINGELBLUM, *Archives clandestines du ghetto de Varsovie*, (traductions du yiddish, de l'hébreu et du polonais), Tome 1 : *Lettres sur l'anéantissement des Juifs de Pologne*, Tome 2 : *Les Enfants et l'enseignement clandestin dans le ghetto de Varsovie*, Fayard, 2007.

Le groupe de Ringelblum a fait un véritable travail d'archivage en collectant aussi bien des documents officiels (annonces des autorités d'occupation, formulaires, cartes de rationnement)

et personnels (cartes d'identité, cartes de logement ou certificats d'embauche) que tous des documents relatifs aux actions commerciales ou culturelles. D'autre part, le groupe a mené des enquêtes et couché par écrit des témoignages concernant la situation des différents groupes professionnels et des différentes tranches d'âge. On y trouve aussi des écrits littéraires, poèmes, proses, pièces de théâtre.

Ces archives ont été enfouies avant la destruction du ghetto et ont été exhumées après la guerre. Presque tous les auteurs des documents des *Archives Ringelblum* sont morts, soit dans le ghetto, soit dans les camps d'extermination. Il convient également de citer les chroniques quotidiennes du ghetto de Lodz, chronique minutieuse de quelque 6 000 pages écrites par les membres du Département des archives dans la clandestinité et qui retrace la vie quotidienne dans le ghetto. Ces émanations clandestines du Judenrat, apportent des informations capitales sur une période sombre de la vie d'une communauté juive.

Selon Saul Friedländer, ces journaux intimes ont été insuffisamment exploités par les historiens. Pour lui, la « fonction perturbatrice est essentielle à la représentation historique de l'extermination de masse [...] et peut ébranler l'idée confortable que nous nous étions faite auparavant d'événements historiques extrêmes ». Les témoins cherchent pourtant à retranscrire le plus fidèlement possible ce qu'ils ont vécu.

Voir également

- Etty HILLESUM, *Une Vie bouleversée*, coll. Points, 1995.
- Hillel SEIDMAN, *Du Fond de l'abîme, Journal du ghetto de Varsovie*, éd. Plon, 1998.

LES LETTRES ÉCRITES PAR LES DÉPORTÉS

*Les derniers mots qu'ils ont écrits*⁷⁷, une œuvre radiophonique réalisée par Alfredo Diaz Perez en 2009 pour la RTBF, redécouvre les lettres écrites par les déportés. Longtemps inconnues, compilées en France par Serge Klarsfeld, recherchées en Belgique par le réalisateur en personne, ce documentaire sonore fait entendre la voix des déportés au moment même où la Shoah a lieu, rappelle que les déportés, au-delà des lettres jetées des trains sur les quais ou passées clandestinement aux cheminots, ont écrit depuis les camps de transit et, dans des conditions très particulières, sur le lieu même du carnage, à Auschwitz-Birkenau. Ces lettres révèlent la Shoah en creux, disent l'innommable en cours au sens que lui donne Maurice Blanchot « *ce au nom de quoi on se tait* ».

⁷⁷ Un CD de présentation est disponible auprès de *Démocratie ou barbarie* (dob@cfwb.be) pour les enseignants qui souhaitent en faire la demande. Ce CD accompagne un livre, *Trilogie du désastre (à paraître en 2012)* dont le premier tome est consacré aux lettres écrites en déportation et le deuxième aux dessins réalisés, là aussi, dans les camps de transit et de concentration, voire d'extermination.

TÉMOIGNAGES DE SURVIVANTS

Dans le marché du livre de la décennie 2000, la publication de nouveaux témoignages pose problème : beaucoup n'ont pas les qualités littéraires qui font un bon livre ; le nombre des ventes est très limité, rarement plus de 1 000 exemplaires. De fait, l'édition de ce genre d'ouvrages s'apparente à un acte militant et se heurte à la conviction que « la Shoah n'est pas seulement l'affaire des Juifs et des fédérations de déportés »⁷⁸. De plus, bien qu'il possède la légitimité de la souffrance vécue, le récit du déporté demeure souvent, aux yeux des historiens, l'expression individuelle d'un malheur collectif. Il est donc susceptible de distorsions. L'historien Raul Hilberg déclare à ce sujet : « Bien que je me sois assez peu servi des témoignages, ils m'ont fait commettre des erreurs ».⁷⁹

Les témoignages littéraires

- Robert ANTELME, *L'Espèce humaine*, Gallimard, 1947. Fut déporté à Buchenwald, à Gandersheim puis à Dachau.
- Albert BIGIELMAN, *J'ai eu douze ans à Bergen-Belsen*, préface de Simone Veil, éd. Le Manuscrit, Fondation pour la mémoire de la Shoah, 2005.
- Charlotte DELBO, *Auschwitz et après*, 3 tomes
 - *Aucun de nous ne reviendra*, Gonthier éd., 1965, éd. Minuit, 1995.
 - *Une connaissance inutile*, éd. Minuit, 1970.
 - *Mesure de nos jours*, éd. Minuit, 1971, 1994.
- Primo LEVI, *Si c'est un homme*, récit-témoignage relatant la survie à Auschwitz, (1947), Pocket, 1988.
- Primo LEVI, *La Trêve*, Le Livre de Poche, 2003. Les mois qui suivent la libération d'Auschwitz et les premiers regards sur ce qui vient d'être vécu.
- Jorge SEMPRUN, *Le grand voyage*, Gallimard, 1963, Folio, 1972. Roman autobiographique qui se déroule sur quatre jours et cinq nuits de trajet en wagon plombé de France à Buchenwald.
- Jorge SEMPRUN, *L'Écriture ou la vie*, Gallimard, 1994. Récit autobiographique sur le camp de Buchenwald.

⁷⁸ François Gèze, PDG des éditions de la découverte qui publie beaucoup de témoignages de rescapés de la Shoah.

¹⁰ Extrait de http://encyclo.voila.fr/wiki/Littérature_de_la_Shoah

- Wladyslaw SZPILMAN, *Le Pianiste*, Robert Laffont, Paris, 2001.
- Elie WIESEL, *La Nuit*, Editions de Minuit, 1954.
- Elie WIESEL, *Le Jour*, Seuil, 1961.
- Elie WIESEL, *Le Chant des morts*, Seuil, 1966.
- Elie WIESEL, *Le Testament d'un poète juif assassiné*, Seuil, 1980.

Arrivé à la fin de l' «ère du témoin»⁸⁰, le nombre d'écrits de survivants devient pléthorique et la Shoah dominante. La difficulté vient du nécessaire esprit critique à exercer face à des récits qui n'ont souvent pas comme objet la rigueur historique.

Devant l'impossibilité d'être exhaustif, citons à titre d'exemple positif l'ouvrage de Paul SOBOL, *Je me souviens d'Auschwitz... De l'étoile de shérif à la croix de vie*, paru en 2010 chez Racine⁸¹. Issu d'une famille ouvrière d'origine juive polonaise, Paul Sobol a passé son enfance à Bruxelles. En 1940, les Allemands envahissent la Belgique. Peu après le débarquement des Alliés en juin 1944, sa famille est dénoncée et arrêtée par la Gestapo. Paul Sobol est déporté à Auschwitz-Birkenau où il parvient à s'organiser pour survivre. En 1945, les Allemands évacuent les camps de Pologne vers l'Allemagne et contraignent les déportés à une "marche de la mort". Les survivants sont ensuite parqués dans des wagons bondés, en partance pour Dachau. Profitant d'un bombardement allié, Paul prend la fuite. Il trouve refuge dans un village libéré par les Américains le 1er mai. Revenu des camps avec sa sœur et laissant derrière lui ses parents et son frère, il a réussi l'exploit de conserver, tout au long de son calvaire, la photo d'une jeune fille qui deviendra son épouse après la guerre.

Lire aussi :

- Sam BRAUN et Stéphane GUINOISEAU, *Personne ne m'aurait cru, alors je me suis tu*, Magnard, 2010. Sam Braun avait 16 ans quand il fut arrêté avec sa famille. Leur crime ? Ils étaient juifs dans la France de Vichy. Ils seront conduits à Drancy puis déportés à Auschwitz. Sam reviendra seul. 60 ans plus tard, Sam Braun évoque dans ce livre ses souvenirs de cette sinistre période.
- Eva ERBEN, *Oubliée : souvenirs d'une jeune fille juive*, (1996), l'Ecole des loisirs, 2001. Un jour de 1979, jour de la commémoration de la Shoah, Eva, à la demande de l'institutrice de son fils, accepte de venir raconter à la classe sa propre histoire. Née en 1930 en Tchécoslovaquie, déportée avec sa famille dans le ghetto de Theresienstadt, puis à Auschwitz, le retour à la vie normale est difficile. Ses parents sont morts, elle a survécu.

⁸⁰ Voir à ce propos Annette WIEVIORKA, *L'Ere du témoin*, Paris, Plon, 1998, 189p.

⁸¹ Cet ouvrage est disponible pour les enseignants qui en font la demande auprès de *Démocratie ou barbarie*.

- Frans FISCHER, *L'Enfer de Breendonk*, Labor, 1944. *Et là-bas, à Bruxelles, à quelque trente kilomètres de cet antre de souffrance totale, dans les salles de rédaction qu'ils avaient cambriolées, des beaux messieurs, qui étaient aussi de vilains sires, prostituaient leur plume à célébrer les beautés de cet ordre nouveau.*

Les éditions Jourdan ont réédité deux témoignages de rescapés de ce "camp de la mort". Celui de Frans Fischer, journaliste, député socialiste, échevin à Schaerbeek et nommé ministre d'Etat en 1945 ; ainsi que celui d'Edgard Marbaix, haut fonctionnaire au ministère du Travail et de la Prévoyance sociale. Le premier fut emprisonné à Breendonk en 1941, sans raison apparente. Le deuxième fut arrêté et incarcéré en 1943.

Breendonk. Frans Fischer & Edgard Marbaix, Editions Jourdan, Collection Terres des Belges, 2008.

- Ida GRINSPAN et Bertrand POIROT-DELPECH, *J'ai pas pleuré*, Pocket jeunesse, 2003. Déportée à 14 ans, rescapée d'Auschwitz, Ida Grinspan nous livre son témoignage sur l'horreur des camps de concentration. Dans un dialogue tout en pudeur, sa voix se mêle à celle de Bertrand Poirot-Delpech. Elle lui raconte l'indicible : la faim, la peur, la mort qui rôde.
- Léon-Ernest HALQUIN, *A l'Ombre de la mort*, préfacé par François Mauriac, Paris, Duculot, 1985, 3^e éd. Le Belge Léon-Ernest HALQUIN entra en résistance dès septembre 1940, fondant le journal *Ici la Belgique libre*. Il fut membre du Front de l'Indépendance et dirigea le Réseau Socrate. Suite à une dénonciation, il est arrêté par la police allemande le 17 novembre 1943. Il passe quatre mois à Breendonk puis est interné aux camps de Gross-Rosen, Dora et Nordhausen.
- Edith HAHN BEER, *La femme de l'officier nazi*, France Loisirs, 2000. 1938. Vienne ouvre les bras à Hitler et sombre très vite dans la terreur antisémite. Arrestation par la Gestapo, confinement dans le ghetto, étoile jaune sur le manteau, envoi dans un camp de travail : la jeune Edith Hahn devra traverser seule toutes ces épreuves. Alors que sa mère est déportée et que son fiancé l'a abandonnée, elle choisit de fuir et de gagner Munich sous une fausse identité. Là, elle rencontrera Werner Vetter, un nazi qui amoureux d'elle, l'épousera malgré l'aveu de sa condition juive.
- Jean KARSKI, *Mon témoignage devant le monde*, Laffont, 2010. Mobilisé en septembre 1939, le catholique Karski est fait prisonnier par les Soviétiques, puis remis aux mains des Allemands. En novembre 1939, il réussit à s'évader, arrive à Varsovie et rejoint la Résistance. Dès 1940, il passe en France, pour porter des microfilms au gouvernement polonais en exil à Angers. A son deuxième passage, il se fait arrêter en Slovaquie et torturer par la Gestapo. Il essaie de se suicider mais finit par s'évader de l'hôpital militaire où il est détenu. Puis il se remet au service de la Résistance. A l'été 1942, il pénètre clandestinement dans le ghetto de Varsovie puis dans le camp de concentration d'Izbica Lubelska en se faisant passer pour un garde ukrainien. C'est habité de ces effroyables visions que le messager Jan Karski quitte définitivement Varsovie en octobre 1942, traverse l'Europe en guerre, porteur d'un message trop lourd pour un homme seul : le peuple juif est en train de disparaître, exterminé par les nazis.

- Ruth KLÜGER, *Refus de témoigner*, éd. Viviane Hamy, 2005. Un texte atypique où Ruth Klüger relate son enfance viennoise, son adolescence dans les camps et sa vie de femme après la libération lors de son installation difficile en Amérique. Nous y découvrons une femme d'exception : son esprit d'analyse, son recul par rapport aux faits, sa grande ouverture d'esprit, sa tolérance et sa sérénité retrouvée font de son témoignage un récit totalement hors du commun et passionnant. Croisant sans cesse passé et présent elle remonte le cours d'une vie qui s'est construite au travers d'une succession d'épreuves surmontées, faisant d'elle non pas une victime mais un être humain, complexe et infiniment attachant.
- Clara KRAMER et Stephen GLANTZ, *La Guerre selon Clara. L'histoire vraie d'une enfant juive qui survit miraculeusement à la terreur nazie*, Calmann-Lévy, 2009. Clara Schwartz est une jeune Juive polonaise de 12 ans. Avec l'arrivée des nazis à Zolkiew, Julia Beck décide de cacher chez elle les Schwartz et deux autres familles juives. Pour dissimuler leur présence, les Beck invitent chez eux les SS et la Gestapo. C'est dans un journal que Clara consigne les événements qui rythment la vie des Beck et celle des réfugiés du sous-sol.
- Roma LIGOCKA et Iris von FINCKENSTEIN, *La Petite fille au manteau rouge*, Livre de Poche, 2007. Lorsqu'en 1993, Roma Ligocka assiste, sur invitation du maire de Cracovie, à la projection de *La Liste de Schindler* de Steven Spielberg, elle reste pétrifiée devant la célèbre scène où une petite fille en manteau rouge traverse le paysage dévasté du ghetto. « C'est moi ! Cette petite fille, c'était moi ! » Ce film sera le déclic qui va permettre à ses souvenirs, refoulés depuis 50 ans, de remonter à la surface. Née juive dans une famille aisée et unie, elle est enfermée avec les siens dans le ghetto, en mars 1941, à l'âge de trois ans, et parvient à s'en évader avec sa mère, en 1943.
- Filip MULLER, *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz*, Pygmalion, 1997. Filip Müller est l'un des uniques survivants des commandos spéciaux des fours crématoires. Il a, pendant trois ans, pratiquement assisté au massacre de tout un peuple, partagé les derniers instants de tous ceux qui allaient mourir, procédé, avec ses propres mains, et dans d'indicibles conditions au transfert et à l'incinération de leurs cadavres. La première édition date de 1979.
- Stella MÜLLER-MADEJ, *Le Livre de Stella. Jeune fille de la liste de Schindler*, Le félin poche, 2002. Commencé en 1945 et terminé dans les années 80, le journal de Stella Müller-Madej témoigne de son enfance, celle d'une petite juive polonaise, dans les différentes étapes de la Seconde Guerre mondiale : la tentative ratée de fuite, le ghetto de Cracovie, la déportation, les camps de concentration et la chance de faire partie de la liste d'Oskar Schindler.
- Chil RAJCHMAN, *Je suis le dernier Juif. Treblinka (1942-1943)*, Succès du livre éditions, 2009. Chil Rajchman a 28 ans quand il est déporté à Treblinka en octobre 1942. Séparé de ses compagnons à la descente du train, il échappe aux chambres à gaz en devenant tour à tour trieur de vêtements, coiffeur, porteur de cadavres ou "dentiste". Le 2 août 1943, il participe au soulèvement du camp et s'évade. Après plusieurs semaines d'errance, Chil Rajchman se cache chez un ami près de Varsovie. La guerre

n'est pas finie. Dans un carnet, il raconte ses dix mois en enfer. A la Libération, il est l'un des 57 survivants parmi les 750 000 Juifs envoyés à Treblinka pour y être gazés.

- Pierre SEEL, *Moi, Pierre Seel, déporté homosexuel*, Calmann-Lévy, 1994. Pierre Seel se souvient : la déportation dans les camps nazis, la torture et l'humiliation, puis l'enrôlement forcé - comme Alsacien - dans l'armée allemande, le front de l'Est, l'évasion et la capture par les Russes.
- Jo WAJSBLAT et GILLES LAMBERT, *Le Témoin imprévu*, J'ai LU, 2002. Une odeur de chair et de cheveux brûlés flotte constamment dans l'air. Les fours incinérateurs ne suffisent plus, on a creusé en lisière de la forêt de grandes fosses où l'on entasse les cadavres avant de les arroser d'essence, comme à Chelmno ou à Treblinka. En octobre 1944, Jo Wajsbilat, un juif polonais de 15 ans, est poussé dans la chambre à gaz. La porte s'est refermée... puis rouverte sur ordre de Mengele. Survivant de Birkenau, il attendra plus de cinquante ans pour révéler son secret.

Les titres suivants, écrits par des Belges, rescapés des camps, sont disponibles sur simple demande auprès de *Démocratie ou barbarie* :

- Charles BRUSSELAIRS, *Il ne nous reste plus tellement de temps pour faire entendre notre voix*, Amicale Buchenwald, Zandhoven, 2008. Le récit de vie d'un jeune anversois entraîné dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Il entre en résistance dans la *Légion belge* à 17 ans. Il écrira son journal de guerre dès son retour de déportation. Son histoire, celles de ses compagnons de combat et des prisonniers politiques dans les camps nazis.
- Paul BRUSSON, *De Mémoire vive*, Le Céfal, 2003. Né à Ougrée en 1921, Paul Brusson s'engage très tôt dans la Résistance, ce qui lui vaudra d'être arrêté le 25 avril 1942 et envoyé dans les camps nazis où il restera jusqu'en 1945. Considéré comme NN (nuit et brouillard), Paul Brusson faisait partie des détenus dangereux qui devaient disparaître sans laisser de traces. Ce livre, *De Mémoire vive*, récit sans concessions d'un rescapé de Mauthausen, est là pour rappeler que l'ignominie des camps de concentration et que l'horreur du nazisme appartiennent à l'histoire et qu'elles sont le fait des hommes. Plus qu'un témoignage, c'est un appel à faire en sorte que nous ne soyons jamais complices de sa répétition.
- Lydia CHAGOLL, *Une enfance dans les camps japonais. Baisse la tête petite peau blanche*, 2e éd., Luc Pire, Bruxelles, 2006. Lydia Chagoll a neuf ans lorsque les Allemands attaquent la Belgique, le 10 mai 1940. Aux yeux des nazis, cette " petite Hollandaise " qui habite à Bruxelles avec sa famille est avant tout une juive. Avec ses parents et sa sœur, elle entreprend un exode qui la conduira au bout de 547 jours aux Indes néerlandaises. Si elle a réussi à fuir une guerre, c'est pour mieux entrer dans une autre car, quelques mois plus tard, le Japon envahit la colonie néerlandaise. Elle connaîtra alors, avec sa mère et sa sœur, cinq camps d'internement japonais où elle a le tort d'être à la fois juive et " peau-blanche ".
- Félix GUTMACHER, *Jamais je ne vous oublierai*, Couleurs livres, Bruxelles, 2005. Félix Gutmacher a été arrêté le 4 septembre 1942 par la Gestapo pour le seul fait d'être né "juif". Il a seize ans. Dans le cachot, il rencontre Frieda, une jeune fille de 18 ans arrêtée avec ses parents. Ils deviennent inséparables au camp de Malines,

l'antichambre de la mort. Félix a passé près de trois années dans les camps de concentration dans des conditions de vie inhumaines. Il a survécu de justesse (33 kg à la libération du camp de Buchenwald le 11 avril 1945). Avec pudeur et sincérité, ce livre répond à ces questions. “Une leçon d’espoir et d’humanisme qui nous révèle que l’homme est capable du pire mais aussi du meilleur et que c’est quelquefois au travers d’une réalité tragique qu’il exprime le mieux les sentiments les plus nobles et les plus beaux.”

- Paul HALTER et Merry HERMANUS, *Paul Halter numéro 151.610, D’un camp à l’autre*, Labor, 2004. Ce numéro 151.610, Paul Halter le porte gravé de manière indélébile sur son bras. Résistant, arrêté en 1943, il fit partie du 22e convoi de Malines, dit des «*Juifs belges*». Il franchit ensuite toutes les portes de l’enfer d’où ses parents, déportés eux aussi, ne revinrent pas. Lui-même s’évada de justesse avant d’être fusillé, sort réservé à tous ceux qui s’étaient déclarés malades lors de l’évacuation du camp face à l’avance des Alliés.
- Arthur HAULOT, *C’était au temps des barbelés, poèmes*, Couleur livres, Bruxelles, 2005. Entré en juin 1940 au parti socialiste clandestin, Arthur Haulot est arrêté par la Gestapo le 27 décembre 1941. Il passe six mois à la prison de Saint-Gilles où il écrit les premiers poèmes repris au début de ce recueil. Il est ensuite expédié comme otage au camp d’extermination de Mauthausen. Après quatre mois, cet homme d’un mètre nonante-deux ne pèse plus que 53 kilos. Il est près de la fin. Heureusement pour lui, il sera transféré à Dachau, “l’enfer adouci”, et affecté à l’infirmierie ce qui lui permettra de survivre. Les poèmes datés de Mauthausen n’y ont donc pas été écrits, mais conçus et mémorisés. Ce n’est qu’à Dachau où il put retrouver papier et crayon, qu’Arthur Haulot pourra les retranscrire. Les derniers poèmes de ce recueil, écrits après la guerre, témoignent du souvenir de cette captivité et de sa volonté de transmettre aux jeunes générations son témoignage, ses convictions et ses espoirs. *Paroles d’homme*, 2e éd., Luc Pire, Bruxelles, 2005, du même auteur est également disponible.
- Dominique ZACHARY, *La patrouille des enfants juifs, Jamoigne, 1943-45*, 3e éd. revue, Racine en poche, Bruxelles, 2005. L’auteur raconte comment, de 1943 à 1945, quatre-vingt-sept enfants juifs belges furent soustraits à leurs poursuivants nazis, dissimulés en scouts dans un château en Gaume, et sauvés de la déportation par une organisation exemplaire. Le fil du récit est l’histoire d’un jeune anversois de douze ans, Michel Goldberg, voué à subir le même sort que sa famille à Auschwitz, s’il n’avait pu bénéficier de l’intervention in extremis de la reine Elisabeth. Traversant la Belgique du nord au sud, d’un home à l’autre, Michel aboutit au château du Faing à Jamoigne. Il y connaîtra les heures les plus délicieuses de son enfance, au contact de la Gaume buissonnière et des patrouilles scoutes. Mais à l’aube d’une matinée de juillet 1943, des SS font irruption au château. Michel et ses camarades seront-ils arrêtés comme leurs parents, victimes des rafles un an plus tôt ? Ruse, larmes, tendresse, angoisse et héroïsme quotidiens sont les ingrédients de cette histoire collective, vécue il y a plus de 60 ans.

Ceux qui ont vécu la Shoah enfants livrent un regard différent :

Le Belge Simon GRONOWSKI, *L'Enfant du 20e convoi*, Luc Pire, 2002. L'histoire de Simon Gronowski aurait dû être celle d'un enfant ordinaire dans une famille ordinaire. Mais il est juif. Le 17 Mars 1943, il est arrêté par la Gestapo à Bruxelles avec sa mère et sa sœur et transféré à Malines. Le 19 avril, déporté dans le 20e convoi, il saute du train et s'échappe par miracle. Il a onze ans et demi. Sa mère et sa sœur disparaissent à Auschwitz. Malade et brisé de chagrin, son père meurt à Bruxelles en juillet 1945. Simon se retrouve seul au monde à 13 ans. Il décide alors de tourner le dos au passé et de vivre pour le présent et l'avenir.

Uri ORLEV, *Une île, rue des Oiseaux*, Livre de Poche Jeunesse, 2009. Uri Orlev, né en 1931, survivant du ghetto de Varsovie et du camp de Bergen-Belsen, invente l'histoire d'Alex, gamin débrouillard, qui parvient à survivre avec sa souris blanche dans un abri clandestin qu'il a lui-même construit au sein du ghetto de Varsovie.

Jaroslav Marek RYMKIEWICZ, *La dernière gare, Umschlagplatz*, Robert Laffont, 1989. Jaroslav Marek Rymkiewicz, né en 1935, livre dans une œuvre inclassable, La dernière gare, Umschlagplatz, à la fois roman, essai et récit autobiographique ses souvenirs d'enfant polonais vivant tout près du ghetto de Varsovie. Umschlagplatz, la « place du Transbordement » est le lieu d'où sont partis vers les camps de la mort, 310 000 Juifs en 1942.

Louis BEGLEY, *Une Education polonaise*, Cahiers rouges, 2002. Né en 1933, l'auteur se penche sur son passé dans Une éducation polonaise. Il évoque « sa propre honte d'être en vie », la blessure d'une enfance polonaise passée dans la peur, le mensonge, le secret.

Imre KERTESZ, *Être sans destin*, Éditions 10/18, 2002. Cet auteur hongrois, né en 1929, dont l'œuvre est profondément marquée par son expérience des camps, est le témoin incroyablement neutre de ce qu'il a vécu. Dans son roman *Être sans destin*, le héros est un adolescent juif de quinze ans, comme lui à l'époque de son internement. Le jeune homme est arrêté puis déporté dans un camp de concentration nazi. Là, il considère les événements qui s'y déroulent comme quelque chose de « naturel compte tenu des circonstances ». De ce fait, la barbarie qu'il subit ne semble susciter en lui qu'indifférence (comme dans *L'Étranger* de Camus). Kertész raconte, sans aucun effet pathétique, les crimes atroces qui se déroulent dans le camp. Il tente au contraire de s'en distancier, et de garder le point de vue d'un adolescent étonné. L'auteur pense qu'il est impossible d'écrire un roman sur la réalité d'Auschwitz sans choquer le lecteur. On ne peut que tenter de faire comprendre, par le trouble que suscite le récit, cette monstruosité humaine.

La mémoire des enfants cachés trouve écho dans un recueil faisant suite à une demande de radio France, en collaboration avec le Mémorial de Caen, auprès des enfants cachés de raconter leurs souvenirs d'enfance. Pendant plus de 50 ans, la majorité de ces 60.000 enfants s'étaient tus. Plus de 800 ont répondu à l'appel.

- Jean-Pierre GUENO (dir.), *Paroles d'étoiles. Mémoire d'enfants cachés (1939-1945)*, éd. Libro, 2002. (Il existe un coffret de 2 CD-audio paru en 2009)

Ouvrage à rapprocher du plus ancien :

- Claudine VEGH, *Je ne lui ai pas dit au revoir. Des enfants de déportés parlent*, Gallimard Folio, 1996.

La littérature romanesque comme témoignage⁸²

Les questions posées par la littérature romanesque de la Shoah peuvent être résumées en deux phrases. La première d'Adorno : « Quelle est la légitimité de l'art confrontée à la souffrance extrême ? ». La seconde d'Aharon Appelfeld : « Seul l'art a le pouvoir de sortir la souffrance de l'abîme ».

Les premières œuvres romanesques sont, comme les témoignages, dictées par la volonté de transmettre, de rendre cette expérience intelligible mais cette fois-ci dans une reconstitution utilisant les codes fictionnels. C'est en Yiddish que sont écrits les premiers romans. Chava Rosenfarb publie *L'Arbre de vie* (Der boym fun lebn ; דער בוים פֿון לעבן), trilogie commencée dans le ghetto de Lodz et achevée en 1972. Elle est aussi l'auteure de poèmes écrits à Auschwitz où elle fut internée en 1944.

Mordekhai Strigler relate sous forme romancée sa vie dans le camp de travail de Skarzysko-Kamienna où il fut envoyé après avoir passé sept semaines à Majdanek. Il écrit ensuite *Fabrique C* en 1950 et les deux volumes de *Destins* en 1952.

Isaïe Spiegel écrit plusieurs séries de nouvelles : *Lumière d'abîme* en 1952, *Vent et racines* en 1955 et *Les Flammes de la terre* en 1966, roman d'amour, d'horreur et de mort qui se déroule pendant les derniers mois du ghetto de Lodz (hiver 1943 – été 1944).

- Isaïe SPIEGEL, *Les Flammes de la terre*, Gallimard, 2001.

Yehiel De-Nur utilise la forme romanesque pour livrer ses souvenirs sous le nom de « Ka-Tzetnik 135633 » ce qui signifie KZ (Konzentrationslager) 135633 en référence au numéro que les nazis ont tatoué sur son bras à son arrivée dans le camp d'Auschwitz. Son œuvre sur la shoah donnera naissance à un cycle de six romans étalés dans le temps. En 1946, Il écrit Salamandra, où il décrit le sadisme des nazis à Auschwitz. *La Maison de filles* de 1955 raconte l'histoire de Daniella, quatorze ans au début du récit, qui finit par aller travailler dans « la Maison de filles ». Ka-Tzetnik évoque dans ce roman écrit d'après le journal écrit par une jeune fille qui a péri dans les camps de la mort, un bordel de prostitution forcée situé à l'intérieur du camp, un quartier cyniquement appelé « Division de la Joie », d'après la terminologie nazie. Sont décrites les atrocités subies par les jeunes filles et les femmes juives, recrutées par les officiers nazis dans les camps pour être violées.

- KA-TZETNIK 135633, *Maison de filles*, Gallimard, 1958.

On peut aussi citer du même auteur, *La Pendule au-dessus de la tête*, paru en 1961.

Intéressant aussi : Erno SZEP, *L'odeur humaine*, Cambourakis, réed. 2010. *L'Odeur humaine* est le dernier roman d'Erno Szép : publié en 1945, peu après la libération du pays de l'occupation allemande et du régime du parti fasciste hongrois, ce roman autobiographique relate quelques mois de la vie d'un écrivain juif en 1944 à Budapest.

⁸² Extrait de [http://encyclo.voila.fr/wiki/Littérature de la Shoah](http://encyclo.voila.fr/wiki/Littérature_de_la_Shoah)

Les œuvres romanesques écrites en langue française par les rescapés de la Shoah empruntent différentes voies littéraires. *Le Sel et le soufre* d'Anna Langfus, paru en 1960, évoque son périple pendant la guerre. Ses qualités littéraires retiennent immédiatement l'attention de la critique et du public. Elle reçoit pour ce livre le prestigieux prix Charles Veillon. Le roman suivant, *Les Bagages de sable* obtient le prix Goncourt en 1962. Elle y présente sous la forme d'une aventure amoureuse ratée, la douleur d'une rescapée de la Shoah incapable de revenir au monde.

Piotr Rawicz, né en Ukraine et exilé à Paris en 1947 après avoir miraculeusement survécu à l'extermination des Juifs d'Europe, cherche à élucider les raisons de sa survie dans *Le Sang du ciel*, un roman étonnant qui oscille entre macabre et grotesque, violence et tendresse.

- Anna LANGFUS, *Le Sel et le soufre*, (1960), Gallimard – Folio, 1983.
- Piotr RAWICZ, *Le Sang du ciel*, Gallimard, 1961.

Le Français David Rousset écrit ses souvenirs d'ancien déporté dans *Les Jours de notre mort* et dans *Le Pitre ne rit pas*. Il montre l'horreur et la grandeur humaine qui se côtoient dans les camps.

- David ROUSSET, *Les Jours de notre mort*, Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 2004.

D'innombrables romans sont écrits en diverses langues.

En langue allemande, on peut citer Lion Feuchtwanger, l'un des chefs de file des intellectuels allemands qui luttent contre le nazisme avant guerre. Réfugié en France puis aux États-Unis à partir de 1940, il publie *Le Diable en France* en 1942. Il y raconte son internement en 1940 au camp des Milles, près d'Aix-en-Provence ; il évoque les humiliations que la France a fait subir aux Allemands et Autrichiens antinazis qui avaient, en 1933, choisi ce pays comme terre d'asile.

- Lion FEUCHTWANGER, *Le Diable en France*, Belfond, 1996.

Fred UHLMAN, exilé d'Allemagne en 1933 écrit *L'Ami retrouvé*.

- Fred UHLMAN, *L'Ami retrouvé*, (1971), Gallimard, 2001 et Coll. Folio junior, 1999.

Anna Seghers avec *Transit* (1944) livre aussi sous forme romanesque son histoire de réfugiée en France

- Anna SEGHERS, *Transit*, Le Livre de Poche, 2004.

Ces écrivains ont décrit dans des œuvres de facture classique l'étouffement progressif des exilés et des condamnés.

En langue tchèque, l'écrivain le plus emblématique est Jiri Weil. En 1949, il publie plusieurs livres sur le thème de la Shoah et de l'exclusion des Juifs du monde par les nazis : un roman d'inspiration autobiographique *Vivre avec une étoile*, un impressionnant collage littéraire, *Complainte pour 77 297 victimes* (Žalozpev za 77297 obetí) (1958) et un roman posthume *Mendelssohn est sur le toit* (1960).

- Jiri WEIL, *Vivre avec une étoile*, Éditions Denoël, 1992.

En langue polonaise, il faut citer deux auteurs : Tadeusz Borowski qui fait revivre l'horreur des camps avec une cruauté à peine soutenable dans un recueil de nouvelles *L'Adieu à Marie* (Pożegnanie z Marią), ou *Le Monde de Pierre*. Adolf Rudnicki qui montre la vie du ghetto avec un regard plein de compassion dans *Les Fenêtres d'or*.

- Tadeusz BOROWSKI, *Le Monde de Pierre*, 1948, éd. Christian Bourgois, 2002.
- Adolf RUDNICKI, *Les Fenêtres d'or*, 1954 ; Gallimard, 1966.

Ida Fink, née en 1921 à Zbarav a pu s'échapper du ghetto de Lwow en 1942. Elle écrit en polonais uniquement sur la Shoah. Dans *Le Jardin à la dérive*, un recueil de nouvelles, elle trace le portrait de gens ordinaires confrontés à l'inimaginable. Dans *Le Voyage*, elle raconte sous une forme romanesque son odysée douloureuse sous l'identité d'une petite fille catholique pour échapper à ses bourreaux.

- Ida FINK, *Le Jardin à la dérive*, Point, 1991.
- Ida FINK, *Le Voyage*, Robert Laffont, 1992.

En 1945, Joaquim Amat-Piniella écrit en catalan K.L. Reich, récit saisissant de ses cinq années de captivité dans le camp de Mauthausen. Ce n'est qu'en 1963 que le livre sera publié dans une version expurgée par la censure de la dictature de Franco. La version complète ne sera publiée qu'en 2001.

L'écriture romanesque de ces écrivains décrit parfois avec un hyper-réalisme les situations, parfois même des visions de cauchemar, relevant de la littérature de l'horreur. Comme dans les récits des déportés, les scènes d'arrivée dans le camp de concentration reviennent comme dans des cauchemars.

Les impostures littéraires et la Shoah⁸³

Trois affaires en particulier, qui ont défrayé la chronique en leur temps et concernent l'extermination des juifs, sont retracées de façon détaillée : celle d'abord d'un texte étrange, paru dès 1946 en yiddish dans une obscure revue argentine, puis promu à une célébrité mondiale : Yossel Rakover s'adresse à Dieu. Sorte de plainte d'un rescapé de la shoah sur le modèle de celle de Job dans l'Ancien Testament, ce très beau poème se présentait bien à l'origine comme une fiction, et son auteur Zvi Kolitz, juif de Lituanie immigré en Palestine, qui s'engagea dans l'Irgoun, avant de devenir journaliste, ne cachait nullement son identité. Mais, à la faveur d'une redécouverte (sans nom d'auteur) de ce texte dans les années 1950, et de son succès mondial, salué par des auteurs comme Thomas Mann ou Elie Wiesel, l'authenticité du témoignage jugé emblématique ne fut plus mise en cause avant longtemps, bien que Zvi Kolitz eût essayé plusieurs fois de faire connaître sa paternité sur le texte. C'est comme si le public avait préféré que le texte fût authentique, ou, comme l'a écrit Emmanuel Levinas à son propos, « vrai comme seule la fiction peut l'être ».

Deuxième exemple, celui d'un autre texte appelé au succès *L'Oiseau bariolé* publié en 1965 par Jerzy Posinski, jeune Juif polonais immigré à New-York. Ce récit poignant de l'itinéraire

⁸³ <http://clio-cr.clionautes.org/spip.php?article3023>

d'un enfant de six ans, caché par ses parents qui craignent la déportation, puis abandonné par sa protectrice et errant pendant la guerre d'un village à l'autre, en butte à la cruauté et aux sévices des adultes qu'il rencontre, allait vite frapper les lecteurs et devenir un classique de la « bibliothèque de la shoah », l'auteur laissant longtemps planer l'ambiguïté sur le caractère autobiographique ou non de son récit, en réalité éloigné de sa propre expérience. Intéressantes sont ici les déclarations successives qu'il fit, dénotant les changements de sensibilité au fil du temps : en 1976, il affirmait avoir voulu faire œuvre pédagogique et aider les jeunes Européens à mieux connaître la shoah, alors que lors de sa sortie, il disait s'interroger sur l'enfance, la souffrance et la façon dont le langage relate le traumatisme, sans aucune référence au contexte historique. Pour Alexandre Pistojevic, qui analyse l'affaire, il est frappant de constater également l'« effet d'optique » qui a faussé la lecture de ce roman. Le lecteur croit et veut y trouver un témoignage authentique, phénomène préfigurant la « puissante lame de fond qui secouera l'Europe et l'Amérique du Nord à la fin du (XXe) siècle : celle de la « testimonialisation » des récits de fiction réalisée par un public de plus en plus attiré par l'autobiographie et le témoignage authentique ».

Enfin, plus tardivement, il y eut le succès lui aussi mondial de *Fragments, une enfance 1939-1945*, paru en 1995 et présenté cette fois très fermement comme les souvenirs authentiques d'un rescapé d'Auschwitz, Benjamin Wilkomirski. On apprendra trois ans plus tard que l'auteur n'a en fait aucun lien avec la communauté juive ou l'Europe de l'Est comme il l'affirmait, qu'il s'appelle Bruno Grosjean et a été adopté par une famille suisse. Sa connaissance de la Shoah est donc purement livresque ou scolaire. Mais par sa forme fragmentaire, inachevée, par la « mémoire de la chair » invoquée par l'auteur pour compenser le manque de précisions dans les lieux, les dates et même les faits, par la comparaison établie, comme un fil directeur du livre, entre le monde concentrationnaire et la Suisse de l'après-guerre présentée comme une extension du camp, par la reprise de tous les grands motifs de la littérature de la shoah des années 1960 et 70, le livre du faux témoin n'avait pas été mis en question. Pour les trois œuvres en question, l'étonnante réception favorable dont elles ont bénéficié pourrait bien s'expliquer parce qu'elles « comblent l'attente du public en lui renvoyant, au niveau subconscient, sa propre image ».

Plus récemment, Misha DEFONSECA, *Survivre avec les loups*, Robert Laffont, 1997. Monique De Wael, dite Misha Defonseca s'invente une odyssée pédestre de la Belgique à la Russie à la recherche de ses parents déportés. Cet ouvrage pourtant de piètre qualité littéraire s'est vendu à 200 000 exemplaires tant l'histoire de cette petite fille adoptée par des loups plus accueillants que les humains de l'époque a provoqué l'émerveillement des lecteurs. L'auteure a reconnu le caractère fictionnel de son œuvre suite à la polémique déclenchée autour du livre *Survivre avec les loups*, et du film qui en avait été tiré.

- Voir la revue pluridisciplinaire de la fondation Auschwitz : *Faux témoins - témoigner entre histoire et mémoire*, Éditions Kimé et CEDMA, janvier-mars 2010.

2/ La littérature française et la Shoah⁸⁴

La littérature française de la Shoah prend des formes diverses. Plus de 20 ans après Schwartz-Bart, Marek Halter renoue avec le genre de la saga familiale en racontant l'histoire d'une famille ballotée par les persécutions et les aléas de l'Histoire de 70 à l'insurrection du ghetto de Varsovie dans *La Mémoire d'Abraham*.

- André SCHWARTZ-BART, *Le dernier des Justes*, Prix Goncourt, 1959, Livre de Poche, 1968. Ce livre fut un véritable best-seller à sa sortie. Il s'agit de la première transposition littéraire de la Shoah.
- Marek HALTER, *La Mémoire d'Abraham*, 1983 ; réédition Pocket, 2005.

À partir des années 1970, on assiste à une résurgence de la mémoire juive de l'Occupation et de la Shoah qui va de pair avec une profusion de romans et de récits. La « génération d'après », celle des enfants de survivants et des survivants-enfants de la Shoah prend la plume.

- Serge KOSTER, *L'Homme suivi*, Flammarion, 1992.

Dans *L'Homme suivi*, Serge Koster, né en 1940, raconte l'histoire de deux enfants nés pendant la guerre, l'un Juif, l'autre non dont le père s'est compromis pendant l'Occupation.

Elisabeth Gille dont la mère Irène Némirovsky est morte à Auschwitz en 1942, écrit en 1992 *Le Mirador*, un livre qui prend la forme d'un roman qu'elle sous-titre « Mémoires rêvés » où, à la première personne, elle raconte l'histoire de sa mère. En 1996, avec *Un paysage de cendres*, Elisabeth Gille revient sur son enfance dévastée.

- Berthe BURKO-FALCMAN, *L'Enfant caché*, Seuil, 1997.

Berthe Burko-Falcmán, enfant cachée qui ne le savait pas, évoque dans *L'Enfant caché* la difficulté à retrouver son identité quand on a été caché sous un faux nom pendant les années d'enfance.

Philippe Grimbert, *Un Secret*, Hachette, 2007. L'auteur y évoque les mêmes difficultés pour un enfant né après-guerre auquel son identité juive a été soigneusement cachée, jusqu'à son nom, par des parents dont une partie de la famille a disparu dans les camps et les Stalag.

Il convient aussi de citer Myriam Anissimov et Robert Bober.

- Myriam ANISSIMOV, *La Soie et les cendres*, Folio, 1991.
- Robert BOBER, *Quoi de neuf sur la guerre?*, Gallimard, 1995.

Les interrogations sur la Shoah et les disparus s'incarnent aussi dans l'écriture théâtrale. Liliane Atlan puise son inspiration dans les traditions juives : *Les Musiciens-les Émigrants* (1993) et *Un Opéra pour Terezin* (1997) sont ses oeuvres les plus marquantes évoquant la Shoah. Jean-Claude Grumberg dont le père est mort en déportation sans qu'il ne sache vraiment ni où, ni quand évoque dans son théâtre les brûlures de cette absence et de cette

⁸⁴ Extrait de http://encyclo.voila.fr/wiki/Littérature_de_la_Shoah

énigme. Dans *L'Atelier*, des femmes juives attendent le retour de leurs maris de la déportation. Dans *Amorphe d'Ottenburg*, le père Hans est une allégorie de la politique nazie envers les Juifs. Dans *Rêver peut-être*, titre emprunté à Hamlet, le père disparu hante le héros de la pièce.

TROIS ÉCRIVAINS MAJEURS

Les écrivains les plus emblématiques de la littérature française de la shoah sont Georges Perec, Patrick Modiano et Henri Raczymow. Ces auteurs se heurtent comme leurs confrères étrangers à la difficulté de parler d'un événement qu'ils n'ont pas, ou très peu vécu, et qui n'a été transmis que fort difficilement, comme absence ou comme disparition. Cette « mémoire absente » est au cœur même leur œuvre. Elle s'exprime à travers une poétique proche des recherches formelles d'Oulipo⁸⁵ et du Nouveau Roman.

Georges Perec est un enfant caché et un orphelin de la Shoah. Il utilise la contrainte littéraire de l'Oulipo et les constructions intellectuelles pour nommer l'indicible (la mort de sa mère, la douleur de l'absence) tout en l'enfouissant au plus profond du texte. Ainsi *La Disparition*, célèbre roman en lipogramme écrite en 1969, n'évoque pas seulement la disparition de la lettre E⁸⁶, jamais utilisée dans le roman, mais celle de ses parents. *W ou le souvenir d'enfance* est une œuvre restée longtemps méconnue qui alterne (un chapitre sur deux) une intrigue autour de jeux sportifs⁸⁷, à la fois mystérieuse puis horrifique et le récit autobiographique de l'enfance et de l'adolescence de l'auteur. Le rapport des deux récits n'est jamais nommé mais reste implicite, et cela de façon lancinante.

- Georges PEREC, *La Disparition*, (1969), Gallimard, 1989.
- Georges PEREC, *W ou le souvenir d'enfance*, collection « L'Imaginaire », Gallimard, 1993.

Chez Modiano, né en 1945, la recherche des traces de la persécution des Juifs passe par l'exploration des rues de Paris. Dans *La Place de l'Étoile*, la rive droite est liée aux activités les plus louches de l'Occupation : c'est le domaine de la Gestapo, de son pendant français, et de la collaboration. La rive gauche est par contre associée avec la Résistance qui avait son quartier général dans le XIV^e arrondissement. Il s'oriente ensuite vers le récit-enquête dont le

⁸⁵ L'OuLiPo est un groupe d'écrivains qui fut fondé en France, en 1960. Son nom est l'acronyme d'Ouvroir de littérature potentielle. Fondé d'abord pour venir en aide à Queneau dans la rédaction de ses *Cent mille milliards de poèmes*, l'OuLiPo se mit bientôt à utiliser des contraintes littéraires du passé (comme le lipogramme) et à en inventer de nouvelles. En travaillant sur le matériel du texte, sur des « patrons » d'écriture, il est possible de rendre lisible une infinité de textes, potentiellement inscrits dans les contraintes littéraires utilisées.

<http://litteratureludique.chez.com/oulipo.html>

⁸⁶ La voyelle « e » symbolise en hébreu l'esprit et la vie...

⁸⁷ Perec est né en 1936, année où les nazis se servirent des jeux olympiques pour afficher leur pouvoir.

modèle le plus fascinant est certainement *Rue des Boutiques Obscures* (1978). Un narrateur amnésique y mène une enquête sur son passé qui le ramène à la période de l'Occupation en France et semble reconstituer peu à peu quelques données de son ancienne vie parmi lesquelles l'événement responsable de son amnésie, une tentative vaine de passer en fraude la frontière suisse avec sa compagne. Le roman se construit ainsi autour d'un vide central, d'une rupture à combler, d'un mystère qu'il s'agit de résoudre. Il renvoie à la conscience d'une cassure historique que constituent les événements de la Seconde Guerre mondiale. Le rôle de la littérature est ici posé comme essentiel, puisqu'elle permet de conserver des traces du passé et de ce qu'on veut effacer. Elle « répare » ces morts, et elle porte témoignage. Le roman peut imaginer, faire de la fiction pour combler des lacunes dues au temps, à l'oubli, à l'extermination, tout en restant dans un esprit de vérité, dans une fidélité aux disparus et à leur vie.

- Patrick MODIANO, *La Place de l'Etoile*, Gallimard, 1968, Folio, 1986.
- Patrick MODIANO, *Rue des Boutiques obscures*, Gallimard, 1978, Folio, 1982.

Avec *Dora Bruder* ce travail est encore plus net. Le réalisme est impuissant à exprimer l'histoire de la disparue. Il reste alors la représentation allégorique, indirecte, fragmentaire d'une expérience vécue que le lecteur est appelé à déchiffrer dans des récits d'énigme où tout est trace et indice d'autre chose, où tout est déplacement dans la représentation. Dora Bruder devient une sorte de symbole, présente et absente à la fois, des horreurs des années noires, et surtout de la participation française à la Solution finale allemande. Car l'effort du romancier de découvrir le sort d'une Juive française lui révèle l'anéantissement de beaucoup d'autres.

- P. MODRIANO, *Dora Bruder*, Gallimard, 1997.

L'auteur, ayant retrouvé un avis de recherche dans un vieux journal de 1941, décide d'enquêter sur cette personne et rapporte dans le roman les étapes de sa recherche et les données retrouvées (souvent sous forme d'extraits de documents officiels), entrecoupées de passages de sa propre existence et de celle de son père, mises en relation avec celle de Dora.

Dora Bruder fut déportée de Drancy à Auschwitz le 18 septembre 1942.

Cette histoire se transformera petit à petit en un récit autobiographique. En effet, Modiano compare sa vie avec la période de guerre dont est victime Dora⁸⁸.

Henri Raczymow, le moins connu des trois, entreprend dans *Contes d'exil et d'oubli* de restaurer la mémoire juive avant la Shoah. Dans *Un cri sans voix*, il explore les conséquences de la Shoah dans la vie présente. Les références religieuses - Jéricho dont le mur s'est effondré, Le Livre d'Esther, les Prophéties d'Ezéchiel sur Gog et Magog - sont nombreuses. Les obsessions des enfants de la Shoah sont mélangées au complexe d'Oedipe.

- Henri RACZYMOW, *Contes d'exil et d'oubli*, Gallimard, 1979.
- Henri RACZYMOW, *Un Cri sans voix*, Gallimard, 1985.

⁸⁸ http://fr.wikipedia.org/wiki/Dora_Bruder

3/ Une nouvelle génération d'écrivain - Dire l'histoire par la littérature

L'attraction qu'exerce encore aujourd'hui la Seconde Guerre mondiale sur le public ne saurait s'expliquer simplement. Passion pour l'Histoire, boulimie post-traumatique, auto-flagellation ou fascination (un brin morbide) pour le Mal ? Certainement tout ça à la fois. Si le cinéma sut saisir très rapidement (dès 1940 avec Chaplin) cet événement capital sans trop d'encombres – à travers la qualité de ses productions ou le rôle attribué au genre documentaire –, et continue de proposer des « visions » ne soulevant que rarement de polémiques (esthétisme mis à part), il n'en va pas de même pour la littérature, et plus précisément le roman – la fiction romanesque.

Pour autant, de grands livres ont été écrits à ce sujet. Par de grands écrivains. Tous ont un point commun, ils font ou faisaient partie d'une génération ayant vécu le second conflit mondial. De fait, qu'il s'agisse stricto sensu de romans ou non, leurs écrits font office de témoignages, sont plus « légitimes » et outrepassent ainsi la querelle du réel et du fictif⁸⁹. Les combats, la bravoure, la Résistance, le nazisme. Soit. L'horreur des camps, atrocité délicate à manier, fut traitée sous la plume de Primo Levi, Jorge Semprún ou encore Elie Wiesel. Et les livres de ces survivants ont dépassé la sphère littéraire pour donner à lire des œuvres essentielles à la connaissance de l'Histoire et de l'humain. Leur statut, hautement justifié, est tel que l'on en vient à se demander s'il est possible, ou même permis, d'écrire sur la Shoah à leur suite. La question est d'autant plus posée lorsque les écrivains souhaitant se pencher sur les tragiques événements font partie d'une génération née bien après 1945. Or, à partir de 2006, une nouvelle génération de romanciers qui ont vu le jour dans les années 1960 et 1970 – qui n'ont donc rien vu – a pris la (courageuse ?) décision d'écrire sur l'innommable.⁹⁰

- David ALBAHARI, *Goetz et Meyer*, Gallimard, 2002. Un professeur de lettres, Juif belgradois, est amené à fouiller les archives et à explorer la période de la Seconde Guerre mondiale qui a vu disparaître presque toute sa famille. Au cours de ses recherches, il trouve la trace de Goetz et de Meyer, deux jeunes sergents-chefs S.S., envoyés de Berlin à Belgrade dans un but précis : à l'aide d'un camion spécialement

⁸⁹ Bien qu'il ne s'agisse pas, loin s'en faut, de l'intention de ces quelques lignes, il semble nécessaire de rappeler que sans convoquer Aristote, la reproduction de la réalité n'est point la réalité. Nous sommes constamment confrontés aux limites du réel. Un documentaire touche plus au réel qu'une fiction ; les rôles sont nettement déterminés. Toutefois, la subjectivité, l'idiosyncrasie ou, plus simplement, ce que l'on appelle le ressenti, sont des éléments qui permettent – qui autorisent – une mise en doute du documentaire en tant que preuve. De fait, un document n'est pas plus réel qu'une fiction. Il s'agit avant tout d'une question de contrainte, de cahier des charges : le document doit s'approcher au maximum du réel, alors que la fiction ne doit rien (ou autre chose).

⁹⁰ Extrait de *La Seconde Guerre mondiale au regard du roman contemporain : les exemples Littell, Haenel et Binet* (<http://rhinoceros.eu/2010/08/la-seconde-guerre-mondiale-au-regard-du-roman-contemporain/>)

aménagé, avec Goetz ou Meyer au volant, cinq mille femmes, enfants et vieillards juifs de Serbie devaient être exterminés. Une question obsédante va poursuivre le professeur : quels sont les vrais visages de Goetz et de Meyer ?

- Jacques ATTALI, *Du Cristal à la fumée*, Fayard, 2008. Cette pièce de théâtre est inspirée par le compte-rendu partiel de la réunion secrète tenue le 12 novembre 1938 à Berlin entre les principaux dirigeants nazis et le directeur d'une compagnie d'assurance. D'après l'auteur, c'est de cette discussion sur l'impossibilité pour les nazis d'accepter l'indemnisation des victimes juives de la Nuit de cristal par les compagnies d'assurance que sortira la décision de la solution finale. Il s'agit là d'une prise de position de l'auteur car l'élimination des Juifs n'a pas fait l'objet d'une décision officielle et celle-ci ne commence pas après la Nuit de Cristal : il s'agit plutôt de décider les Juifs à quitter l'Allemagne. Ce n'est pas non plus lors de la conférence de Wannsee qui se tiendra le 20 janvier 1942 que la destruction du peuple juif est décidée : la Shoah par balles a déjà commencé à l'Est. C'est une réunion technique pour organiser la déportation.
- Jurek BECKER, *Jakob le menteur*, Grasset, 1999. Né dans le ghetto de Lodz (Pologne) en 1937, l'auteur a passé une partie de son enfance dans les camps de concentration de Ravensbrück et Sachsenhausen. Dans ce livre, il raconte avec dérision la vie des juifs dans un ghetto polonais à la fin de la seconde guerre mondiale.
- Laurent BINET, *HHhH*, Grasset, 2010. HHhH est un acronyme inventé par les SS qui signifie en allemand : " Le cerveau d'Himmler s'appelle Heydrich " (*Himmlers Hirn heisst Heydrich*). L'essentiel de l'histoire se situe entre 1938 et 1942. Deux parachutistes tchécoslovaques envoyés par Londres sont chargés d'assassiner Reinhard Heydrich, chef de la Gestapo, chef des services secrets nazis, planificateur de la solution finale, protecteur de Bohême-Moravie, surnommé " le bourreau ", " la bête blonde ", " l'homme le plus dangereux du IIIe Reich". Après des mois de préparation, il est finalement abattu dans sa Mercedes. Il s'ensuit une folle traque qui se termine dans une église du centre de Prague.
- Tatiana de ROSNAY, *Elle s'appelait Sarah*, éd. Héloïse d'Ormesson, 2007. aris, mai 2002. Julia Jarmond, journaliste pour un magazine américain, est chargée de couvrir la commémoration de la rafle du Vel' d'Hiv. Au cours de ses recherches, elle est confrontée au silence et à la honte qui entourent le sujet. Au fil des témoignages, elle découvre, avec horreur, le calvaire des familles juives raflées, et en particulier celui de Sarah. Contre l'avis des siens, Julia décide d'enquêter sur le destin de la fillette et de son frère.
- Amir GUTFREUND, *Les Gens indispensables ne meurent jamais*, Gallimard, 2008. Prix Sapir en Israël. Deux enfants harcèlent de questions de vieux survivants pour leur arracher, bribe après bribe, leurs souvenirs de ces années tragiques.

- Yannick HAENEL, *Jan Karski*⁹¹, Gallimard, coll. L'Infini, 2009. Yannick Haenel met en fiction un personnage réel (Karski) dont la mission était de témoigner de l'extermination des Juifs de Pologne auprès des Alliés occidentaux.
- John HERSEY, *La Muraille*, Gallimard, Folio, 1979. Récit de l'extermination systématique des Juifs du ghetto de Varsovie et de l'héroïque résistance qu'opposèrent ces hommes et ces femmes sans défense à la force brutale des Allemands.
- Thomas KENEALLY, *La Liste de Schindler*, J'ai Lu, 2000.
- Ann KIRCHNER, *Le secret de ma mère*, Presses de la Cité, 2010. Pendant près d'un demi-siècle, Sala Kirschner, Juive polonaise, a caché son passé à ses enfants : déportée à l'âge de seize ans, elle a survécu aux camps de travail nazis. En 1991, à la veille d'une opération, elle décide de leur révéler cette partie douloureuse de son existence, qu'elle a tout fait pour oublier en émigrant aux Etats-Unis après la Seconde Guerre mondiale.
- Daniel MENDELSON, *Les Disparus*, Flammarion, 2007. L'auteur raconte comment une partie de sa famille a disparu dans l'est de la Pologne au début des années 1940, sans laisser d'autres traces que quelques lettres, des photos et surtout un souvenir vivace chez les membres survivants - lesquels avaient émigré aux Etats-Unis un peu auparavant.
- Bernhard SCHLINK, *Le Liseur*, Gallimard, 1996. Un adolescent, Michael Berg, et une femme, plus âgée, Hanna Schmitz, ont une liaison amoureuse, dans laquelle la lecture tient une part importante, jusqu'à ce que Hanna disparaisse subitement. Après quelques années, Michael, étudiant en droit, retrouve Hanna sur les bancs du tribunal, où elle est accusée d'un crime lors de l'évacuation du camp d'Auschwitz, où elle était gardienne...
- Aaron SOAZIG, *Le Non de Klara*, éd. Maurice Nadeau, 2002, Pocket, 2004⁹². Survivante d'Auschwitz, Klara revient à Paris en 1945 après 29 mois de déportation. Dévastée sur le plan physique et psychologique, elle sait que sa vie n'a plus lieu d'être : elle se sent morte, perdue à jamais.
- William STYRON, *Le Choix de Sophie*, (1979), Gallimard, 1995. En 1947, une jeune écrivain du Sud, Stingo, rencontre Sophie, une jeune catholique rescapée des camps de la mort. On suit alors en parallèle la progression de la relation amoureuse des deux personnes et la narration du martyre de Sophie, évocation de l'univers concentrationnaire et l'expérience de l'holocauste nazi.
- Markus ZUSAK, *La Voleuse de livres*, éd. Oh !, 2007. Leur heure venue, bien peu sont ceux qui peuvent échapper à la Mort. Et, parmi eux, plus rares encore, ceux qui

⁹¹ Voir aussi l'article déjà cité, *La Seconde Guerre mondiale au regard du roman contemporain : les exemples Littell, Haenel et Binet*, téléchargeable sur <http://rhinoceros.eu/2010/08/la-seconde-guerre-mondiale-au-regard-du-roman-contemporain/>

⁹² Mettre en parallèle avec : Ruth KLÜGER, *Refus de témoigner*, éd. Viviane Hamy, 2005.

réussissent à éveiller Sa curiosité. Liesel Meminger y est parvenu. Trois fois cette fillette a croisé la Mort et trois fois la Mort s'est arrêtée.

Littérature pour ados⁹³

- John BOYNE, *Le Garçon en pyjama rayé*, Gallimard, Folio Junior, 2006. Les camps de concentration vus par les yeux d'un petit garçon, fils du commandant d'Auschwitz.
- Didier DAENINCKX, *Un violon dans la nuit*, Rue du monde, 2003. Après ses grands-parents, c'est sa vieille tante Esther qu'Alexandra réussit à faire enfin parler : son premier violon brisé dans un wagon, un numéro tatoué, l'horreur des camps...et la force vitale de la musique. Alexandra comprend peu à peu le silence lourd qui pesait sur l'histoire de sa famille et de son pays.
- Stéphane DESCORNES, *Juillet 42 Sous une mauvaise étoile*, Nathan, 2009. En juillet 1942, Jonas, enfant juif, est sous la protection d'une famille parisienne parce que son père a été arrêté par les Allemands. Le père de sa famille d'accueil est policier et fait partie d'un groupe de résistants. Son rôle est de prévenir les juifs avant les rafles.
- Joseph JOFFO, *Un Sac de billes*, (1986), le Livre de Poche, 1992. Ce sac de billes, Joseph Joffo le reçoit en 1941 d'un camarade d'école, en échange de son étoile jaune d'enfant juif. Il a dix ans et pour lui, c'est un jeu. Mais il faut partir avec son frère de douze ans, pour gagner la zone libre : passer inaperçu, travailler, faire un peu de commerce, chercher la famille éparpillée, déjouer les interrogatoires... Avoir enfin toutes les astuces et bien du courage...
- Alison-Leslie GOLD, *Mon Amie Anne Frank*, Bayard – Je bouquine, 2005.
- Jean-Jacques GREIF, *Le Ring de la mort*, Ecole des Loisirs, 1998. Maurice, enfant persécuté et combatif du ghetto de Varsovie, s'est cru en sécurité quand il est arrivé à Paris en 1929. Treize ans plus tard, la police française le remet dans un train. Après Pithiviers, Auschwitz. Par les yeux de Maurice, nous découvrons brutalement l'enfer sur terre, dans ses moindres détails.
- Ettel HANNAH, *Le Caillou de lune*, Ed. Michalon, 2003. Ettel Hannah se raconte petite, avec les mots d'une enfant de cinq ans qui tente de comprendre l'absurdité de la guerre, qui cherche des réponses trop douloureuses pour les grands qui se taisent, pensant protéger l'innocence. Elle raconte leur fuite dans la France de 1943.
- Esther HAUTZIG, *La steppe infinie*, L'Ecole des Loisirs, 1986. Esther Rudomin et sa famille sont originaires de Wilno (Pologne). Les armées d'Hitler envahirent la Pologne, en 1939, et les Russes occupèrent Wilno un an plus tard. Un matin de juillet 1941,

⁹³ Voir aussi la liste disponible sur le lien suivant :

http://lajoieparleslivres.bnf.fr/masc/Integration/JOIE/statique/pages/13_documents/biblio_shoah_essai.pdf - *La Shoah dans les livres pour enfants - 80 titres sélectionnés par La Joie par les livres*. Et également les titres conseillés par Michèle KAHN, *Jeunesse – Paroles des camps*, dans *Le Magazine littéraire* n°438 (janv.2005)

deux soldats russes, baïonnette au canon, se présentèrent et les Rudomin furent déportés en Sibérie. Leur exil a duré cinq ans.

- V. JACQUET-SILBERSTEIN, Y. PINGUILLY et M. TRUONG, *Les Sanglots longs des violons...*, Oskar Ed., 2007. Le témoignage émouvant et fort de Violette Jacquet-Silberstein, violoniste dans l'orchestre des femmes d'Auschwitz où elle fut déportée à l'âge de 17 ans. Il existe un dossier pédagogique édité par les éditions Oskar.
- Taylor KRESSMANN, *Inconnu à cette adresse*, 1938, Le livre de poche, 2007. Ce livre édité aux États-Unis avant le début de la Shoah a comme objectif d'alerter le public américain sur les persécutions dont sont victimes les Juifs en Allemagne depuis l'arrivée des nazis au pouvoir.
- Karen LEVINE, *La Valise d'Hana*, Flammarion – Castor Poche jeunesse, 2009. En 2000, au Japon, Fumiko Ishioka, la directrice du centre de documentation sur la Shoah, oeuvre pour instruire les petits japonais à ce que fut la Shoah. Cherchant à se procurer des objets de cette époque, elle reçoit entre autres une valise avec l'inscription d'un nom Hana Brady. Fumiko et les enfants vont tout tenter pour découvrir l'histoire de cette petite fille.
- Jean MOLLA *Sobibor*, Gallimard Jeunesse, 2003. Emma, jeune adolescente anorexique, découvre en rangeant les affaires de sa grand-mère décédée un vieux cahier, *Le journal de Jacques Desroches*, qui fera ressurgir du passé des secrets bien gardés.
- Michel ONFRAY, *Le Songe d'Eichmann*, éd Gallilée, 2008. Le philosophe allemand, Kant, vient rendre visite en songe au criminel de guerre deux heures avant sa pendaison. Un dialogue s'ensuit entre les deux hommes - avec Nietzsche en tiers... Claude RAUCY, *Le Garçon de Wannsee*, Memor, 2002.
- Hans Peter RICHTER, *Mon ami Frédéric*, (1974), Livre de Poche, 2009. Ce livre présente la vie de deux enfants inséparables dont l'amitié est perturbée par l'arrivée d'Hitler au pouvoir.
- H. P. RICHTER, *J'avais deux camarades*, (1984), Livre de Poche, 2002. Récit autobiographique. En 1933, en Allemagne, trois enfants entrent dans les Jeunesses hitlériennes. Dix ans plus tard, deux mourront à la guerre.
- Armand TOUPET, *L'Enfant à l'étoile jaune*, Ed. Milan – col. Poche Junior, 2001. Allemagne, 1943. Frida est une jeune aryenne, membre des Jeunesses hitlériennes. Un jour, elle découvre près de sa maison un garçon de 10 ans blessé, traqué, qui s'appelle Simon et porte une étoile jaune sur son blouson. Frida devrait le livrer à la police et pourtant, elle hésite.
- Jean-Pierre VITTORI, *Les Sabots : 1944-1945*, Nathan Jeunesse – Les romans de la mémoire, 2008. En 1943, lors de la 2e Guerre mondiale, Rémy, jeune garçon de 17 ans, voit un soir un résistant blessé débarquer dans le salon familial ! Les parents de Rémy soignent et hébergent le jeune homme poursuivi par les soldats allemands jusqu'au lendemain, mais... Où leur hospitalité les mènera-t-elle ?

4/ La Shoah vue du côté des bourreaux ⁹⁴

Philosophes, psychanalystes, historiens, écrivains se sont penchés sur la question : comment un homme peut-il commettre de telles horreurs ? Quelques écrivains ont essayé de se mettre dans la tête des bourreaux écrivant des fictions toujours dérangeantes. La caractéristique de ces romans est en effet la crudité des détails, qu'on ne retrouve guère chez les romanciers de la Shoah qui n'ont pas connu la terrible expérience concentrationnaire. Ils puisent ces détails dans les récits des survivants mais les intègrent comme une donnée banale pour les bourreaux. Le ton est donc cynique et froid, neutre et détaché dans ces ouvrages où les monstruosité sont accomplies en toute bonne foi avec le sentiment d'agir pour « la bonne cause ».

Le premier à s'être essayé au genre est Robert Merle qui publie en 1952 *La Mort est mon métier*. La narration, à la première personne, est prise en charge par Rudolf Lang, commandant du camp d'Auschwitz. Il reçoit l'ordre d'exterminer les Juifs et s'acquitte avec conscience de sa tâche sans manifester le moindre remords, même au moment où on le condamne à mort en 1947. Merle a basé son roman sur les interrogatoires de Hoess, le commandant d'Auschwitz, dans sa cellule par un psychologue américain, et sur les documents du procès de Nuremberg. À sa sortie, le livre fut attaqué avec violence par la critique. Ce livre peut servir d'illustration à la thèse d'Hannah Arendt sur la banalité du mal.

- Robert MERLE, *La Mort est mon métier*, Gallimard, 1952, Coll. Folio.

En 1991, paraît *La Flèche du temps* de Martin Amis. Le livre, en mode narratif à la première personne, raconte l'histoire de « Tod Friendly », un vieux monsieur qui traverse sa vie en sens inverse, comme un film qu'on regarde en le rebobinant. Le lecteur découvre alors le métier de médecin, les changements d'identité à répétition, les cauchemars de Friendly pour finalement découvrir son terrible passé de médecin nazi à Auschwitz. Amis dépeint le quotidien d'un médecin et l'univers hospitalier « où les atrocités se succèdent sans qu'on puisse les arrêter, comme s'il fallait de nouvelles atrocités pour valider les atrocités précédentes. » Le romancier ne passe sur aucun détail du quotidien d'Auschwitz.

- Martin Amis, *La Flèche du temps*, Christian Bourgois, 1993.

La sortie du roman de Jonathan Littell, *Les Bienveillantes* a provoqué de nombreuses réactions aussi bien sur le contenu de l'histoire, sur le vernis apparent de culture du roman recélant en fait de nombreuses approximations que sur la qualité esthétique du roman. Comme dans *La mort est mon métier*, la narration, à la première personne, se fait du point de vue du bourreau, n'épargnant rien au lecteur des massacres des Juifs à l'est. *Les Bienveillantes* a été un grand succès littéraire, suscitant un grand nombre de questions: s'agit-il d'un attrait morbide pour la barbarie? Pour la figure du monstre?

⁹⁴ Extrait de [http://encyclo.voila.fr/wiki/Littérature de la Shoah](http://encyclo.voila.fr/wiki/Littérature_de_la_Shoah)

- Jonathan LITTELL, *Les Bienveillantes*, Gallimard, 2006⁹⁵.

Et aussi

- Edgar HILSENATH, *Le Nazi et le barbier*, (1971), éd. Attila, 2010. Max Schultz a les cheveux noirs, des yeux de grenouille, le nez crochu, les lèvres épaisses et les dents gâtées. Tout le monde le prend pour un juif. Enfant bâtard, mais 'aryen pur souche', battu, violé et humilié durant son enfance, il grandit avec Itzig Finkelstein, le fils du coiffeur juif Chaim Finkelstein ; ils sont les meilleurs amis du monde. En 1932, Max assiste à un discours de Hitler. Il s'enrôle alors dans les SA, puis dans les SS, où il connaît une promotion foudroyante. Durant la guerre, il est responsable d'un camp de concentration en Pologne où disparaissent son ami et toute la famille Finkelstein.

Le témoignage des bourreaux

- Rudolf HOESS, *Le Commandant d'Auschwitz parle*, La Découverte, éd. mise à jour, 2004. Hoess a écrit ce livre en attendant son exécution en 1947. L'auteur cherche à atténuer sa responsabilité personnelle.
- Ernst KLEE, Willy DRESSEN, Wolker RIESS, *Pour eux « c'était le bon temps », La vie ordinaire des bourreaux nazis*, Plon, 1990. Qui étaient ces hommes ordinaires ? Enquête menée par trois historiens allemands sur des responsables ou de simples maillons de la chaîne de l'extermination des Juifs d'Europe.
- Gitta SERENY, *Au Fond des ténèbres*, Denoël, 2007. Entretien avec Franz Stangl, ancien commandant des camps d'extermination de Sobibor et Treblinka en Pologne.

⁹⁵ Voir aussi l'article, *La Seconde Guerre mondiale au regard du roman contemporain : les exemples Littell, Haenel et Binet*, téléchargeable sur <http://rhinoceros.eu/2010/08/la-seconde-querre-mondiale-au-regard-du-roman-contemporain/>

5/ Essais

Toute expérience extrême induit une réflexion sur l'homme : l'essai est devenu une des formes majeures de l'écriture de la Shoah. Voici trop brièvement un aperçu...

Jean Améry, né à Vienne en 1912, se réfugie en Belgique suite à l'Anschluss. Arrêté et déporté en 1940, il s'échappe du camp de Gurs, en France, pour retourner en Belgique et s'engager dans la résistance. Torturé au fort de Breendonk, il est déporté à Auschwitz en 1943. Après la guerre, il retourne à Bruxelles.

- Jean Améry, *Par-delà le crime et le châtement - Essai pour surmonter l'insurmontable*, Arles, Actes Sud, 1995 [éd. originale 1966]. L'auteur nous livre une réflexion sur son expérience personnelle et intime de victime juive.
- Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Gallimard, 1966. Et aussi Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme*, 3 vol. Folio, 1991
 - Sur l'Antisémitisme*, 1973, Le Seuil « Points / Essais », n° 360, 2005
 - L'Impérialisme*, 1982, Le Seuil « Points / Essais », n° 356, 2006
 - Le Système totalitaire*, 1972, Le Seuil, « Points / Essais », n° 307, 2005
- Bruno BETTELHEIM, *Survivre*, Robert Laffont, 1979. Parmi les 24 essais qui composent le recueil *Survivre*, 9 sont consacrés à la désintégration de la personnalité en milieu concentrationnaire dont *Comportement individuel et comportement de masse dans les situations extrêmes, à l'impossibilité de témoigner*.
- Jean CAYROL, *Lazare parmi nous*, Le Seuil, 1950
- Primo LEVI, *Les Naufragés et les rescapés*, Gallimard, 1989. Cet ouvrage a pour origine la réaction de Primo Levi lors de la traduction de *Si c'est un homme* en allemand. Primo Levi pose les questions que tout le monde se pose, questions troublantes sur les rapports entre bourreaux et victimes. Il s'interroge sur le statut de rescapé, exprime sa perplexité sur le sort du survivant, analyse le rôle de chacun et identifie une " zone grise " aux confins de laquelle se tiennent bourreaux et victimes.

Et aussi, plus récemment,

- Tzvetan TODOROV, *Face à l'extrême*, Seuil 1991
- Annette WIERVIORKA, *Déportation et génocide, entre la mémoire et l'oubli*, Plon, 1992 ; 1998.

Bibliographie concernant la littérature concentrationnaire.

- Collectif, *Dictionnaire critique de la littérature européenne des camps de concentration et d'extermination nazis*, CILEC, Sabadell, 2008.
- Collectif, *La Shoah dans la littérature française*, dans *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 176, mai 2006.
- Collectif, *La Littérature et les camps*, Le Magazine littéraire n° 438, janvier 2005.
- Collectif, *D'écrire la Shoah*, indications, La Revue des Romans, novembre-décembre 2008
- Mounira CHATTI, *L'écriture de la Déportation et de la Shoah ou la double impossibilité : entre le silence et le dire*, Septentrion, Paris, 2000.
- Anny DAYAN, *Les Alphabets de la Shoah. Survivre. Témoigner. Écrire*, CNRS Éditions, 2007.
- Sem DRESDEN, *Extermination et littérature. Les récits de la Shoah, Essais et Recherches*, Nathan, 1991
- Alain GOLDSCHLÄGER, *La Shoah : témoignage impossible*, éd. Presses de l'Université de Bruxelles, 1998.
- Luba JURGENSON, *L'Expérience concentrationnaire est-elle indicible ? Essai*, Ed. Du Rocher, 2003. Etude sur le récit de survivants des camps et des Goulags. Etude les œuvres de Robert Antelme, Primo Levi, Charlotte Delbo, Imre Kertez; pour les Goulags, Varlam Chalamov, Alexandre Soljenitsine, mettant en évidence les topiques de la littérature concentrationnaire et l'interrogation de ces écrivains des camps sur les capacités du langage à exprimer une réalité située aux confins de l'humain.
- Clara LÉVY, *Les Ecrivains juifs après la Shoah*, Presses Universitaires de France, 1998.
- Philippe MESNARD, *Témoignage en résistance*, Stock, 2007.
- Alain PARRAU, *Écrire les camps*, éd. Belin, 1995.

Documents pédagogiques

- *L'École des lettres* – second cycle a publié plusieurs numéros étudiant l'œuvre de Primo Levi, n°4 (octobre 2001) – n°5 (novembre 2001) – n°12 (avril 2002).
- Le mémoire présenté par Séverine THIMISTER, *La Littérature concentrationnaire ou l'écriture contre l'oubli – Propositions pour la classe de français*, UCL, juin 1998. Elle propose de mettre en parallèle de courts extraits de Levy, Wiesel et Semprun principalement pour étudier la problématique des témoignages (Pourquoi témoigner ? Comment ? Quels sont les rapports entre l'écriture et la mémoire ?) et mettre en évidence les caractéristiques de la littérature concentrationnaire. (Consultable à la Fondation Auschwitz - Rue des Tanneurs, 65 - 1000 Bruxelles).

LES CAMPS ET LA SHOAH DANS LA BANDE DESSINEE

Les camps et la Shoah peuvent-ils être représentés en bande dessinée ? Peut-on l'utiliser en classe et quel en est l'intérêt dans l'enseignement ?

D'art mineur destiné à la jeunesse et donc contrôlée et censurée, la bande dessinée connaîtra, à partir de la fin des années 60, une diffusion croissante et, par ses thématiques, la recherche d'un public adulte. Aujourd'hui, le 9^e Art est sujet d'études universitaires. Sous des formes propres, il est aussi universel. L'accès au manga a marqué récemment son renouveau tant graphique que scénographique.

« La mémoire est à l'Histoire ce que la caricature est au dessin »⁹⁶

Devenue un important moyen de communication, la BD doit être étudiée dans son lien avec l'Histoire et la mémoire. Comment a-t-elle représenté les camps, le judéocide ? Cette représentation a-t-elle évolué ? Et sa vision a-t-elle ou non influencé notre représentation des faits ? Enfin, la BD dégage-t-elle de nouveaux points de vue, de nouvelles approches, de ces questions ?

A la différence du texte qui décrit sans rien montrer ou du film qui impose son rythme, les vignettes de la BD ont un pouvoir d'évocation élevé. On peut revenir sur une case, s'attarder sur les détails graphiques et faire l'aller retour entre le dessin et le texte du phylactère. Cette combinaison dessin, texte et « bande son » crée une distanciation avec le réel. Et montrer la violence extrême pose toujours un problème d'ordre esthétique, mais aussi éthique. Comme l'utilisation d'une distanciation par un humour jusqu'au-boutiste.

L'album *Hitler=SS*⁹⁷ de Philippe Vuillemin pose la question des limites de la liberté d'expression avec comme sous-débat : « peut-on rire de tout ? »

Plus l'expression d'une mémoire que de l'histoire, la BD est toujours un discours. Enrôlée au service de la propagande durant le conflit, comme dans l'illustré nazi français *Le Téméraire*⁹⁸ qui a compté au moins 200.000 lecteurs. La mise en comique de l'éternel duel du bon et du

⁹⁶ Vincent MARIE, *Mythologies iconographiques de la Grande Guerre en BD in La Grande Guerre dans la BD de 1914 à aujourd'hui*, Historial de la Grande Guerre Peronne et 5 Continents éditions, 2009.

⁹⁷ Editions EPCO en 1987

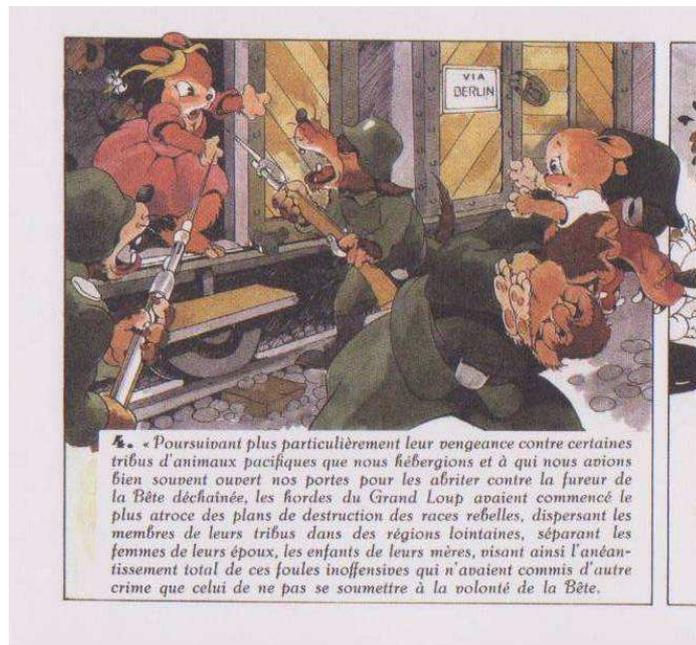
⁹⁸ Pascal ORY, *Le Petit nazi illustré. Vie et survie du téméraire (1943-1944)*, Nautilus, 2002.

méchamment ne cachait pas ce qu'elle devait aux stéréotypes antisémites. Hergé dans les aventures de Tintin de *L'Etoile mystérieuse*⁹⁹ ne peut s'empêcher de caricaturer un méchant du nom de Blumenstein. Ce ne sera pas son seul dérapage antisémite.

La BD sera au service de la commémoration des héros résistants et plus tard des victimes raciales. Devant l'avalanche de titres consacrés à la Seconde Guerre mondiale, il faut distinguer ceux qui traitent directement des crimes nazis de ceux chez qui les camps ou la Shoah ne sont qu'un prétexte, une toile de fond.

L'album en deux volumes *La Bête est morte*¹⁰⁰ est réalisé par Edmond-François Calvo pendant l'occupation et publié dès la Libération. Allégorie de la Seconde Guerre sous forme d'un conte animalier satirique sur des textes de Victor Dancette et Jacques Zimmermann, elle n'est pas sans rappeler le *Maus* de Spiegelman. Les nationalités sont représentées par différents animaux : les Français sont des lapins, les Allemands des loups, les Britanniques des bouledogues, les Japonais des macaques... Destinée à un public jeune, elle contient de nombreuses scènes de violence, de torture, de mutilation... Mais aucune allusion directe au génocide. Les informations sur l'extermination ne sont pas encore diffusées largement à l'époque de sa création.

Cependant la séquence ci-après peut être lue comme une première représentation du génocide... ou simplement une référence aux déportations politiques. Il y a distorsion entre le texte et l'image¹⁰¹.

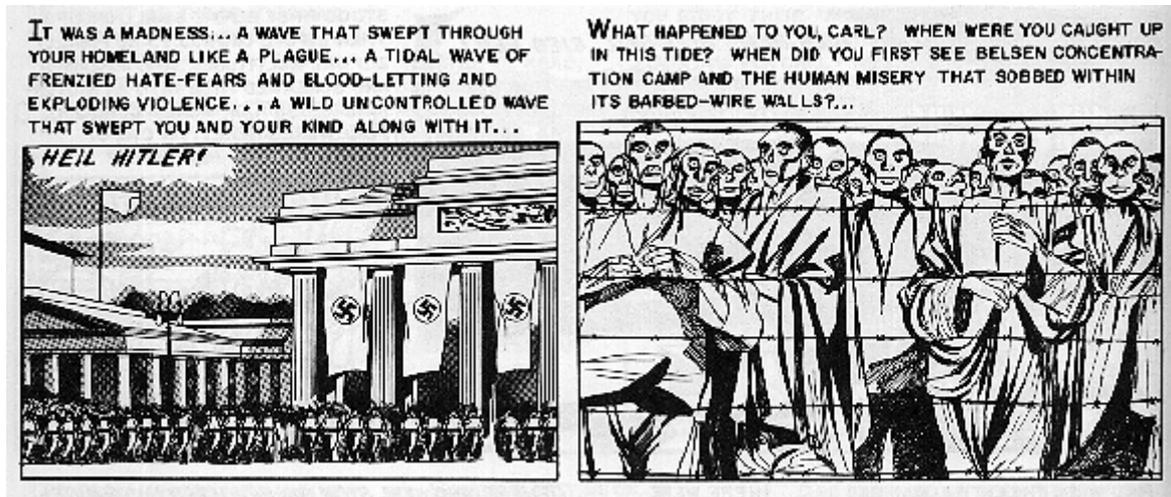


⁹⁹ Prépublié dans *Le Soir* entre le 20 octobre 1941 et le 21 mai 1942.

¹⁰⁰ Aux éditions G.P. en 1944 /1945 et réédité chez Futuropolis en 1997.

¹⁰¹ Article sur <http://ecrits-vains.com/bd/bete/bete.htm>

Le « comic » américain *Master Race* de Bernard Krigstein et Al Ferstein, paru en avril 1955 dans la revue *Impact*¹⁰² chez EC Comics, est souvent considéré comme la première évocation de la Shoah en bande dessinée.



In <http://www.jukovsky.com/masterrace.html>

Les huit planches visibles sur <http://cacb.wordpress.com/2008/12/03/ec-comics-master-race/> racontent la rencontre fortuite d'un ancien détenu des camps et de l'un de ses bourreaux.

Mais l'œuvre marquante, toujours de l'autre côté de l'Atlantique, sera créée dès 1980 par un auteur underground, Art Spiegelman.

*Maus*¹⁰³ suit le père de l'auteur, Vladek, Juif polonais, rescapé d'Auschwitz, qui raconte sa vie de 1930 à 1944, date de sa déportation. Ce récit est rapporté sous la forme d'une bande dessinée en noir et blanc dont les personnages sont animalisés. *Maus* est certainement un des récits les plus bouleversants de la vie des camps, malgré les dessins « naïfs ». Il a le mérite d'aborder l'avant-guerre, la guerre, la vie des Juifs dans les ghettos, leur vie dans les camps, mais aussi l'après-guerre. Enfin *Maus* évoque la difficulté de la génération d'après, des enfants qui n'ont pas vécu la guerre, auxquels leurs parents ont toujours refusé de raconter la guerre, ou qui vivent dans l'ombre d'un grand frère mort pendant cette guerre¹⁰⁴.

- *Maus, un exemple de travail transdisciplinaire. Classe de 3^e*, article sur le site de l'Académie de Poitiers, espace pédagogique (en ligne) <http://ww2.ac-poitiers.fr/histoire-arts/spip.php?article46>. Comprend une fiche pédagogique

¹⁰² Publié en français sous le titre *La Grande course* dans une anthologie, "Horreur", parue aux éditions Williams en 1974.

¹⁰³ Art SPIEGELMAN, *Maus*, tome 1 - *Un survivant raconte - Mon père saigne l'Histoire*, Flammarion, 1994 et tome 2 - *Un survivant raconte - Et c'est là que mes ennuis ont commencé*, Flammarion, 1994.

¹⁰⁴ DELANNOY, P.A., *Maus d'Art Spiegelman. Bande dessinée et Shoah*, L'Harmattan, 2002.

s'intitulant « Maus, une BD sur la Shoah. La démarche historique d'Art Spiegelman et l'extermination des Juifs à Auschwitz ».

- *Maus d'Art Spiegelman : un document historique comme les autres* sur http://artic.ac-besancon.fr/lp_lettres/groupe detravail/temoignage/part3MAUS.htm permet une utilisation pédagogique de l'œuvre et pose la question du témoignage.

« Traitant à la fois de l'histoire de sa famille à travers ses rapports avec son père, un survivant des camps, et de la grande histoire grâce aux souvenirs de son père, Spiegelman allait mettre plus de dix ans à compléter son grand œuvre, tout à la fois témoignage à valeur universelle et règlement de compte avec un père difficile. L'auteur n'épargnera rien à ses lecteurs, ni la vie dans les camps, ni le comportement des populations civiles... ni ce que durent faire les fugitifs pour survivre. Son choix de représentation des Juifs par des souris, alors que les Allemands sont figurés par des chats, participait de la longue tradition de BD animalière, de la fable sociale, dont fait partie *La Bête est morte*.

Roman paru en 1971 et déjà adapté au cinéma en 1983, *Au Nom de tous les miens*, le célèbre ouvrage de Martin Gray où celui-ci raconte son expérience de la guerre, du Ghetto de Varsovie, et des camps de concentration, est mis en images par Patrick Cothias et Paul Gillon à partir de 1986 (deux albums parus chez Glénat). Il ne s'agit donc plus là d'une fiction comme pour l'œuvre de Tezuka, ni d'une re-création à partir de souvenirs comme peut l'être *Maus*, mais d'une autobiographie. La différence n'est pas rien, et l'ouvrage connaîtra un grand retentissement.

Entre 1983 et 1985, un grand auteur japonais allait lui aussi s'intéresser aux grands et petits drames de la Deuxième Guerre mondiale. Dans *L'Histoire des 3 Adolf*¹⁰⁵ (4 volumes en cours de réédition chez Tonkam), Osamu Tezuka, alors déjà reconnu dans son pays comme une des figures tutélaires de la bande dessinée, fait se croiser plusieurs personnages éponymes, dont Hitler lui-même, à travers la recherche d'un jeune Japonais par son frère journaliste, et la rencontre de ce dernier avec deux autres Adolf, l'un juif habitant au Japon et l'autre, dont la mère est japonaise et mariée à un dignitaire nazi. Comme toujours chez Tezuka, rythme trépidant et message pacifiste se marient naturellement, grâce à un développement psychologique des personnages poussé, mais aussi à une recherche documentaire qui ferait pâlir de jalousie plus d'un auteur français. Il faut dire que les Japonais connaissent mal cette période de l'histoire européenne, et Tezuka fait là œuvre de pédagogue, non sans quelques approximations parfois, tout en mettant en scène une grande aventure traversée par le souffle brûlant et destructeur de l'Histoire.»¹⁰⁶

L'enfer d'Auschwitz au quotidien à travers un récit de fiction est au centre de l'album *Auschwitz* de Pascal Croci¹⁰⁷. Ouvrage en noir et blanc inspiré des témoignages des rescapés du génocide qui choisit de montrer l'expérience concentrationnaire de Kazik et Cessia, deux personnages fictifs ayant échappé à la « Solution finale ». En 1993 en ex-Yougoslavie, Cessia et Kazik, décident de se remémorer leur internement, de se confier enfin l'un à l'autre ce

¹⁰⁵ Osamu TEZUKA, *L'histoire des 3 Adolf*, Tonkam, 4 tomes de 1998 à 2001

¹⁰⁶ Extrait de <http://www.actuabd.com/Il-y-a-60-ans-Auschwitz>

¹⁰⁷ Ed. Emmanuel Proust, 2002

qu'ils ont vécu chacun de leur côté : l'arrivée en wagon à bestiaux, la séparation des femmes, des hommes, des enfants, son intégration à lui dans les *Sonderkommandos* chargés de nettoyer les chambres à gaz,... et surtout le sort de leur fille Clara.

- Un document d'exploitation pédagogique a été réalisé par S. Lesne et P. Clastres, *Dessiner l'indicible autour d'Auschwitz de Pascal Croci*, Scéren-CRDP de Poitou-Charentes, 2005¹⁰⁸.

Dans *Seules contre tous*¹⁰⁹, Miriam Katin relate son parcours avec sa mère en Hongrie durant la Seconde Guerre mondiale, alors que toutes les deux fuient les persécutions nazies. Tandis que son père est enrôlé dans l'armée hongroise, Miriam et sa mère sont contraintes de quitter Budapest, refusant d'être parquées avec les autres Juifs promis à la déportation. Elles se font passer pour une servante russe et sa fille illégitime, vivent dans la clandestinité, croisent des officiers allemands, une ribambelle de traîtres et de collaborateurs, des paysans dépassés et des soldats soviétiques sans foi ni loi. Dans cette fuite éperdue, certains d'entre eux vont pourtant les aider.

Joe Kubert dans *Yossel, 19 avril 1943*¹¹⁰, réalise une œuvre importante. En 1926, alors qu'il n'est encore qu'un enfant, Joe Kubert quitte la Pologne pour se rendre en Amérique en compagnie de ses parents. Une question le taraude aujourd'hui : que se serait-il passé s'il était resté et qu'il avait assisté, pour son plus grand malheur, à l'arrivée des nazis ? *Yossel* est le fruit de ses réflexions, celles d'un auteur juif confronté au massacre organisé. Pologne - 1939. Yossel, 13 ans, est un dessinateur prodigieux. C'est grâce au dessin qu'il échappe à la déportation et qu'il exorcise l'horreur quotidienne du ghetto de Varsovie, où lui et sa famille ont été emmenés par les nazis. Quand un évadé d'Auschwitz raconte ce qui s'y produit, Yossel et ses compagnons réalisent qu'aucun espoir n'est permis: ils se joignent à l'insurrection du ghetto, au printemps 1943.

Khrist Mirror et Francis Groux avec *Tsiganes : 1940-1945 Le camp de concentration de Montreuil-Bellay*¹¹¹, proposent un regard sur le sort méconnu des Tsiganes en France. En effet, près de Saumur, sur la Loire, il y eut un camp de concentration destiné aux Tsiganes et administré par la gendarmerie française.

Dans *La Mémoire des arbres T.8 - La lettre Froissée*¹¹², Jean-Claude Servais évoque le sort des enfants cachés. Au point de départ de *La Lettre froissée*, une histoire vraie : celle d'enfants juifs qui furent soustraits aux nazis, dissimulés en scouts dans le château de Faing à Jamoigne, en Gaume, et sauvés de la déportation grâce à une organisation exemplaire. Une fois ces prémisses posées, Jean-Claude Servais laisse libre cours à son imagination.

¹⁰⁸http://labddecasenclasse.crdp3-poitiers.org/fiches_produits/fiche_auschwitz.html

¹⁰⁹ Seuil, 2006

¹¹⁰ Delcourt, 2005

¹¹¹ Ed. E.P., 2008

¹¹² Dupuis, 1999 – T.2, 2000

La thématique des enfants cachés sera l'objet de plusieurs BD récentes.

L'ouvrage collectif, *Les Enfants sauvés*, chez Delcourt en 2008, parle d'histoires de vie qui montrent combien il est difficile de s'échapper de la nasse nazie et dressent un panorama de diverses situations existantes : le sort des Juifs de Salonique, la vie dans les ghettos, le sauvetage des enfants en France, en Autriche, aux Pays-Bas. Ces récits édifiants, violents, parfois cruels, sont tous authentiques et à jamais inscrits dans l'une des pires tragédies que l'humanité ait connue. Ils se prénomment Alik, Alisa ou Rachel, avaient tous une dizaine d'années pendant la Seconde Guerre mondiale et ont survécu à la Shoah. A travers huit témoignages, ils racontent comment ils ont pu échapper à l'horreur, leur départ à l'étranger mais aussi le déchirement de laisser familles et amis entre les mains de l'ennemi. *Les enfants sauvés* recueillent ces quelques histoires, poignantes, mises en images par huit auteurs différents. Le premier regard sur l'album porte sur une couverture sobre et évocatrice, sur laquelle n'apparaissent ni le nom du scénariste, Philippe Thirault, ni ceux d'aucun dessinateur. A la place sont inscrits ceux de Simone Weil et de Tomi Ungerer, tous deux rédacteurs d'une préface et d'un avant-propos. Dès lors, on peut s'attendre à un ouvrage peut-être trop solennel ou trop dramatique, se voulant pédagogique à défaut d'être divertissant. D'autant que les récits sont tous authentiques, issus des archives de Yad Layeled, une association qui œuvre pour la transmission de la mémoire de la Shoah.

Pourtant, à bien y regarder, la couverture mentionne également un sous-titre, qui fait toute la différence : "Huit histoires de survie". Car *Les enfants sauvés* parle avant tout de vie, d'espoir et de solidarité, présente des récits qui mélangent habilement l'atrocité et la douceur, la misanthropie et la fraternité. Il met en scène des gamins, traqués par les nazis, devant trouver refuge auprès de la population locale afin d'échapper à la déportation. Un docteur anesthésiant des bébés pour qu'ils ne fassent pas de bruit lors des contrôles, une famille juive se faisant passer pour catholique afin de passer la frontière, un gamin sauvé d'une rafle grâce à un copain qui lui avait dérobé son étoile jaune. Chaque histoire, si semblable et différente à la fois, commence par une petite biographie, accompagnée d'une photo de l'enfant.

Paroles d'étoiles. Mémoires d'enfants cachés 1939-1945, paru chez Soleil la même année aborde aussi le thème des Justes. À l'âge de l'insouciance où ils n'auraient dû connaître que de simples chagrins d'enfants, projetés dans la guerre, marqués d'une étoile jaune, et souvent séparés de leurs parents, des milliers d'enfants ont dû apprendre à se méfier, à mentir, à se cacher. Leurs souvenirs, la plupart du temps amers et douloureux, les ont également rendus plus forts. Du moins, pour les quelques-uns qui ont trouvé amour et protection auprès des « Justes » qui les ont cachés en dépit du danger. Ces enfants ont transcrit leurs souvenirs dans des lettres, des journaux intimes et divers récits autobiographiques. Ils constituent un témoignage sans prix, attestant des parts d'ombre et de lumière de notre histoire, qui ne doivent jamais tomber dans l'oubli.

Enfin pour Fabien Lacaf et Catherine Poujol dans *Les enfants cachés. L'affaire Finaly*¹¹³, la Seconde Guerre mondiale s'est poursuivie durant huit ans pour Robert et Gérald Finaly, enfants juifs de douze et treize ans ! Placés en 1944 chez une nourrice pour échapper aux camps de la mort, ils n'ont pas été restitués à leur tante à la Libération mais cachés et même convertis au catholicisme alors qu'ils n'étaient plus en danger. En 1953, l'affaire Finaly

¹¹³ Berg international, 2007

explose dans une presse survoltée et déchaîne les passions. Catherine Poujol, qui a conçu le scénario de cet album, est docteur en histoire contemporaine, spécialiste des relations judéo-chrétiennes. Elle a déjà publié en 2006 aux éditions Berg international le livre *Les enfants cachés, l'affaire Finaly*, dont cet album est l'adaptation.

Parce que la bande dessinée est un vecteur de questions mémorielles, K&L Press, un éditeur polonais basé à Oswiecim, en collaboration avec le Musée d'Etat d'Auschwitz-Birkenau, veut éveiller l'intérêt des jeunes pour la Shoah par l'intermédiaire de ce média. Il réalise des BD historiques sur divers épisodes de vie à Auschwitz-Birkenau. Actuellement en polonais et anglais, une partie de ces ouvrages sont disponibles en français.

La collection « *Episodes d'Auschwitz* » est un véritable outil pédagogique qui, outre un graphisme percutant, propose une introduction du contexte historique des événements décrits, un article rédigé par un chercheur spécialisé et une bibliographie thématique.

Ces BD peuvent servir à préparer une visite du complexe concentrationnaire et exterminatoire, notamment dans le cadre de visites thématiques sur les traces des personnages dont l'histoire est contée dans les volumes de la série.

Le premier épisode *Amour dans l'ombre de la mort*¹¹⁴ parle de la célèbre Mala Zimetbaum¹¹⁵, une Juive d'origine polonaise, arrêtée lors d'une rafle à Anvers le 22 juillet 1942. Mala est incarcérée au fort de Breendonk avant d'être transférée à Malines d'où elle part le 15 septembre vers Auschwitz-Birkenau. Sélectionnée pour la chambre à gaz, sauvée grâce à un officier SS qui reconnaît son utilité parce qu'elle parle plusieurs langues, Mala (n° 19880) utilise son statut privilégié –elle est *Lauferin* (coursière) - pour aider les autres. Elle rencontre Edek Galinski, un Polonais non juif déporté au camp en 1940, et en tombe éperdument amoureux. Les amoureux parviennent à fuir le 24 juin 1944 avec la complicité d'un SS, Edward Lubusch. Repris dès le 6 juillet, ils doivent être exécutés publiquement le 15 septembre. Elle avait 26 ans, lui 21. Mala parvient à se trancher les veines et gifle son bourreau pendant qu'Edek fait se découvrir les détenus présents

Sur le site www.episodesfromauschwitz.pl, vous pouvez trouver du matériel didactique pour préparer l'utilisation de ce matériel en classe.

Avec le soutien de la Fondation pour la mémoire de la Shoah, sort fin 2010 aux éditions Tartamundo un récit illustré : *Le Petit Maurice dans la tourmente. 1940-1944 quatre ans parmi les sous-hommes*. Cette bd retrace le parcours de l'auteur des textes, Maurice Rajsfus, qui à 14 ans, grâce à une erreur administrative, est libéré après la rafle du Vel'd'Hiv¹¹⁶.

¹¹⁴ Version française en avril 2010.

¹¹⁵ Biographie : Gérard HUBER, *Mala. Une femme juive héroïque dans le camp d'Auschwitz-Birkenau*, éd. du Rocher, 2006.

¹¹⁶ M. Rajsfus est devenu un spécialiste de cet événement. Lire *La Rafle du Vel'd'Hiv*, PUF coll. Que sais-je ?, 2002 et *Paris 1942*, Agnès Viénot Editions, 2002. Interview sur <http://divergences.be/spip.php?article2154>

Portant l'étoile jaune, il reprend son travail d'apprenti bijoutier et parvient à échapper aux Feldgendarmes allemands et à la police française qui traquent les « sous-hommes ». Les dessins de Mario et Michel D'Agostini rendent présente l'occupation de Paris.

Pour en savoir plus

- *Surtout n'en oubliez aucun ! Regards dessinés sur les génocides*, dossier pédagogique pour l'enseignement secondaire autour de l'exposition (21 octobre 2010-27 février 2011), CDRP de Grenoble, 2010 - disponible en ligne au format PDF : http://www.crdp.ac-grenoble.fr/cddp26/accueil/CPA_BD2.pdf
- *La Bande dessinée dans l'orbe des guerres et des génocides du XXe siècle*, dans *Témoigner. Entre Histoire et Mémoire. Revue pluridisciplinaire de la Fondation Auschwitz*, n° 109, octobre-décembre 2010. Plusieurs articles portent notamment sur le rôle de la bande dessinée dans le cadre de la représentation des camps, des crimes et génocides nazis.
- DARDAILLON, S. et MEUNIER, Ch., *Dire l'indicible : la Shoah dans la BD. Approche historiographique, littéraire et didactique*, dans *Lire et produire des bandes dessinées à l'école*, colloque international, Grenoble, 19-20-21 mai 2010 (vidéo de la conférence disponible en ligne) : <http://www.remicarquin.fr/colloquebd/?p=106>
- DELORME, I., *Le génocide juif au risque de la bande dessinée. Enseigner et transmettre autrement la Shoah*, dans *Enseigner l'histoire de la Shoah. France (1950-2010)*, Revue d'histoire de la Shoah, n° 193, juillet-décembre 2010.
- HAUDOT, J., *Bande dessinée et assassinat dans la chambre à gaz* dans *Cahier international sur le témoignage audiovisuel*, n° 11, pp. 19-31- article disponible en ligne : http://users.skynet.be/bs136227/src2/CahierInterantional/ci_11_b.pdf
- LACOUR, C., *Représentation du génocide juif à travers deux bandes dessinées Maus et Auschwitz*, dans *Cahier international sur le témoignage audiovisuel*, n° 9, pp. 103-114 - article disponible en ligne : http://elaboratio.com/auschwitz.be/images/bulletin_trimestriel/bt79-ci09.pdf
- PENEAUD, F., *Il y a 60 ans Auschwitz... : tour d'horizon du traitement de la Shoah dans la bande dessinée*. Disponible en ligne : <http://www.actuabd.com/Il-y-a-60-ans-Auschwitz>
- SCHUBERT, A., *Des chats, des souris et des cochons. La bande dessinée et le génocide juif*, dans PORRET, M., *Objectif bulles, Bande dessinée et histoire*, Genève, 2009, pp. 160-180

QUAND LES IMAGES FONT L'HISTOIRE

Dans quelle mesure les œuvres cinématographiques peuvent-elles constituer un document utile pour une meilleure connaissance de l'Histoire ?

La mémoire des hommes a toujours eu besoin d'une extension artificielle.

Deux formes d'itinéraire mémoriel peuvent être distinguées : l'itinéraire de la mémoire orale d'une part, et de l'autre, les itinéraires qui empruntent les voies de la littérature, de la musique, de l'image. Mémoire individuelle et collective, la Shoah est au cœur d'une pluralité de disciplines, de référentiels, de regards hétérogènes, et de conflits. Comme paradigme, elle comprend la prise en compte du rapport entre sa représentation par l'image et sa réalité. Son objet peut être scientifique, éthique, politique, social, commémoratif, mémoriel, de citoyenneté,... seule l'épistémologie est compétente pour décider si les cadres de référence du vrai correspondent, oui ou non, aux cadres du réel. Mais la Shoah est-elle représentable ?

Les camps et la Shoah vus par les nazis

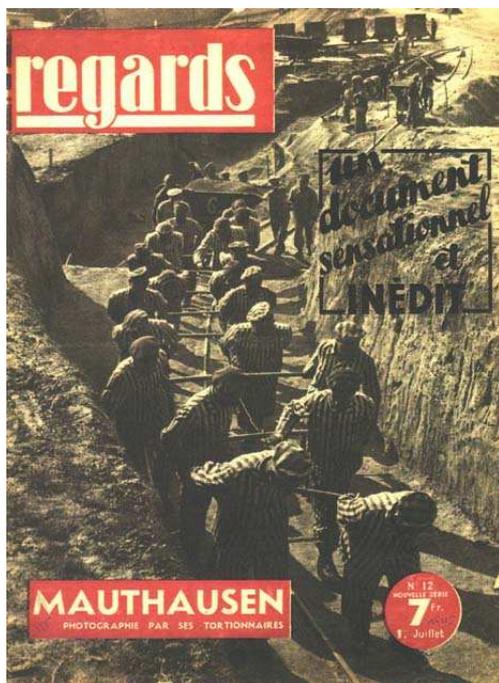
Les *Konzentrationslager* (KZ) (Buchenwald, Dachau, Bergen-Belsen...) et leurs détenus ont été copieusement photographiés et filmés. Par les nazis d'abord. Pour la presse étrangère, comme dans *Match* avant 1940. Jusqu'à saturation, par les Alliés lors des « libérations » des camps en 1945.



r

ticle « Un document. Le règlement secret des camps de concentration allemands », dans *Match*, n° 80, 11 janvier 1940, p. 20-21 (coll. Musée de la Résistance nationale). Cet article reprend des

photographies publiées précédemment dans le magazine antinazi allemand AIZ. Les images originales ont vraisemblablement été prises par des photographes SS. www.crdp.ac-creteil.fr/



Détenus attelés à un wagonnet, Mauthausen, 1941 ou 1942. Couverture du magazine *Regards*, n° 12, 1er juillet 1945 (coll. Musée de la Résistance nationale).

Cette photographie fait partie d'un ensemble de clichés réalisés par des SS de Mauthausen, récupérés par des déportés espagnols et rapportés en France. Certains sont publiés dans la presse française dans les semaines qui suivent la libération du camp. www.crdp.ac-creteil.fr/

Sur le judéocide, par balles dans les actions des unités mobiles Einsatzgruppen¹¹⁷; dans les ghettos; dans des camions à gaz à Chelmno¹¹⁸ ou dans les chambres à gaz de Treblinka, Belzec, Sobibor, Majdanek et Auschwitz-Birkenau, bien peu d'images.

Il existe pourtant des photographies, prises par les Allemands lors de la « Shoah par balles » à l'Est. Et un très court métrage sur l'exécution de Juifs à Liepaja, en Lettonie, tourné en août 1941 par un soldat de la Kriegsmarine. Un groupe d'hommes est sorti brutalement d'un camion par des auxiliaires lettons. Ils se dirigent au pas de course vers un fossé antichars où ils sont abattus par balles. Des soldats jettent, à la pelle, de la terre sur les cadavres. Ce qui frappe, dans ces deux minutes d'images filmées par Reinhard Wiener, c'est le grand nombre de personnes qui assistent en spectateurs à l'exécution. En amont du moment létal est arrivé jusqu'à nous le court métrage du départ d'un convoi de déportés raciaux depuis Westerbork en Hollande. Ces films s'inscrivent dans le vide du matériel iconographique de la Shoah. On ne connaît par exemple qu'une seule photo authentique de la grande rafle du Vel'd'hiv' en 1942¹¹⁹.

¹¹⁷ «Groupes d'intervention». Voir *Les crimes des Einsatzgruppen. La Shoah par balles, l'histoire oubliée* réalisé par Romain Icard en 2007 et lire Michaël Prazan, *Einsatzgruppen*, Seuil, 2010.

¹¹⁸ Première exécution par le gaz le 7 décembre 1941.

¹¹⁹ L'événement a fait l'objet d'un film éponyme, réalisé en France par Roselyne Bosch en 2010. Malgré de grossières erreurs historiques, ce film 'dramatico-historique' a été vu par nombre de classes. Il vaut mieux lire *La Grande Rafle du*

Par contre, il existe des photos et un film d'amateur en couleur sur la vie dans les ghettos polonais. En 1987, chez un antiquaire de Vienne, on découvre 393 diapositives couleur du ghetto de Lodz, prises entre 1940 et 1942 par Walter Genewein, un photographe nazi.

Les premières déportations de Juifs autrichiens et tchèques avaient commencé dès le 12 octobre 1939. Le 10 février 1940, ce sont les déportations depuis l'Allemagne de ce « peuple de parasites hostiles¹²⁰ » vers les ghettos polonais. La même année, trois films d'un antisémitisme sans nuance vont tenter d'expliquer et de justifier ces déportations. Et comme les Juifs sont censés cacher leurs tares, il faut donc dévoiler, à l'intention du citoyen allemand d'abord et des populations des pays occupés ensuite, leur véritable nature. Pour cela rien de tel que le cinéma.

Deux fictions, *Die Rothschilds* d'Erich Waschneck qui veut montrer que les Juifs sont partout à la recherche du profit par tous les moyens, le *Jud Süß* de Veit Harlan et le documentaire au titre évocateur, *Der Ewige Jude* (Le Juif errant) de Fritz Hippler. Un des cartons d'intertitre du premier est révélateur du discours nazi : *Pendant que les peuples versent leur sang sur les champs de bataille, le Juif spéculé à la Bourse. Le Juif Süß* sera l'un des grands succès commerciaux en Allemagne (6,2 millions de marks de recettes) et dans tous les pays occupés. *Le Parisien* en date du 21 février 1941 commentait : *Ce film n'est pas un produit de l'imagination, mais correspond tout entier à des faits historiques qui sont plus dramatiques que tout ce que l'on peut imaginer.* Le scénario se basait sur la vie de Joseph Süß Oppenheims, un demi-juif devenu Conseiller financier du duc de Wurtemberg entre 1733 et 1737. Dans le film, sa condamnation à mort est la conséquence d'un commerce charnel avec une chrétienne. Une partie de la figuration se composait de Juifs que l'on avait fait venir spécialement du ghetto de Varsovie¹²¹. Dans les territoires de l'Est, une projection était faite toutes les fois que se préparait une déportation ou une liquidation à l'intérieur d'un ghetto.

Dans son journal, en date du 16 novembre 1941, Goebbels parlant des Juifs est en phase avec la Shoah en action et sa cause fantasmée : « *De par leur naissance et leur race, tous les Juifs font partie d'un complot international contre l'Allemagne nationale-socialiste... Les Juifs sont une race parasitaire... contre elle, il n'y a qu'un moyen efficace : couper et jeter* ».

Dans *Der Ewige Jude*, les Juifs sont présentés comme des êtres profondément abâtardis, sales et corrompus, devant lesquels on ne peut qu'éprouver dégoût et répulsion. Le réalisateur, Fritz Hippler, était directeur de la section cinématographique du Ministère de la propagande et *Hauptsturmführer* (capitaine) SS. Le scénario insiste sur les défauts physiques, le mode de vie

Vel'd'hiv' de Claude Lévy et Paul Tillard, paru chez Laffont en 2002. Ou visionner le film *Mr. Klein* réalisé en 1976 par Joseph Losey.

¹²⁰ Alfred Rosenberg, théoricien nazi qui développa une mythologie raciste fondée sur la «vérité du sang aryen». Auteur de l'ouvrage *le Mythe du XXe siècle* (1930), où il tente de démontrer la supériorité raciale des Allemands sur tous les autres peuples. En mars 1941, il est nommé ministre des Territoires occupés de l'Est. Les exactions qu'il commit en URSS le firent condamner à mort pour crimes de guerre par le tribunal de Nuremberg.

¹²¹ Francis COURTADE et Pierre CADARS, *Histoire du cinéma nazi*, Eric Losfeld, 1972, p.195

sordide des populations juives et des citations, des photographies, des documents filmés et des statistiques apportent une apparence d'objectivité. Alors que ce qui est filmé est la conséquence des conditions auxquelles sont soumises les populations, il s'agit de faire passer cette misère totale pour la preuve de leur dégénérescence.

Une séquence de ce film, en grande partie tourné à Lodz, se retrouvera dans des documentaires sur le génocide. Il s'agit de l'allégorie des rats. Sur des images de rats grouillants, le commentaire expliquait que *partout où les rats surgissent, ils causent la ruine du pays... Ils sont sournois, peureux et cruels... Ils représentent parmi les animaux l'élément de destruction perfide et souterrain. Exactement comme les Juifs parmi les hommes.* Quant à la scène de l'abattoir où un bœuf a la gorge tranchée et qu'une main fouille ses entrailles, elle était ponctuée par « *L'Etat national-socialiste a protesté de toutes ses forces contre une telle atteinte à la civilisation* ». En Allemagne, cette séquence était coupée lors des projections pour âmes sensibles. En contre-point, le film se termine par des images d'ouvriers, paysans, artisans allemands et des défilés de *Hitlerjungend*.

Ce film a été le support principal de l'imaginaire antisémite et raciste dans le cadre de l'expression cinématographique. Cependant *le Juif errant, malgré les rapports enthousiastes des services de sécurité (S.D.) sur les réactions du public allemand, entraîna souvent les spectateurs à ressentir péniblement les séquences tournées dans les ghettos polonais et à s'émouvoir d'une situation que les nazis considéraient comme le spectacle authentique de la conduite et de l'état des Juifs livrés à eux-mêmes. L'ambivalence d'une propagande tendant à travestir systématiquement la réalité jusque dans ses manifestations les plus tragiques se retournait ainsi contre ses auteurs*¹²².

Egalement film de propagande, ***Theresienstadt, der Führer schenkt den Juden eine Stadt***, est un documentaire sur le ghetto « modèle » de Terezin¹²³, en Tchécoslovaquie. Camp créé fin 1941 et destiné aux Juifs allemands et tchèques que leurs relations, leurs mérites passés ou leur situation de fortune rendaient impropres à l'extermination immédiate. Des Juifs hollandais et danois vinrent s'y adjoindre par la suite¹²⁴. *Hitler donne une ville aux juifs* est réalisé sur ordre d'Adolf Hitler et de Joseph Goebbels par Kurt Gerro acteur et réalisateur juif qui avait fui le Reich. Arrêté en Hollande, il est envoyé dans un camp de concentration hollandais. En février 1944, il est transféré au camp de Theresienstadt où il y tourne ce documentaire truqué, qui vise à donner une image idyllique des camps, en réponse aux inquiétudes de la Croix-Rouge Internationale. Les internés juifs y sont forcés de jouer une comédie. On y voit des matchs de foot, une pièce de théâtre, et des ateliers chauffés. Finalement, toute l'équipe qui a participé à ce documentaire est déportée à Auschwitz. Dès leur arrivée, le 28 octobre 1944, ils sont tous assassinés dans une chambre à gaz.

Reste l'inabouti ***Das Ghetto***, tourné par la propagande nazie à Varsovie en mai 1942, abordé plus loin.

¹²² Christian DELAGE, *La Vision nazie de l'histoire à travers le cinéma documentaire du Troisième Reich*, L'Age d'homme, 1989, p.66

¹²³ Film disponible à la Médiathèque de la Communauté française.

¹²⁴ Léon POLIAKOV, *Le Bréviaire de la haine. Le IIIe Reich et les Juifs*, Calmann-Lévy, 1951.

Les nazis ont fait du cinéma un moyen de légitimation d'une politique, en reconstruisant le réel selon leurs propres fantasmes. A cette irrationalité de l'antisémitisme s'ajoute l'ambiguïté des images coincées entre reproduction d'une réalité et réduction à son interprétation. D'où le choix de Claude Lanzmann dans Shoah de ne pas utiliser d'images d'archives pour construire la mémoire du génocide.

En effet, quels documents subsiste-t-il pour illustrer l'extermination industrielle des chambres à gaz associées aux crématoires ? Comment montrer ce qui rend la Shoah unique ? La négation du crime à l'intérieur du crime lui-même, dans les *Sonderkommandos* où la responsabilité des bourreaux s'estompe par le travail des détenus juifs chargés de traiter les corps.

Ce qui n'empêchera pas une résistance. Essentiellement par quatre petites photos, prises clandestinement par un membre du *Sonderkommando*¹²⁵ (SK) du Crématoire IV de Birkenau à la mi-août 1944. On y aperçoit une file de gens nus et un bûcher en action. Elles sortiront du camp à destination de la résistance polonaise de Cracovie. Elles sont contemporaines de l'arrivée massive de Juifs de Hongrie. Un des convois sera d'ailleurs abondamment photographié par les SS. On retrouvera ces photos dans ce qui sera appelé l'album d'Auschwitz¹²⁶.

On sait que deux SS avaient pour tâche de réaliser des photo-documents sur le camp. Mais on ne sait pas dans quel but.

Cette série de clichés interpelle parce que l'atmosphère à l'arrivée du train est très calme. Une des photos montre une colonne se dirigeant vers les *Krematoriums*. A l'inverse des témoignages qui insistent sur la violence de la sélection sur la rampe. 300.000 Juifs de Hongrie seront assassinés, dès leur descente des wagons, en deux mois.

Certains membres des *Sonderkommandos* ont écrit durant leur présence au SK, au péril de leur vie. Ces détenus juifs, contraints de « traiter » les corps étaient régulièrement éliminés. Ils ont caché leurs manuscrits afin qu'ils puissent être retrouvés. Les auteurs de ces textes écrivent clairement que tel est leur but : témoigner (pour l'avenir) d'une réalité quotidienne qui, sinon, ne pourra être connue.

Mais, pas plus qu'à l'exception d'un nombre infime de survivants des fusillades ou des *Sonderkommandos*, il n'existe d'image du moment létal de l'extermination par les gaz. Pour Treblinka, il n'existe qu'une seule vue montrant un engin mécanique dans le lointain.

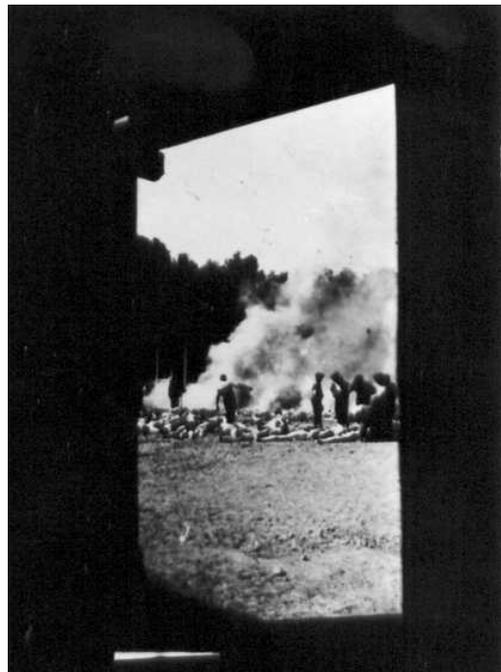
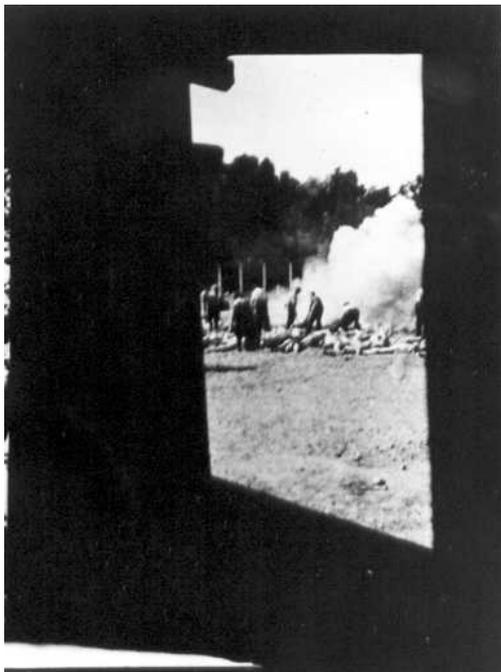
Comment dès lors montrer/voir/comprendre un événement qui est rupture d'humanité et un lieu de l'histoire du judéocide ?

¹²⁵ Sur

[HTTP://WWW2.CNDP.FR/TICE/TELEDOC/MIRE/TELEDOC_SONDERKOMMANDO.PDF](http://www2.cndp.fr/TICE/TELEDOC/MIRE/TELEDOC_SONDERKOMMANDO.PDF) un petit guide télé pour la classe du documentaire d'Emil Weiss *Sonderkommando Auschwitz-Birkenau*, 2007.

Et [HTTP://WWW.EMILWEISS.COM/PRESSE_SONDERKOMMANDO.PDF](http://www.emilweiss.com/PRESSE_SONDERKOMMANDO.PDF), <http://www.sonderkommando.info/complements/ss/biographie.html>

¹²⁶ Ouvrage supervisé par Serge Klarsfeld pour sa réédition par la Fondation pour la Mémoire de la Shoah en 2005.



Panstwowe Muzeum Oswiecim- Brezinka



Photographie prise par un SS sur la rampe d'Auschwitz-Birkenau, extraite de Lili Meier et Peter Hellman, *L'Album d'Auschwitz, Le Seuil*, 1983, page 59 (coll. Yad Vashem).



Photographie prise par un SS sur la rampe d'Auschwitz-Birkenau, extraite de Lili Meier et Peter Hellman, *L'Album d'Auschwitz*, Le Seuil, 1983, page 63. Au fond à droite, se profile le bâtiment du *Krematorium II* surmonté de sa cheminée.



Photographie prise par un SS sur la rampe d'Auschwitz-Birkenau, extraite de Lili Meier et Peter Hellman, *L'Album d'Auschwitz*, Le Seuil, 1983, page 95. A l'arrière-plan, les déportés sélectionnés pour les chambres à gaz se dirigent vers les *Krematoriums*.

Camps de concentration et centres d'extermination

L'important corpus de l'historiographie sur le nazisme et ses crimes permet de distinguer définitivement l'expérience concentrationnaire de l'entreprise génocidaire.

Cependant, la transmission par les médias (journaux télévisés, documentaires, films de fiction...) entretient la confusion entre ces histoires parallèles mais combien dissemblables.

Un seul exemple, la voix off, qui commente la visite du président américain à Buchenwald le 5 juin 2009, souligne les 57.000 victimes juives de ce camp.

Le très sérieux *Le Monde* ne fait pas mieux lorsqu'il titre « Le président américain, Barack Obama, est arrivé vendredi 5 juin au camp de concentration de Buchenwald, dans l'est de l'Allemagne, pour rendre hommage aux victimes de l'Holocauste », alors que la plupart étaient des opposants, des « asociaux », des droits communs et des déportés politiques des pays occupés.

Obama lui-même n'est pas le dernier à faire des approximations historiques. Pendant la campagne de 2008 pour les primaires présidentielles du parti démocrate, le sénateur de l'Illinois déclare lors de la journée commémorative de la libération des camps : *J'ai eu un oncle dans une unité qui faisait partie des premières troupes américaines à aller à Auschwitz et libérer les camps de concentration. Le camp d'Auschwitz, comme tout le monde le sait, a été « libéré » par l'Armée rouge le 27 janvier 1945.*

Comme le souligne Pierre Nora¹²⁷ en parlant des médias lors du 50^e anniversaire de la « libération » d'Auschwitz-Birkenau : *Nous avons assisté à une sorte de concentré de ce que les médias font de pire lorsqu'ils jouent sur l'émotion du public, comme on l'avait vu, quelque temps plus tôt, au moment du tsunami où la télévision se bornait à exciter la compassion. Du tsunami à la libération d'Auschwitz, la télévision a exploité les mêmes registres émotionnels, sans le moindre discernement. Car, à aucun instant les images d'horreur déversées sur l'écran n'ont été mises en contexte, historisées, expliquées.*

De plus, comme on l'a vu, l'essentiel des images connues du génocide « industriel » concerne le complexe d'Auschwitz-Birkenau. Mais les images prises en ce lieu illustrent son aspect concentrationnaire. Camp devenu le symbole de l'extermination des Juifs d'Europe alors qu'il n'a servi majoritairement « qu'à » la mise à mort des communautés juives occidentales et de Hongrie. Auschwitz, comme Majdanek, était à la fois camps de concentration et centre d'extermination. Ce qui entretient la confusion.

¹²⁷ « Entretien avec Pierre Nora : la fièvre médiatique des commémorations » propos recueillis par Ch. Delporte et I. Veyrat-Masson, in *Le temps des médias. Revue d'histoire* n°5, « Shoah et génocides. Médias, mémoire, histoire », automne 2005, p.191

On devrait s'interroger sur des succès d'audience qui posent question comme le documentaire *Apocalypse*¹²⁸ diffusé sur la RTBF en 2009. Malgré de nombreuses erreurs historiques, de chronologie, de causalité et de parti pris, quelle audience !

Basé sur des images d'archives colorisées, ce film, réalisé par Isabelle Clarke et Daniel Costelle, est dédié « à toutes les victimes de tous les totalitarismes ». Succès qui rappelle celui du téléfilm *Holocaust*¹²⁹ en 1979. Nous y reviendrons. Moins c'est scientifiquement, historiquement juste, plus cela a de spectateurs, plus cela suscite des réactions positives.

De nombreux films, téléfilms, documentaires, docu-fictions, se déroulent à un moment ou totalement dans le système concentrationnaire. Les plus emblématiques sont ceux qui ont modifié la perception collective du judéocide.

Avant-guerre et pendant le conflit, le système de détention concentrationnaire né avec l'arrivée au pouvoir des nazis en 1933 et les brutalités dont sont victimes les Juifs vont être sujets de films. C'est la violence de la Nuit de Cristal¹³⁰ en 1938, s'accompagnant d'une première arrivée massive dans les camps, qui émeut momentanément l'opinion publique internationale.

Mais les cinéastes, surtout français, restent bien discrets sur les dangers du national-socialisme. A l'exception de *Après Mein Kampf, mes crimes* réalisé par Alexandre Ryder. Un long métrage qui sort en 1940 et évoque le parcours d'Hitler et les crimes du IIIe Reich, y compris la persécution systématique des Juifs.

En Grande Bretagne et aux Etats-Unis sortent de nombreux films, souvent d'espionnage¹³¹, pour exprimer une opposition au régime nazi. Mais le plus souvent, ils ne comportent aucune

¹²⁸ Gianni Haves et Charles Heimberg ; « Quelques remarques critiques à propos du documentaire *Apocalypse* » in *Témoigner entre histoire et mémoire. Le traitement de l'histoire dans les documentaires filmiques, revue pluridisciplinaire de la Fondation Auschwitz*, éditions du Centre d'Etudes et de Documentation – Mémoire d'Auschwitz et éditions Kimé, n° 108- juillet/septembre 2010.

¹²⁹ Téléfilm américain réalisé par Marvin Chomsky et sorti en 1978 aux USA, rediffusé sur Arte en 2005 et édité en DVD.

¹³⁰ *Kristallnacht* est le nom donné au violent pogrom qui eut lieu les 9 et 10 novembre 1938, dans toute l'Allemagne et les territoires récemment annexés (Autriche et Sudètes), à l'initiative des dirigeants du parti nazi et des S.A. (sections d'assaut). L'origine du nom de cet événement est liée au nombre incalculable de vitres brisées des synagogues, magasins, centres communautaires et maisons appartenant à des Juifs. Son prétexte est l'assassinat d'un diplomate allemand par un jeune Juif polonais à Paris. Les SS qui ne participent pas à la Nuit de Cristal et la Gestapo (police secrète d'Etat) procèdent à l'arrestation d'environ 30 000 hommes juifs. Ils furent envoyés dans les camps de concentration de Dachau, Buchenwald et Sachsenhausen. Soumis à des traitements brutaux, ils furent ensuite relâchés dans les trois mois qui suivirent, mais durent s'engager à quitter l'Allemagne.

¹³¹ Par exemple : *Confessions of a nazi spy (les aveux d'un espion nazi)* d'Anatole Litvak, en 1939.

référence à l'antisémitisme et au sort des Juifs. Des fictions comme *Hitler's Madman* (1943) de Douglas Sirk, ou *The seventh Cross* (1944) de Fred Zinnemann, sont à mettre dans la catégorie des films concentrationnaires. C'est déjà un cinéma de la Résistance. Comme l'est *This Land is mine (Vivre Libre)*, réalisé aux USA par Jean Renoir – celui de *La Grande illusion* – en 1943. Les victimes sont des résistants, des patriotes, des otages, des innocents. Une séquence pourtant fait référence au rejet du Juif par une partie de la population française. Des condisciples dessinent un J sur la joue du souffre-douleur de la classe.

Dans *Man Hunt* en 1941, Friz Lang évoque une tentative d'attentat raté contre Hitler en 1939. En 1943 dans *Hangman also die (Les Bourreaux meurent aussi)* le réalisateur raconte l'assassinat du protecteur de Bohème-Moravie Heydrich mais les deux fictions effacent toute trace de l'antisémitisme et du sort des Juifs.

Toute trace à une Résistance communiste est d'ailleurs absente.

Mais il y a des exceptions et de taille. Charlie Chaplin monte en 1940 *The Great Dictator* et met en scène explicitement les persécutions vécues par la communauté juive d'Allemagne. Le dictateur Hynkel parle des Juifs au peuple *pour qu'il oublie qu'il a faim*.¹³² La même année, *The Mortal Storm*¹³³ de Frank Borzage est limpide sur la brutalité des nazis à l'égard des Juifs. Les derniers plans montrent une maison vide, allégorie de l'absence, de la disparition qui sont au cœur de la représentation infilmable du judéocide.

Pour finir, un film précurseur, *None shall escape* d'André De Toth¹³⁴ en 1944. Son film raconte la carrière d'un bourreau par le biais de sa comparution devant une cour de justice internationale. Soit deux ans avant le procès des dignitaires nazis à Nuremberg. Le film aborde aussi, ce qui à l'époque était rarement montré, la révolte d'un groupe de Juifs avant d'être déportés. Réuni pour la première audience le 20 novembre 1945 à Nuremberg, le tribunal militaire international rendit son verdict le 1er octobre 1946 après dix mois de débats. Le procès des dignitaires nazis a été entièrement filmé et des documents cinématographiques ont été utilisés comme preuves à charge.

Mais la fin de la Seconde Guerre mondiale va surtout être marquée par une présence massive d'images des camps de concentration. Les premiers clichés de l'univers concentrationnaire nazi ne datent pas du mois de novembre 1944, illustrant l'arrivée des troupes françaises et américaines au Struthof, dans l'Alsace réannexée au IIIe Reich.

Le premier documentaire concerne en fait le *SS-Auffanglager* (camp d'hébergement) situé dans le fort de Breendonk¹³⁵ en septembre 1944. Dans les deux cas, les lieux étaient complètement déserts, sans traces des exactions commises. Dès l'entrée des Alliés en Allemagne, les unités d'actualités cinématographiques, qui suivent les troupes au combat,

¹³² Le film d'Ernst Lubitsch *To be or not to be*, réalisé en 1942, éclaire aussi par l'humour l'antisémitisme du régime nazi.

¹³³ Le film devait s'appeler *Concentration Camp*.

¹³⁴ Parcours étrange, De Toth avait filmé l'invasion de la Pologne pour la propagande allemande avant de retourner en Hongrie, puis fuir aux Etats-Unis.

¹³⁵ De nombreuses photos sur <http://photos.bruxelles5.info/breendonk>

vont montrer des détenus décharnés, des corps entassés comme des bûches, des châlits couverts de grabataires, etc.

Un des moments forts sera consacré à la visite du commandant en chef des forces alliées en Europe, au camp de travail Ohrdruf¹³⁶, un *Kommando* de Buchenwald, le 12 avril 1945. 'Ike' Eisenhower parcourt le camp, libéré le 5 avril, et est épouvanté : *Ce que j'ai vu défie toute description... J'ai effectué cette visite délibérément afin d'être en mesure d'apporter un témoignage de première main, au cas où on en viendrait un jour à prétendre que ces choses-là sont à mettre au compte de la propagande*¹³⁷.



Ces films ont aussi un objectif pédagogique, le soldat américain ou britannique saura « contre quoi il se bat » et les civils allemands, autre public cible, ne pourront ignorer les violences les atrocités de Buchenwald. C'est pourquoi, un documentaire montre des files de civils allemands de la ville de Weimar obligés à défiler devant les charniers et des peaux humaines tatouées montées en lampadaires.

Mais, l'image qui reste probablement la plus emblématique de la libération des camps est celle des bulldozers anglais de Bergen-Belsen¹³⁸ repoussant des tas de cadavres dans une

¹³⁶ <http://www.jewishgen.org/ForgottenCamps/Witnesses/NickolsFr.html>

¹³⁷ Lettre du 12 avril 45 au général Marshall.

¹³⁸ <http://www.ushmm.org/wlc/fr/article.php?ModuleId=92> C'est à Bergen-Belsen que mourut du typhus la jeune Anne Frank. Voir *Anne Frank : l'après journal*, documentaire du Français Christophe Weber en 2008.

fosse commune, en avril 1945. Sidney Bernstein réalise en 1945 le documentaire *Bergen-Belsen Memory of the camp* avec l'aide d'Alfred Hitchcock. Aux Etats-Unis, Billy Wilder réalisera la même année *Death Mills*, premier documentaire à montrer la découverte des camps. Et Samuel Fuller filme la libération du camp de Falkenau en Tchécoslovaquie le 9 mai 1945¹³⁹. Quant aux Soviétiques, ils avaient confié au réalisateur polonais Aleksander Ford la réalisation pendant l'été 1944 de *Majdanek : cimetière de l'Europe*.

De nombreux films de fiction américains, comme *The Stranger*¹⁴⁰ et *Judgment at Nuremberg*¹⁴¹, reprendront ces images d'actualité.

Mais, toute référence au génocide est absente de l'information cinématographique, tant à l'Ouest qu'à l'Est. Pour les Soviétiques, les victimes sont des antinazis, des résistants communistes, tandis qu'à l'Ouest : *Toute mise en avant de la spécificité antisémite du crime nazi, de l'utilisation de structures de gazage ou du réseau de la déportation massive rappellerait à l'opinion occidentale la passivité souvent complice des démocraties face au génocide juif... Si l'inhumanité qui régnait dans les camps nazis a été abondamment soulignée par la presse, on a plutôt mis l'accent sur le fait que les nazis affamaient leurs prisonniers et brûlaient les cadavres : en quelque sorte, le four prend la place de la chambre à gaz dans la mémoire médiatique immédiate du crime nazi.*¹⁴²

Cette « vision » occulte encore aujourd'hui la juste perception des faits, principalement que les Juifs constituaient l'écrasante majorité des victimes des gazages. Depuis les bulldozers de Bergen-Belsen, si on veut montrer les camps, il doit y avoir des cadavres, des pyjamas rayés, des barbelés, des fosses communes. C'est ce que le spectateur veut voir.

Côté soviétique, *Oswiecim – documents cinématographiques des crimes commis par les Allemands à Auschwitz* – est à l'origine de l'iconographie utilisée depuis. Le film, réalisé par des opérateurs militaires du 1er Front d'Ukraine, montre tout : les survivants au bras tatoué, les baraques, le portail, les photos des immatriculés, des cadavres, des chambres à gaz, des boîtes de Zyklon B, des montagnes d'objets usuels que l'on retrouve aujourd'hui dans les vitrines du Musée d'Auschwitz I (cheveux, lunettes, valises, brosses à dents...), mais aussi les traces des expériences médicales et des photographies de SS. Le commentaire met l'accent sur le rôle de l'Armée rouge et sur l'origine slave des victimes. Le terme juif n'est prononcé qu'une seule fois, pour désigner une catégorie de détenus.

¹³⁹ Le réalisateur américain reprendra ce thème dans son film *The Big red one* et le Français Emil Weiss produira *Falkenau, vision de l'impossible*. Samuel Fuller témoigne en 2004. On doit aussi à ce dernier *Auschwitz, premiers témoignages* sorti en 2010.

¹⁴⁰ *The Stranger* (Le Criminel), film d'Orson Welles de 1945 qui raconte la traque d'un criminel de guerre nazi devenu professeur dans un collège américain.

¹⁴¹ *Judgment at Nuremberg* de Stanley Kramer en 1961, adapté d'une pièce de théâtre basée sur le véritable procès de magistrats allemands à Nuremberg.

¹⁴² Vincent Lowy ; *L'histoire infilmable. Les camps d'extermination nazis à l'écran*, L'Harmattan, 2001, p.41.

Fausse actualité brute où des prisonniers sont remis en situation, ce film en noir et blanc procure une impression de réalité, impression renforcée par le modèle visuel collectif que l'on a en tête, vu l'omniprésence de ces images.

Nuit et brouillard

Un film documentaire va renforcer ce modèle : *Nuit et Brouillard*¹⁴³ d'Alain Resnais en 1956. Utilisé jusqu'à la corde par les enseignants et toile de fond de l'actuel parcours des *Territoires de la mémoire* à Liège.

*Nuit et brouillard*¹⁴⁴ est une commande officielle du *Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale*, un organisme gouvernemental fondé en 1951, dont la fonction était de rassembler de la documentation et de poursuivre des recherches historiques sur la période de l'occupation de la France en 1940-1945.

Nous avons tous ses plans séquences en tête. Nous entendons résonner les phrases de Jean Cayrol en voix off : « La mort fait son premier choix. Un second est fait à l'arrivée dans la nuit et le brouillard » ; « Au loin la flamme du crématoire » ; « Il faut anéantir mais productivement » ; « Quand les crématoires sont insuffisants, on dresse des bûchers » ; ...

Lors de l'analyse d'un film, il faut toujours porter attention au cadre dans lequel il a été conçu et diffusé. En 1955, l'accent est résistancialiste et le discours porte logiquement sur l'univers concentrationnaire¹⁴⁵, même si le film montre une chambre à gaz, même si le terme juif n'est pas absent comme on l'entend souvent. C'est une histoire tronquée. Le tournage à Auschwitz montre un espace de désolation, un terrain vague sans signification¹⁴⁶. La censure française fait retirer une photographie prise au camp de Pithiviers qui a accueilli les Juifs raflés à Paris en juillet 1942. On y voit un gendarme français. La Suisse fait mieux en refusant sa diffusion – pour cause de neutralité.

A l'inverse, aujourd'hui de qui parle-t-on ? Sinon des Juifs assassinés en masse dès leur arrivée à un terminus ferroviaire. Dès les années 70, on est passé d'une occultation du judéocide à une conscience de la spécificité du crime de génocide. Auschwitz remplace Buchenwald.

¹⁴³ Documentaire d'Alain Resnais réalisé en 1955, texte de Jean Cayrol dit par Michel Bouquet. 32 min.

¹⁴⁴ Dossiers pédagogiques sur http://www2.cndp.fr/TICE/teledoc/dossiers/dossier_brouillard.htm et <http://clioweb.free.fr/camps/nuitetbrouillard.htm>

¹⁴⁵ Sylvie LINDEPERG *Nuit et brouillard, Récit d'un tournage*, dans *L'Histoire*, n° 294, 2005 et Sylvie LINDEPERG, *Nuit et Brouillard. Un film dans l'histoire*, Odile Jacob, Paris, 2007.

¹⁴⁶ A consulter avant d'utiliser *Nuit et brouillard* : <http://clioweb.free.fr/camps/nuitetbrouillard.htm>

La place centrale de la Shoah

L'événement historique est tributaire des déplacements de regards et de sens. Le film est agent de la mémoire, miroir des représentations individuelles et collectives, reflet des conflits mémoriels.

Le cinéma est une forme privilégiée de transmission de la mémoire d'un épisode d'Histoire. Le sujet du film permet d'exprimer les préoccupations, les craintes de l'époque de sa réalisation. Pour Michel Jacquet : *la fiction peut être envisagée comme le meilleur moyen que l'homme ait trouvé pour rendre vrai ce qu'il n'est pas (ou plus) en mesure d'appréhender par l'expérience*¹⁴⁷. Marc Ferro¹⁴⁸ va plus loin quand il définit le film comme *source et agent de l'histoire*. Ainsi le procès d'Eichmann¹⁴⁹ en 1961 en Israël.

Eichmann symbolise le bourreau et son procès permet aux rescapés juifs de parler de leur expérience. Le procès est intégralement filmé et a fait l'objet d'un film documentaire nommé : *Un spécialiste*¹⁵⁰. Le film fut réalisé à partir d'un fonds de 350 heures d'images et a contribué à placer la Shoah au centre des discours sur la barbarie nazie, minorisant la place occupée par les victimes de la répression politique (opposants et résistants). C'est comme le dit Annette Wieviorka¹⁵¹ l'avènement du témoin *prétexte d'une vaste leçon d'histoire et de morale*.

L'année 1961 est aussi celle de la publication de l'étude de Raul Hilberg sur *La destruction des Juifs d'Europe*¹⁵². C'est encore l'année où les chaînes de télévision diffusent les premiers documentaires qui soulignent la spécificité de la *solution finale de la question juive*. Comme matière première, ces films utilisent des images d'archives majoritairement d'origine nazie. En 1963 s'achève le montage d'un film inachevé et trop peu connu *Pasazerka (La Passagère)* du Polonais Andrej Munk. Depuis le pont d'un paquebot en escale, une passagère blonde en voit une autre, brune, descendre d'une passerelle. Leurs regards se croisent et la première passagère se souvient. Quinze ans plus tôt, en 1943, elle dirigeait à Auschwitz un groupe de prisonnières affectées au tri des affaires des déportés arrivants. La passagère entrevue sur la passerelle lui rappelle l'une des anciennes détenues, avec qui elle avait engagé dans le camp

¹⁴⁷ Michel JACQUET, *La Grande Guerre sur grand écran*, Anovi, 2006, p. 14.

¹⁴⁸ Marc FERRO, *Cinéma et histoire*, Gallimard (1^{ère} édition 1977), 1993.

¹⁴⁹ Adolf EICHMANN, *Obersturmbannführer* (lieutenant-colonel) SS qui avait dirigé le bureau des Affaires juives de l'Office central de sécurité du Reich (RSHA *Referat IV B4*) et organisé les déportations des Juifs d'Europe, <http://memorial-wlc.recette.lbn.fr/article.php?lang=fr&ModuleId=36> - David CESARANI, *Adolf Eichmann*, Taillandier, 2010.

¹⁵⁰ *Un spécialiste*, documentaire d'Eyal SIVAN et Rony BRAUMAN, France, 1998.

¹⁵¹ Annette WIEVIORKA, *Le Procès Eichmann*, Complexe, 1989.

¹⁵² Publié en 1961, sous le titre *The Destruction of the European Jews*, cet ouvrage ne connaît sa version définitive qu'en 1985 et est publié traduit en français chez Fayard en 1988.

un rapport de force fait d'admiration et de défiance... C'est un film sur la mémoire et la responsabilité, les bourreaux et les victimes, l'indicible et le mensonge.

Dans la décennie suivante, un téléfilm va mobiliser la critique des historiens et des survivants, avoir un taux d'audience exceptionnel et être à la source du débat intergénérationnel en République fédérale d'Allemagne. La télésuite américaine en quatre épisodes *Holocaust* illustre le fossé qui existe parfois entre le manque de rigueur historique d'un média, son succès et son impact sur le renouveau du regard porté sur un événement d'histoire. En Allemagne, en 1979, le feuilleton est suivi par plus d'un tiers des Allemands. Les jeunes allemands ont eu la volonté de connaître le passé de leur pays, ont voulu connaître le parcours de leurs parents¹⁵³. Cette relecture du passé nazi de l'Allemagne est contemporaine de la « querelle des historiens » allemands sur l'analyse du national-socialisme et son rapport avec la politique soviétique.

Le silence dans les familles, les amnésies des mondes culturel et politique, le trauma de la défaillance et de la culpabilité créent une interruption de la transmission orale de l'histoire après 1945 en Allemagne. La génération, née ou socialisée après le nazisme, va rechercher un lien social déchiré par les non-dits et révéler l'ambivalence des affects entre une mémoire « positive » du nazisme et une mémoire « négative » de la Shoah¹⁵⁴.

C'est en 1979 que la diffusion de la saga de la famille Weiss provoqua un véritable choc, notamment par la réception des témoignages des victimes, en démontrant que l'incision d'images dans les consciences influe sur l'interprétation de l'Histoire¹⁵⁵. Si cette série américaine est critiquable par son aspect larmoyant et épique, elle met l'accent sur l'absence d'un plan précis pour résoudre la « question juive », et souligne les différentes étapes menant au passage à l'acte d'une extermination caractérisée dans une large mesure par l'improvisation sur le terrain. Mais les Weiss, Juifs aisés et assimilés, ne sont pas représentatifs de la population juive dans l'Europe des années 30-40. Quant aux autres Juifs, ils sont représentés comme une masse passive, dans une posture de victimes. La version allemande, programmée comme un outil pédagogique, met en exergue la question de la complicité des Allemands ordinaires.

¹⁵³ Le film de Paul VERHOEVEN, *The Nasty Girl*, en 1990, raconte l'histoire d'Anna Rosmus qui, adolescente, participe, en 1979, à un concours d'historiens en herbe, se penche sur le passé nazi de sa ville, Passau, et est littéralement ostracisée par sa communauté.

¹⁵⁴ Andréa LAUTERWEIN ; *Essai sur la mémoire de la Shoah en Allemagne fédérale (1945-1990)*, éditions Kimé, 2005.

¹⁵⁵ Le gouvernement allemand allonge le délai de prescription pour les criminels nazis.

Comment filmer la Shoah dans les deux Allemagnes ?

Holocaust n'est cependant pas la première approche cinématographique du Troisième Reich et de la persécution des Juifs. En RDA, le premier film de fiction sur ces thèmes s'intitulait *Die Mörder sind unter uns* (*Les Assassins sont parmi nous*) de Wolfgang Staudte en 1946 déjà. L'intention était de démontrer qu'en RFA, nombre d'anciens dignitaires nazis avaient retrouvé des postes importants.

En Allemagne de l'Ouest, on fait l'impasse sur cette problématique. Au début des années 60, *Das Dritte Reich*, une série en 12 épisodes, est diffusée sur une chaîne allemande. Toute la période, y compris le sort des Juifs, est traitée. Mais le rôle de l'industrie, de l'économie et de la justice dans la machine nazie est occulté. Alors qu'en RDA, on éludait le sujet de la persécution des Juifs et des itinéraires personnels sans le Troisième Reich. Car on se serait vite aperçu des compromissions des uns et des autres avec le fascisme et c'est exactement cela qu'on voulait éviter. On préférerait accuser en bloc les agents du capital, autrement dit les responsables en RFA ¹⁵⁶.

Le film *Nackt unter Wölfen* (*Nu parmi les loups*), réalisé en 1962 par Frank Beyer d'après le roman de Bruno Apitz (*L'enfant de Buchenwald*), est le premier film allemand traitant de la vie et de la mort dans un camp de concentration. Dans l'horreur du camp, quelques prisonniers découvrent, avec effarement et compassion, blotti dans une valise, un jeune enfant juif, qu'ils décident de cacher. Alors que les Alliés progressent, le réseau de résistance communiste attend le bon moment pour prendre les armes et précipiter la libération des déportés. Cette fiction met l'accent sur la résistance organisée des prisonniers politiques dans le camp de concentration de Buchenwald.

C'est pourtant de la fiction que va naître la réflexion. Le fort taux d'audience d'*Holocaust* vient de son traitement plus émotionnel que les nombreux documentaires et films qui l'ont précédé. Ceux-ci se basaient essentiellement sur les images d'archives et se focalisaient sur Hitler et son entourage criminel. En 2004, le film *Der Untergang* (*La Chute*) d'Olivier Hirschbiegel, racontant les douze derniers jours du Führer, fait encore partie de ce « genre Hitler ». Il est surtout remarquable par l'inversion de sens des images de victimes. Les corps de soldats allemands prennent la place des assassinés des camps.

Les années 1980 et 1990 verront apparaître d'abord les visions d'une identité négative, puis des monuments aux victimes du nazisme, des représentations qui actualisent l'oubli des victimes, et non leur mémoire. *Holocaust* amorce le débat sur la possibilité et/ou la légitimité de représenter, par le biais de la fiction, l'extermination des Juifs d'Europe. Elie Wiesel, par exemple, critiqua ce type de fiction. Il affirmait que la banalisation du génocide induite par ce feuilleton est moralement discutable et indécente. Il pensait qu'il est impossible de traduire la Shoah par le cinéma fictionnel car il s'agit d'un événement qui dépasse toute forme narrative traditionnelle. Pour lui *Holocaust* est un mélodrame sans envergure qui ne montre pas toute l'étendue de l'horreur ni l'héritage culturel qui a péri dans le judéocide.

¹⁵⁶ *La Shoah dans le cinéma allemand*, interview de Peter Zimmermann, de la Maison du documentaire de Stuttgart, in <http://www.arte.tv/fr/Holocauste/750016,CmC=757434.html>

Débat qui se retrouve autour du film *Shoah* de Claude Lanzmann, de *Schindler's List* de Steven Spielberg, comme du roman *Les Bienveillantes*¹⁵⁷ de Jonathan Littell. Parce que se pose aussi la question de comment filmer les bourreaux. L'incontournable *Aus einem deutschen Leben*¹⁵⁸, tiré du roman de Robert Merle *La Mort est mon métier* paru en 1952, revient sur l'histoire romancée de Rudolf Höß, le Commandant des camps d'Auschwitz-Birkenau.

Documentaire ou fiction ?

Que choisir en effet pour illustrer une séquence de cours sur la Shoah et/ou le système concentrationnaire nazi : un documentaire comme *Nuit et brouillard* ou un film de fiction ? C'est peut-être un faux débat ! L'histoire du cinéma commence par le film documentaire¹⁵⁹ des Frères Lumière et pose directement la problématique du rapport au réel.

Le documentaire peut se définir comme restitution de la réalité par un tournage entravé par le hasard et donc incontrôlable. Alors qu'une fiction serait bâtie sur un récit écrit, un scénario, un story-board, une mise en scène et un jeu des acteurs déterminés au préalable et contrôlés.

Comment dès lors qualifier les docu-fictions si à la mode ? Ils ont la fâcheuse tendance de faire l'impasse sur les références pouvant permettre de distinguer images d'archives et séquences reconstituées.

On peut aussi convenir que la matière d'un documentaire se limite à des traces du passé : des images illustratives d'un événement, des objets, des décors d'un lieu, des archives écrites le décrivant, des témoins le racontant et des historiens contrepoint aux propos de ces derniers, pire comme simples figurants cautionnant par leur présence les propos de réalisateur.

Définir le documentaire en référence au caractère réel de ce qui est filmé est une vue de l'esprit. La réalité ne se limite ni à ce qui est montré ni à ce que nous percevons directement. Il est donc impossible de représenter le réel pour ce qu'il est.

Le court métrage documentaire réalisé par Yael Hersonski¹⁶⁰ sur les conditions de tournage du film de propagande inabouti *Das Ghetto* à Varsovie en 1942 démontre l'ambiguïté de ce rapport au réel.

Longtemps, les images du film nazi étaient perçues comme offrant un reflet fidèle de la réalité quotidienne de la vie dans le ghetto et donc utilisées pour l'illustrer. Le plus souvent avec ses séquences poignantes sur les enfants mendiants en guenilles, les cadavres sur les trottoirs, etc.

¹⁵⁷ Jonathan LITTELL, *Les Bienveillantes*, Gallimard, 2006.

¹⁵⁸ Réalisé en RFA par Théodor Kotulla en 1977.

¹⁵⁹ Leur premier film représentait la sortie de leur usine de plaques photographiques, le 22 mars 1895.

¹⁶⁰ *Quand les nazis filmaient le ghetto*, (Allemagne, 2009, 86mn), MDR

mais moins sur ces Juifs privilégiés qui font semblant que tout continue comme avant et qui font la fête.

Or, en 1998, la découverte d'une nouvelle bobine montre des opérateurs donnant leurs instructions à des 'figurants' juifs. Mettant en scène, ils refont des prises pour obtenir le résultat escompté.

Dans *Quand les nazis filmaient le ghetto*, la réalisatrice israélienne croise ces archives brutes avec le témoignage de survivants, des extraits de journaux intimes tenus notamment par Adam Czerniakow¹⁶¹ et un entretien avec Willy Wist, l'un des cameraman/metteur en scène.

Démarche à rapprocher de celle de Frédéric Rousseau¹⁶² dans son travail de déconstruction de la photo devenue symbole de la liquidation du ghetto de la capitale polonaise. Celle d'un garçonnet en culottes courtes, au regard terrorisé, coiffé d'une casquette trop grande, les mains au-dessus de la tête. Celle de cet enfant en tête d'une colonne de familles encadrées par des SS en 1943. L'historien retrace l'histoire de cette image devenue emblématique de la barbarie nazie, d'une image exploitée dans les manuels scolaires ou placée en première de couverture d'un nombre impressionnant de publications, utilisée parfois détachée de son contexte historique et donc objet de dérives mémorielles. Cette photo faisait partie d'une série : elle se trouvait en effet parmi une cinquantaine d'autres dans les pages d'un rapport nazi établi par le général Jürgen Stroop, chef de la SS et de la police du district de Varsovie. Il comportait une liste des hommes « tombés au combat pour le führer et la patrie » et des photos qui devaient montrer aux générations futures « les lourds et sanglants sacrifices consentis par la race nordique et la Germanie pour la déjudaïsation de l'Europe et du globe terrestre tout entier ». Propos qui définissent parfaitement ce qu'est un génocide.



¹⁶¹ Adam CZERNIAKOW, *Carnets du ghetto de Varsovie (6 septembre 1939-23 juillet 1942)*, La découverte/poche, 2003. Désigné à la tête du Judenrat du ghetto de Varsovie, où il tenta de limiter les déportations en collaborant avec les Nazis. Réalisant la nature et la dimension de la Solution Finale, il se suicida le 23 juillet 1942.

¹⁶² Frédéric ROUSSEAU, *L'Enfant juif de Varsovie. Histoire d'une photographie*, Le seuil, 2009.

La majorité des jeunes d'aujourd'hui ne connaissent pas la taille réduite des photos d'hier, et ignorent que des photographies argentiques pouvaient être en noir et blanc. Noir et blanc qui se veut le signe de l'image d'archive¹⁶³ comme dans le long métrage de Spielberg, *La liste de Schindler*. Vues en noir et blanc, prises caméra à l'épaule, qui donnent à croire que son film colle à la réalité de l'événement et doit être reçu comme tel¹⁶⁴. Pourtant le réalisateur américain transgresse le tabou, l'interdit de la fiction pour représenter la Shoah.

Pourtant, *le règne du soupçon marque en particulier l'image d'actualité, qui doit faire l'objet de toutes les remises en cause, depuis ce jour mémorable de juillet 1902 où Georges Méliès filmait une imitation du couronnement du roi Eduard VII, un mois avant la date du sacre, pour diffuser le premier les images de l'événement*¹⁶⁵. Depuis, les cadavres de Timisoara, des oiseaux mazoutés d'Irak, etc. nous invitent à l'esprit critique vis-à-vis de toute iconographie.

Comment développer une méthodologie efficiente pour analyser les modes du langage filmique ? Intuitivement, on sait que le choix des documents, l'ordre adopté pour mettre en place les arguments et leurs supports visuels, le montage sont de l'ordre du discours.

Reste à disséquer :

- les sons (témoignages, commentaire en voix off, bande son, bruitage, musique...)
- le visuel (images d'archives, autres images, lieux de tournage...)
- les textes (archives écrites, bancs-titres...)

Puis à décrypter et analyser leurs usages ou mésusages, les continuités et les ruptures, les variations des positions des différents éléments dans la scénographie, etc.

Reste que *La fiction parvient beaucoup plus facilement à représenter la vie privée, la vie intime, les sentiments, les pensées, à tisser des histoires d'amour. Le documentaire non, ou très mal, car il se nourrit de faits, de déclarations, d'une vision qui est, en grande partie, un regard extérieur sur les événements. Le documentaire ne peut se passer de paroles, de témoignages, d'interviews d'experts, de visites in situ et surtout d'une source omniprésente : les archives, à savoir les films des années 30 et 40, qui sont empreints de l'idéologie nazie ; souvent ce sont même les plus grands films de propagande, comme le **Triomphe de la volonté** de Leni Riefenstahl, les discours de Goebbels dans les actualités de l'époque et quelques autres. Le film documentaire à la télévision ne cesse de puiser à cette source pour illustrer cette période de l'histoire. En termes provocateurs, on pourrait dire : Goebbels et ses compagnies de propagande n'ont jamais eu autant de succès qu'à la télévision dans les années 60, 70, jusqu'à nos jours ! Jamais ce message n'a été autant martelé. Notre vision du troisième Reich, elle provient de la machine de propagande de Leni Riefenstahl et Goebbels, dont les images n'auront sans doute jamais autant circulé !*¹⁶⁶.

¹⁶³ Il existe des images en couleur de la guerre et des camps, notamment de Dachau. Elles sont filmées et utilisées dans *D-Day to Berlin (La Marche des héros)* par George Stevens qui suit les troupes américaines depuis le Débarquement de Normandie et reprises dans le documentaire *La Libération en couleur*.

¹⁶⁴ Voir son analyse plus loin.

¹⁶⁵ Vincent LOWY, *L'histoire infilmable. Les camps d'extermination nazis à l'écran*, L'Harmattan, 2001, p. 195

¹⁶⁶ La shoah dans le cinéma allemand, op.cit.

Le regard de Lanzmann

Les années quatre-vingt seront marquées par le film fleuve de Lanzmann. Résultat d'un travail de treize ans de recherche, des images tournées entre 1976 et 1981, pour un documentaire de près de dix heures, composé d'entrevues filmées de témoins et de prises de vues faites sur les lieux du génocide¹⁶⁷. Parfois, le réalisateur est derrière l'action montrée, comme par exemple quand il filme le cheminot qui joue le geste de passer son doigt pour trancher une gorge. Pour Lanzmann, *le regard du Juif rescapé est l'axe du film. Il le parcourt de bout en bout. Il y aura aussi d'autres points de vue, ceux de SS, ceux de Polonais. Mais leur fonction, par rapport à cet axe-là, est secondaire, une fonction de corroboration*¹⁶⁸. Aucun survivant n'est questionné sur le pourquoi de la mise en œuvre de l'extermination. C'est aux spectateurs de se poser cette question.

Sans la moindre image visible d'assassinat en masse par les gaz, le réalisateur veut démonter les rouages de l'extermination en étant au plus près des centres de mise à mort. Il déclare « On ne peut raconter ça. Personne ne peut se représenter ce qui s'est passé ici. Impossible. Et personne ne peut comprendre cela. Et moi-même aujourd'hui... Je ne crois pas que je suis ici. Non, cela, je ne peux pas le croire ». Volonté de Lanzmann de faire de *Shoah* un « monument¹⁶⁹ » qui « ne fait pas seulement partie de l'événement de la Shoah » mais qui « contribue à la constituer comme événement »¹⁷⁰. Le cinéma est de fait un art double : celui de former un récit et celui de figurer une histoire.

Pour *Shoah*, véritable réflexion pédagogique sur les victimes, Lanzmann refuse l'usage d'images d'archives, les photographies des camps de la mort et toutes reconstructions. *J'ai passé mon temps à expliquer pourquoi il n'y a pas d'images d'archives dans Shoah ! La raison principale est qu'il n'y en a pas ! Pas une seule archive des camps d'extermination ! Pas une photo de Belzec, où 600 000 Juifs ont été gazés, ni de Sobibor, ni de Chelmno, ni de Treblinka, à part un bulldozer filmé de très loin... Les photos qu'a utilisées Alain Resnais dans Nuit et Brouillard sont les photos de détenus morts de malnutrition, du typhus et de toute la désorganisation de la fin de la guerre. Mais il n'y a aucun film et a fortiori aucune photographie des cadavres des camps d'extermination, pour la simple raison que les victimes étaient tuées dans les deux heures qui suivaient leur arrivée et réduites en cendres*¹⁷¹.

¹⁶⁷ Le film n'est accompagné d'aucun fond musical.

¹⁶⁸ Carles TORNER (préf. Claude Lanzmann), *Shoah, une pédagogie de la mémoire*, éd. L'Atelier, 2001, p.115

¹⁶⁹ *Shoah* sera rediffusé sur le petit écran en 1987 à l'occasion du procès Barbie, puis pour ceux de Touvier en 1993 et de Papon en 1998.

¹⁷⁰ Julie MAECK, *Montrer la shoah à la télévision de 1960 à nos jours*, Nouveau monde éditions, 2009, p.209.

¹⁷¹ Vincent LOWY, *L'histoire infilmable. Les camps d'extermination nazis à l'écran*, L'Harmattan, 2001, p.140.

Il veut montrer par la seule association de la parole des témoins – survivants, bourreaux et spectateurs passifs polonais – avec le retour sur des lieux de l'extermination dont toute trace a été délibérément effacée. Choix tributaire à la fois de la disparition des traces, consécutive à la volonté des nazis de préserver le secret, et de la banalisation des images existantes par des montages dans tous les sens, à toutes les sauces. Il ajoute qu'il *n'aime pas beaucoup les montages d'archives, ni ces voix off qui commentent des images et des photos comme un savoir institutionnalisé : on peut dire n'importe quoi, la voix off impose un savoir qui ne surgit pas directement de ce qu'on voit, on n'a pas le droit d'expliquer au spectateur ce qu'il doit comprendre*¹⁷². Pour Julie Maeck, ce choix a *l'avantage de briser conceptuellement, voire idéalement, la convention associant l'extermination des Juifs aux terribles images de la libération des camps*¹⁷³.

Chez Lanzmann le gazage est la seule réalité à être décrite par les témoignages. Les images concernent des non-lieux de mémoire et démontrent par là la finalité d'un génocide : faire disparaître un peuple et ne pas en laisser de traces.

C'est ce film sur l'absence qui va imposer le terme Shoah pour désigner l'extermination des Juifs d'Europe. Du moins en français, les anglophones préférant parler d'Holocauste¹⁷⁴. Shoah¹⁷⁵ signifie à la fois désolation, désastre et calamité. Holocauste désigne dans le judaïsme un sacrifice sanglant, un sacrifice par le feu. A la fin du conflit, les survivants parlaient de Hourban qui veut dire destruction et catastrophe en hébreu. L'appellation nazie de *Solution finale à la question juive (die Endlösung der Judenfrage)* permettait d'en occulter la réalité mortifère. Les nazis avaient camouflé leurs actes sous le terme de Solution finale. Le terme qui devrait être utilisé est celui de judéocide. Concept inventé en 1988 par l'historien luxembourgeois Arno J. Meyer, professeur à l'université de Princeton. Il manifeste de la singularité de l'extermination des Juifs et ne monopolise pas – Arméniens d'Anatolie et Tutsi du Rwanda - le vocable de génocide, néologisme créé par le juriste américain Raphaël Lemkin en 1944 pour qualifier *la pratique de l'extermination de nations et de groupes ethniques selon un plan coordonné et méthodique*.

¹⁷² Claude LANZMAN, *Le lieu et la parole*, in *Les cahiers du cinéma*, n°374, juillet-août 1985.

¹⁷³ Op.cit. p. 282.

¹⁷⁴ Le terme apparaît pendant la Première Guerre mondiale pour désigner les massacres de soldats sur le front ouest.

¹⁷⁵ Livre d'Isaïe, chap.10, verset 3

Evolution de la filmographie

Pour en revenir au 7^e Art, en même temps que se développe un discours négationniste¹⁷⁶ (Faurisson...), on voit apparaître des films érotico-pornographiques se déroulant dans l'univers des camps et usant des panoplies vestimentaires et des symboliques nazies. Aux extrêmes, on peut citer *Il Portiere di notte* (Portier de nuit) réalisé par Liliana Cavani en 1974 et *Ilsa, She Wolf of the SS* (*Ilsa, la louve des SS*), film américain réalisé par Don Edmonds, sorti en 1975.

Mais, dès les années 80, l'usage de l'image d'archives revient en force.

Et *Sophie's choice*, d'Alan Pakula en 1982, va marquer les esprits. Détenue à Auschwitz, Sophie a été placée devant un terrible choix, garder un seul de ses enfants et désigner l'autre pour un massacre immédiat. Sophie a choisit de garder son fils, et les petits cris de sa fille qu'on lui arrache la hantent à jamais.

Pendant les années nonante, la production de films autour de la Shoah est en continue expansion. On relèvera des longs métrages tels que *Korczak* d'Andrzej Wajda en 1990 qui revient sur le rôle joué par ce médecin pédagogue et le sort des enfants du ghetto de Varsovie ; *La Tregua* (*La Trêve*) réalisation de Francesco Rosi en 1997 d'après le récit de Primo Levi, contemporaine de *La Vita è bella* de l'Italien Roberto Benigni en 1997 et du *Train de vie* du Roumain Radu Mihaileanu en 1998.

Train de vie est une fable, l'histoire d'un faux convoi organisé par des Juifs pour échapper à la déportation. Film historiquement douteux puisque les Roumains ont préféré s'occuper eux-mêmes de leurs Juifs, sans les déporter. Aujourd'hui, on commence à recenser les charniers de la Shoah en Roumanie.

Quant au film de Benigni¹⁷⁷, sa représentation distanciée de la Shoah par le burlesque a provoqué la polémique. Son film a cependant comme atout de ne jamais chercher à être crédible, vraisemblable, dans la narration ou dans le travail de reconstruction des décors. Etrange film comique pourtant où le personnage principal est assassiné à la fin. Son film n'occulte pas les mesures antisémites du fascisme italien, bien avant l'arrivée des troupes allemandes en Italie.

¹⁷⁶ *Le Mensonge d'Ulysse* de Paul RASSINIER, premier ouvrage négationniste, date de 1950.

¹⁷⁷ Il existe une étude comparée de *Shoah* de Claude Lanzmann et *La Vie est belle* de Roberto BENIGNI sur : http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=TT_003_0038

Spielberg et sa Liste

Tous ces films sont postérieurs à un blockbuster made in US : *Schindler's List* de Steven Spielberg. Le propos de Spielberg est de réaliser un travail de reconstruction de la mémoire à vocation pédagogique. Il a la volonté de reconstruire méticuleusement l'environnement, la violence et la déshumanisation mais son film ne va pas au bout de son propos, ne montre pas l'extermination. Sinon sous une forme métaphorique.

Toutes les chambres à gaz des camps de l'est ont été démantelées ou dynamitées entre novembre 1944 et janvier 1945 sur ordre d'Himmler. Resnais, dans une longue séquence, montre une chambre bleuie par le zyklon et pourvue d'un système de production de gaz carbonique, filmée à Majdanek¹⁷⁸. Celle de Lanzmann est filmée à Auschwitz I, comme la maquette en plâtre du Musée. Chez Spielberg, elle est inoffensive. La salle de douche est un décor de cinéma. Les cheminées des crématoires renvoient à l'ensemble du système concentrationnaire nazi. Pas de camp sans crématoires. Alors que chez Resnais et Lanzmann, ce sont des vestiges éteints, chez Spielberg, les cheminées fument et sont la représentation de l'extermination... au moment du film où les femmes de la Liste subissent... une vraie douche. Si aucun plan du gazage n'existe dans son film... est-ce parce que c'est impossible à filmer ?

Mais le réalisme à la Spielberg a ses limites. Il ne fait jamais allusion à ce que les ouvriers de Schindler étaient d'obéissance communiste. Pas de référence à l'existence d'une résistance juive; ces Juifs ne doivent la vie qu'au seul industriel. Ce qui est faux. Oskar Schindler est un héros hollywoodien à portée moraliste. Sa rédemption finale est symbolisée par le rejet de l'insigne nazi qui ne l'a pas quitté. Acte qui coïncide avec ses résolutions de fidélité conjugale.

Le final est composé de prises de vues contemporaines montrant les acteurs du film accompagnés du personnage qu'ils incarnent. On n'est donc plus dans la fiction.

En somme, *Nuit et Brouillard* était un documentaire sur les camps de concentration, *Shoah* un document mettant en évidence la réalité du gazage et la *Liste de Schindler*, une fiction sur un Allemand qui sauve des Juifs. Mais aussi un film sur les vivants.

¹⁷⁸ Comme Auschwitz, Majdanek est un camp mixte. Situé près de la ville de Lublin, il est abandonné par les SS le 23 juillet 1944 à l'arrivée de l'Armée rouge qui maintiendra les lieux en l'état pour constituer un témoignage.

Une véritable invasion des écrans

Nombre d'autres fictions et documentaires se sont efforcés de représenter le système concentrationnaire et de rendre compte de l'extermination des Juifs d'Europe au cours de la Seconde Guerre mondiale. Souvent, il s'agit de l'adaptation cinématographique d'œuvres littéraires. Par exemple, *The Boy in the striped pyjamas* (*L'enfant au pyjama rayé*), film anglo-américain de Mark Herman, destiné à un jeune public. Réalisé en 2009 et inspiré du roman de John Boyne, il raconte une amitié hautement improbable entre un enfant juif détenu et le rejeton d'une famille SS. Dans la programmation récente, on relèvera l'américain *The Reader* (*Le liseur*) de Stephen Daldry, réalisé en 2008 d'après le best-seller de l'auteur allemand Bernhard Schlink. Une pauvre analphabète engagée dans la SS serait aussi une victime du passé nazi ?

Majoritairement, le cinéma focalise sur un parcours particulier, un épisode d'histoire, une situation dont la particularité renforce la dramatisation. Ainsi *Die Fälscher* (*Les Faussaires*), film austro-allemand réalisé en 2007 par Stefan Ruzowitzky. Il s'inspire de l'opération Bernhard qui visait à produire de fausses Livres sterling au camp de Sachsenhausen par des détenus juifs. Ou encore *Korczak*, film polonais d'Andrej Wajda datant de 1990. Korczak entra dans la légende le 6 août 1942 quand les SS l'obligèrent à livrer les deux cents orphelins dont il avait la garde dans le ghetto de Varsovie. Il refusa de sauver sa vie et emmena les enfants en cortège derrière la bannière frappée de l'étoile de David et embarqua avec eux dans le train qui devait les conduire à Treblinka.

Le cinéma abuse du pathos, du moralisme, dans une approche réductrice et manichéenne des faits. Parfois, il montre une histoire romanesque et esthétisante de la mort concentrationnaire, comme dans *Kapo*¹⁷⁹ de l'Italien Gillo Pontecorvo en 1959. On suit Edith, jeune juive parisienne, déportée avec ses parents vers les camps de la mort. Aidée par d'autres détenues, elle change son nom en Nicole et échappe à la crémation en se faisant passer pour une prisonnière de droit commun. La jeune femme survit, difficilement. Un jour, elle se prostitue, puis sympathise avec un officier allemand. Elle est alors promue Kapo...

Parfois, il se voudrait révélateur d'une histoire négligée, oubliée. Le film *La Rafle* de la réalisatrice Roselyne Bosch en 2010 revient sur la grande rafle du Vel'd'hiv en juillet 1942. Il est truffé d'erreurs historiques et surtout fait silence sur le fait que la France d'alors était couverte de camps, enfermant républicains espagnols, francs-maçons, gitans, forains et Juifs. Il serait préférable de visionner *Vor lauter Feigheit gibt es kein Ebarmen* (*L'espace de la grâce*) de Andreas Gruber. Film autrichien de 1994 qui conte une forme de résistance. Février 1945 à Mauthausen: cinq cents officiers soviétiques, qui survivaient dans le bloc n° 20, tentent de s'évader. Cent cinquante seulement réussissent à s'échapper. Les SS lancent alors une terrible chasse à l'homme, aidés par la population locale.

A l'inverse, se dessine une tendance qui veut démontrer qu'il y avait aussi de « bons Allemands » et des résistants dans le Reich. Des fictions comme *Walkyrie*¹⁸⁰ qui revient sur le

¹⁷⁹ Intéressant commentaire sur <http://www.dvdclassik.com/Critiques/kapo-pontecorvo.htm>

¹⁸⁰ Film américano-allemand de Bryan Singer en 2008.

complot du 20 juillet 1944, ou *Sophie Scholl - Die letzten Tage*¹⁸¹ (*Sophie Scholl- Les derniers jours*) sur la Rose blanche et *Rosenstrasse*¹⁸² qui rappelle la résistance des épouses des couples mixtes pour empêcher la déportation de leur mari.

Ou encore *Nicht alle waren Mörder* (*Ce n'étaient pas tous des assassins*), téléfilm réalisé en Allemagne par Jo Baier en 2006 qui raconte le périple d'une mère juive et son fils qui de refuges en cachettes plus ou moins sûrs, grâce à l'aide des Allemands qui leur offrent l'hospitalité au risque de leur propre vie, vont survivre.

Une autre résistance envahit les écrans, la résistance de Juifs partout en Europe, y compris dans les ghettos. *Uprising* (*1943 l'ultime révolte*) film américain de 2001, réalisé par Jon Avnet raconte brillamment la révolte du ghetto de Varsovie en avril 1943. En 2007, *Defiance* (*Les insurgés*) d'Edward Zwinck met en évidence la résistance et la survie de Juifs confrontés aux massacres perpétrés par les Einsatzgruppen et leurs supplétifs locaux en Biélorussie.

L'Armée du crime du français Robert Guédiguian en 2009 retrace le parcours du groupe Manouchian. Résistants communistes immigrés, ces FTP-MOI ont exécuté des soldats occupants et des collabos avant d'être arrêtés et exécutés en février 1944. Même si le film prend quelques libertés chronologiques et idéologiques, il fait écho à la célèbre affiche rouge¹⁸³ de la propagande nazie : *La libération par l'armée du crime*.

Pour ceux qui préfèrent malgré tout les documentaires, ils ont l'embarras du choix.

Il faut mettre en évidence *Belzec*¹⁸⁴ de Guillaume Moscovitz en 2005. Il est consacré au premier centre d'extermination de l'Aktion Reinhard visant à l'élimination totale des Juifs de la Pologne occupée.

A l'in vraisemblable téléfilm *Escape from Sobibor* (*Les rescapés de Sobibor*) de Jack Gold en 1987, on préférera *Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures*. Réalisé par Claude Lanzmann à partir du témoignage de Yehuda Lerner effectué lors du tournage de *Shoah*. Exemple unique d'une révolte réussie de Juifs dans un camp de concentration en Allemagne nazie.

Le Ministère de l'Éducation nationale français a édité des extraits de *Shoah* de Claude Lanzmann, facilitant ainsi son utilisation pédagogique :

- *Claude LANZMANN, Shoah* (extraits), DVD-vidéo, 173 minutes, livret d'accompagnement, hors commerce, L'Éden Cinéma, CNDP - Arts et Culture - Ministère de l'Éducation nationale, 2001.

Basé sur des séquences d'archives, *Au Nom du Führer*, est une chronique du III^e Reich vu sous l'angle de l'attitude des nazis à l'égard des enfants. Ce documentaire datant de 1977, réalisé par Franz Buyens et Lydia Chagoll est disponible auprès de la cellule *Démocratie ou barbarie*.

¹⁸¹ Film de Marc Rothmund en 2005.

¹⁸² Réalisé par Margarete von Trotta en 2004.

¹⁸³ Il existe un film français intitulé *L'affiche rouge*, de Frank Cassenti en 1975.

¹⁸⁴ www2.cndp.fr/TICE/teledoc/mire/teledoc_belzec.pdf

En 2009, la Communauté française, par l'intermédiaire de la cellule *Démocratie ou barbarie* a mis à disposition des écoles le documentaire ***Modus Operandi*** réalisé par Hugues Lanneau et produit par *Les Films de la Mémoire*. *Modus Operandi* est un film sur le « comment ». C'est la première fois qu'on se penche sur le mode opératoire mis en place par les Nazis pendant la guerre pour parvenir à déporter, en Belgique, presque 25.000 personnes vers les camps de la mort et dont 95% des personnes ne reviendront pas. On explique aux gens comment ça s'est passé chez nous, mais on ne se penche pas sur le « pourquoi », parce qu'il y a des tas d'autres films qui ont tenté de répondre à cette question. Dans les films qui existent sur la Shoah, en général, on explique la globalité des choses, les 6 millions de morts, les camps de la mort, on montre des images de cadavres. Le propos de ce film, c'est justement la genèse. Des Allemands viennent chez vous, occupent votre pays et installent au nez et à la barbe de la population une mécanique de mort qui va entraîner 24.916 personnes dans 26 convois qui transiteront de Malines vers Auschwitz.¹⁸⁵

Il faut enfin signaler de Michaël PRAZAN, *Einsatzgruppen : les commandos de la mort*, en 2009 et de Boris Czerny *Les Fusillades massives des Juifs en Ukraine 1941-1944 - La Shoah par balles*.

Catalogues et analyses

Il s'agit de construire un corpus identifiable mais non exhaustif des films qui ont marqué l'histoire de la représentation cinématographique des camps et du judéocide.

- Le site <http://artic.ac-besancon.fr/histoire.../hgftp/.../cinema/cinegeno.doc> propose sous le titre *Cinéma et nazisme. 1939-1945 déportations, antisémitisme, extermination, génocide, Holocauste et Shoah...* l'essentiel de la filmographie, que le film soit centré ou simplement allusif, sur ces thématiques. Le document couvre une période allant de 1937 à 2010.
- Sur <http://chermedia.com/2010/10/31/de-la-deportation-au-cinema/> et <http://www.cinetrafic.fr/liste-film/3340/3/les-camps-de-concentration-au-cinema>, vous trouverez une liste commentée de films.
- Enfin, le Tome 1 de *La Shoah à l'écran. Crime contre l'humanité et représentation* d'Anne-Marie Baron, réédité par le Conseil de l'Europe en 2006 pose les questions abordées ci-dessus (problème de la représentation, du documentaire versus fiction, du réalisme et de l'anti-réalisme, des codes et du comique pour dire le génocide). Consultable sur http://www.coe.int/t/dg4/education/remembrance/Source\Publkications_pdf\ShoahOnScreen_FR.pdf

¹⁸⁵ Interview de Hugues Lanneau parue dans le *Webzine n°124*, <http://www.cinergie.be/entrevue.php?action=display&id=663>

- Pour les films, documentaires, actualité et dessins animés au service de la propagande nazie : <http://rha.revues.org/index3023.html>

Il existe de **nombreux dossiers pédagogiques** sur certains de ces films.

- Vous consulterez avec intérêt www2.cndp.fr/TICE/teledoc/ qui propose des formats pdf et sur le site des Grignoux de Liège, www.grignoux.be, la liste des films analysés.
- L'Institut de la Mémoire Audiovisuelle Juive (IMAJ) recense et diffuse depuis 1984 des films de la culture et de l'histoire juive pour sauvegarder la mémoire de la Shoah et des génocides. Catalogue en ligne sur <http://www.imaj.be/>
- La Médiathèque de la Communauté française de Belgique a publié un catalogue thématique pour le 50^e anniversaire de la libération d'Auschwitz intitulé : « Une mémoire pour l'avenir. 1945-1995 ». Elle dispose également d'un outil à destination des enseignants, les « Films à la fiche » qui se compose de deux volets :
 - le premier présente une centaine de films, accompagnés de fiches pédagogiques de quelques pages. En ce qui concerne notre thématique, des fiches existent pour les films suivants : *Nuit et Brouillard*, *La liste de Schindler*, *Shoah*, *La vie est belle* [en ligne] : http://www.lamediatheque.be/ext/thematiques/films_a_la_fiche/id.html
 - le deuxième, « Archipels d'extraits cinématographiques », vise à l'acquisition par les élèves de compétences en matière de langage cinématographique. Il se base sur l'analyse comparative d'extraits de films significatifs sur un thème ou une problématique : un numéro a été consacré à l'univers concentrationnaire [disponible en ligne au format PDF] : http://www.lamediatheque.be/ext/thematiques/films_a_la_fiche/archipels.html

Pour conclure

Faire un film, c'est montrer certaines choses, c'est en même temps, et par la même opération, les montrer par un certain biais. Un film est aussi agent de la mémoire, miroir des représentations collectives et reflet des conflits mémoriels.

Forme privilégiée de transmission de la mémoire, le choix du sujet d'un film exprime les préoccupations, les craintes et les espoirs de l'époque contemporaine à sa réalisation.

*La fiction peut être envisagée comme le meilleur moyen que l'homme ait trouvé pour rendre vrai ce qu'il n'est pas (ou plus) en mesure d'appréhender par l'expérience.*¹⁸⁶

¹⁸⁶ Michel JACQUET, *La Grande Guerre sur grand écran*, Anovi, 2006.p.14.

Selon l'enquête pédagogique de la Fondation Auschwitz¹⁸⁷, la majorité des enseignants passe par le document audiovisuel, en l'occurrence le film. Non seulement bon nombre d'entre eux y recourent pour compléter leur formation, mais 78% de ceux interrogés ont également vu un ou plusieurs films avec leurs élèves. Dans le rapport de 2002, *La Liste de Schindler* de Spielberg arrivait en tête, suivie de *Nuit et Brouillard* d'Alain Resnais. Quant au faible taux d'utilisation de *Shoah*, il s'explique par la durée du film. En effet, Claude Lanzmann était opposé à l'idée de ne montrer que des extraits en classe. Difficile alors pour un enseignant de présenter en intégralité cette œuvre de plus de neuf heures.

Cet emploi important de films amène nécessairement des recommandations. Premièrement, un film sur les « lieux de mémoire du système concentrationnaire et d'extermination nazi » ne remplace en aucun cas les ouvrages scientifiques et témoignages, ainsi que les dossiers pédagogiques existants. À l'enseignant d'utiliser cet outil de manière adéquate, non pas comme un substitut, mais comme un complément à sa formation et son enseignement. Deuxièmement, le choix des professeurs reste limité : *La Liste de Schindler*, *Le Pianiste*, *La vie est belle*, *Au revoir les enfants*, *De Nuremberg à Nuremberg*, *Nuit et Brouillard*, etc. Dès lors, il semble utile – comme le souligne la Fondation Auschwitz – de leur proposer un choix plus large de films de fiction, de témoignages et de documentaires.

Montrer un film en classe nécessite également tout un travail d'accompagnement ; un documentaire, un témoignage ou bien encore un film de fiction ne demandant pas la même approche. Selon le genre auquel il appartient, le film choisi mérite une étude critique adaptée afin d'éviter une adhésion sans nuances des élèves à celui-ci. À titre d'exemple, un documentaire comme *Shoah* ne requiert certainement pas la même approche qu'un film fictionnel tel que *La vie est belle* ou *Le pianiste*.

Bibliographie :

- Aline ALTERMAN, *Visages. De Shoah, le film de Claude Lanzmann*, Cerf, 2006.
- Anne-Marie BARON, *La Shoah à l'écran. Crime contre l'humanité et représentation*, Editions du Conseil de l'Europe, 2004. Disponible en ligne au format PDF : http://www.coe.int/t/dg4/education/remembrance/Source/Publications_pdf/ShoahOnScreen_FR.pdf
- P. BAUCHARD, *La Shoah à l'écran. Du silence à la réflexion*, article sur le site de l'Académie de Strasbourg : http://www.ac-strasbourg.fr/sections/enseignements/secondaire/pedagogie/les_disciplines/histoire-geographie/cinema_histoire/presentation_sur_lu/la_shoah_a_lecran_p/view
- Jérôme BIMBENET, *Film et histoire*, Armand Colin, 2007.

¹⁸⁷ Une enquête pédagogique, dans *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 58, janvier-mars 1998. THANASSEKOS, Y. et TIMPERMAN, S., « Une enquête pédagogique II », dans *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° spécial 74, janvier-mars 2002. [disponible en ligne au format PDF] http://elaboratio.com/auschwitz.be/images/bulletin_trimestriel/bt74.pdf

- Jérôme BIMBENET, *Le Cinéma de propagande nazie de 1933 à 1939*, dans *Une histoire mondiale des cinémas de propagande*, J.-P. BERTIN-MAGHIT (dir.), Nouveau Monde, 2008.
- Gilles CANDAR et Frédéric SORLIEN, « *L'historien face aux photographies. Quelles photos pour l'histoire ?* », Textes et documents pour la classe, n° 805, décembre 2000.
- Clément CHEROUX (dir.), *Mémoire des camps, photographies des camps de concentration et d'extermination nazis 1933-1999*, éd. Marval, 2001.
- Collectif, *Nuit et brouillard*, Ed. l'Avant scène cinéma, n°1, 1961.
- Collectif, *Le Chagrin et la pitié*, Ed. l'Avant scène cinéma, N°127/128, 1972.
- Collectif, *Monsieur Klein*, Ed. l'Avant scène cinéma, N°175, 1976.
- Collectif, *Shoah, le film : des psychanalystes écrivent*, Ed. Jacques Grancher, 1990.
- Collectif, *Au sujet de Shoah, le film de Claude Lanzmann*, Ed. Belin, 1990.
- Collectif, *Témoigner entre histoire et mémoire. Le traitement de l'histoire dans les documentaires filmiques*, revue pluridisciplinaire de la Fondation Auschwitz, éd. du centre d'Etudes et de Documentation-Mémoire d'Auschwitz et éd. Kimé, n°108-juillet/septembre 2010.
- Christian DELAGE, *La vision nazie de l'histoire à travers le cinéma documentaire du IIIe Reich*, L'Âge d'homme, 1989.
- Claudine DRAME, *Des films pour le dire. Reflets de la Shoah au cinéma*, Metropolis, 2007.
- Jean-François FORGES, *Shoah de Claude Lanzmann*, Eden Cinéma, 2001.
- J.-F. FORGES, *Cinéma et extrême violence. Remarques sur la représentation cinématographique de la violence extrême des camps nazis et des chambres à gaz*. Disponible sur le site internet de l'Institut national de recherche pédagogique : <http://ecehg.inrp.fr/ECEHG/enjeux-de-memoire/Shoah-et-deportation/reflexions-generales/shoah-cinema-images/cinema-et-violence-extreme>
- Jean-Michel FRODON (dir.), *Le Cinéma et la Shoah. Un art à l'épreuve de la tragédie du 20^{ème} siècle*, les Cahiers du cinéma, 2007.
- Anne-Marie HOUDEBINE-GRAVAUD, *L'écriture de SHOAH, une lecture analytique du film et du livre de Claude Lanzmann*, éd. Lambert-Lucas, 2008.
- Annette INSDORF, *L'Holocauste à l'écran*, Cinémaction, 1985.
- Claude LANZMANN, *Shoah*, Ed. Gallimard, 1985, collection Folio, 1997.
- Jean-Michel LECOMTE, « Fiche 49 : Films » in *Enseigner l'Holocauste au 21^e siècle*, éd. du Conseil de l'Europe, 2001, pp.122-125. Disponible en ligne au format PDF : http://www.coe.int/t/dg4/education/remembrance%5CSource%5CPublications_pdf%5CTeachingHolocaustLecomte_FR.pdf
- Sylvie LINDEPERG, *Nuit et brouillard. Un film dans l'histoire*, Odile Jacob, 2007.
- Vincent LOWY, *L'Histoire infilmable : les camps d'extermination nazis à l'écran*, L'Harmattan, 1992, rééd. 2002.

- Julie MAECK, *Montrer la Shoah à la télévision de 1960 à nos jours*, Nouveau monde éditions, 2009.
- Eric MICHAUD, *Un art de l'éternité. L'image et le temps du national-socialisme*, Gallimard, 1996.
- Frédéric ROUSSEAU, *L'enfant juif de Varsovie, histoire d'une photographie*, Seuil, 2009.
- Carles TORNER (préf. Claude Lanzmann), *Shoah, une pédagogie de la mémoire*, éd. L'Atelier, 2001.

Quelques pistes d'exploitation

NUIT ET BROUILLARD D'ALAIN RESNAIS

- Pascal BAUCHARD, *Nuit et Brouillard, un documentaire de référence*, sur le site de l'Académie de Strasbourg [disponible en ligne au format PDF] : http://www.ac-strasbourg.fr/sections/enseignements/secondaire/pedagogie/les_disciplines/histoire-geographie/cinema_histoire/presentation_sur_lu/nuit_et_brouillard/view
- *Nuit et Brouillard*, dans *Les dossiers du Télédoc*, janvier 2005 [article disponible en ligne] : http://www2.cndp.fr/TICE/teledoc/dossiers/dossier_brouillard.htm
- Dossier spécial du CNDP *Nuit et Brouillard*, qui s'interroge notamment sur l'utilisation du documentaire en classe [disponible en ligne au format PDF] : <http://www2.cndp.fr/actualites/question/memoire/pdf/telescope.pdf>

SHOAH, DE CLAUDE LANZMANN (1985)

Sont repris, ci-dessous, les documents traitant de l'utilisation de *Shoah* en classe :

- « Chapitre 3. *Shoah* de Claude Lanzmann : arpentage et résistance » dans Forges, J.-F., *Eduquer contre Auschwitz. Histoire et mémoire*, Paris, 2004, pp. 157-208.
- « Travailler en classe sur *Shoah*, de Claude Lanzmann. Dossier d'accompagnement (histoire, cinéma) », du Département de l'instruction publique, Genève, 2005 [disponible au format PDF en ligne] : http://icp.ge.ch/co/cinema/IMG/pdf/dossier_ped_shoah.pdf
- « *Shoah* », dossier du Scéren-CNDP, 2007-2008 [en ligne] : http://www2.cndp.fr/TICE/teledoc/mire/teledoc_shoah.pdf extraits de « Shoah »

En 2001, à la demande du ministère de l'Education nationale française, le Centre national de Documentation pédagogique (CDNP) a réalisé un DVD, reprenant six extraits du film *Shoah*, à savoir : la disparition des traces ; les chambres à gaz de Treblinka et d'Auschwitz ; Polonais de Grabow ; Polonais de Chelmno ; le processus de la mise à mort à Treblinka ; Vie et mort...

Produit destiné à un usage exclusivement pédagogique et non-commercialisé, il a été distribué dans les lycées français sur simple demande. Il a également fait l'objet d'envois gratuits sous

les ministères Lang et Fillon. Ce dvd d'un peu moins de 3 heures est accompagné d'un fascicule de 7 pages indiquant brièvement le contenu des extraits et le nom des témoins interviewés par Lanzmann. Est également fourni un dossier pédagogique (127 pages) de Jean-François Forges, professeur d'histoire, intitulé *Shoah de Claude Lanzmann, le cinéma, la mémoire, l'histoire*.

Pour en savoir plus : présentation du dvd pédagogique de *Shoah* sur le site de l'Institut national de recherche pédagogique (INRP) : <http://ecehg.inrp.fr/ECEHG/enjeux-de-memoire/Shoah-et-deportation/ressources-pedagogiques/le-dvd-pedagogique-de-shoah>

Comment se le procurer ?

- Le produit est épuisé mais il un exemplaire est disponible à la Médiathèque des Territoires de la Mémoire. Pour plus de renseignements : <http://www.territoiresmemoire.be/index.php?page=mediatheque>
- Vu la difficulté de se procurer le dvd pédagogique, rien n'empêche l'enseignant de fonctionner à partir de *Shoah* en intégralité et d'y sélectionner lui-même ces extraits. Les 4 dvd de *Shoah* sont disponibles dans une dizaine de centres de la Médiathèque de la Communauté française de Belgique.

MODUS OPERANDI (2008) - Hugues Lanneau

De 1942 à 1944, 24.916 Juifs, hommes, femmes et enfants, ont été déportés de Belgique vers Auschwitz. Seuls 1.206 d'entre eux en sont revenus. Une poignée de nazis ont mis en place la persécution des Juifs de Belgique avec l'appui volontaire ou inconscient de certaines autorités belges. Comment ? C'est l'histoire de ce film. C'est notre histoire, à chacun d'entre nous. (Dossier de presse du film)

Le documentaire *Modus Operandi* répond tout à fait à la demande des enseignants qui souhaitent disposer d'outils pédagogiques qui abordent le génocide des Juifs sous un angle contemporain et spécifiquement belge. Réalisé par Hugues Lanneau en 2008, ce documentaire se présente d'ailleurs comme « un outil pédagogique à destination des jeunes ». Willy Perelsztejn, producteur de *Modus Operandi*, le souligne d'ailleurs très bien : « L'objectif de ma maison de production, Les films de la Mémoire, est de fournir au grand public une série d'outils de mémoire. »

Pour plus d'informations :

- Site officiel de *Modus Operandi* : <http://www.film-modusoperandi.be/>
- Van Cauwenberge, G. (chargée de cours à l'Université de Liège), « Le documentaire belge contemporain saisi par la pédagogie de la Shoah : *Modus Operandi* » [disponible en ligne au format PDF] : http://elaboratio.com/auschwitz.be/images/_bulletin_trimestriel/101_modus_operandi.pdf

Le dossier pédagogique

Un exemplaire du DVD *Modus Operandi*, accompagné d'un livret pédagogique reprenant sous forme de questions/réponses l'ensemble du contenu du film, a été envoyé dans toutes les écoles secondaires de la Communauté française en janvier 2009.

Comment se le procurer ? Un nombre limité d'exemplaires du DVD et du livret restent à votre disposition. Ils peuvent être obtenus sur simple demande (fax, mail ou courrier) auprès de la cellule de coordination pédagogique Démocratie ou Barbarie.

Enfin, un dossier pédagogique a également été réalisé par le centre culturel liégeois « Les Grignoux » en 2009. Il peut être commandé pour la somme de 5,9 € (plus les frais d'envoi par courrier postal ordinaire) aux Grignoux par e-mail : contact@grignoux.be.

Pour plus d'informations : <http://www.grignoux.be/dossiers-pedagogiques-264>

LA LISTE DE SCHINDLER – STEVEN SPIELBERG

- *La liste de Schindler, un film de Steven Spielberg*, dossier pédagogique (80 pages) du centre culturel Les Grignoux. Pour le commander : <http://www.grignoux.be/dossiers-pedagogiques-31>

LA VIE EST BELLE - ROBERTO BENIGNI

- *La vie est belle, de Roberto Benigni*, dossier pédagogique (36 pages) du centre culturel Les Grignoux. Pour le commander : <http://www.grignoux.be/dossiers-pedagogiques-89>
- Fiche pédagogique Cinéma Parlant [disponible en ligne au format PDF] : http://www.cinemaparlant.com/fichespeda/fp_vieestbelle.pdf
- *La vie est belle : le contexte historique*, article sur le site du CDRP de Créteil [disponible en ligne au format PDF] : http://www.crdp.ac-creteil.fr/cddp94/Animation/resistance_2009/pdf/RBenigniLaVieestbelle1998.pdf

DU BON USAGE DU TÉMOIN...

Pour reprendre l'expression d'Annette Wieviorka¹⁸⁸, nous sommes entrés dans « l'ère du témoin ». Sa présence est souvent requise par les enseignants lorsqu'ils abordent avec des élèves la problématique du système concentrationnaire et d'extermination nazi ou quand ils préparent une visite d'un lieu signifiant de ce système.

Le recours au témoin, passage obligé ? Pourquoi ? Comment ?

*Lorsque les enseignants se font accompagner de témoins pour la visite d'Auschwitz, ils considèrent à tort que cela les dispense de faire de l'Histoire. Ils s'en remettent aux témoins en prenant l'histoire par le bout le plus inconfortable de la connaissance historique : la souffrance. Or, celle-ci n'apparaît pas comme un critère historique. Les rescapés ne peuvent pas faire l'histoire de la Shoah. Ayant vécu dans des conditions inhumaines, ils peuvent témoigner d'une expérience de l'extrême. Ils sont porteurs d'une vérité humaine mais pas d'une vérité historique sur le génocide en tant que tel.*¹⁸⁹

Sans partager nécessairement cet avis très tranché sur « l'oubli » de l'Histoire par les enseignants, on doit en effet s'interroger sur le rôle et le statut du témoin lorsque l'on fait appel à lui en classe ou lors d'une visite. Comment et quand intégrer le témoin ? Que peut-il apporter dans le processus « avant/pendant/après » de préparation d'une visite de lieu ? Quel peut être l'apport du récit individuel dans une séquence qui doit analyser les mécanismes du système nazi ?

Un dossier réalisé par le Conseil de l'Europe¹⁹⁰ tente de répondre aux questions de fond que pose le recours au témoin en classe et, en même temps, propose des pistes concrètes pour préparer, conduire et exploiter une telle activité.

Le témoignage de survivants est un des moyens pédagogiques les plus propices à l'implication personnelle des élèves qui se trouvent face à un être humain, un protagoniste

¹⁸⁸ WIEVIORKA, A., *L'ère du témoin*, Hachette, 2002. L'auteure analyse les rapports entre mémoire et histoire et distingue trois phases dans l'histoire du témoignage. Une première dans l'immédiat après-guerre lorsque les témoins veulent rappeler ce qui s'est passé mais éprouvent beaucoup de difficultés à se faire entendre. La deuxième à partir du procès Eichmann lorsque les témoignages sont sollicités dans une perspective judiciaire et la troisième, « l'ère du témoin » où le témoignage relève d'un impératif social et non plus d'une nécessité intérieure. Pour une analyse de cette étude, voir notamment : <http://assr.revues.org/20611?&id=20611>

¹⁸⁹ Interview d'Annette Wieviorka et Maxime Steinberg : *La mémoire en question*, dans *Regards*, n°707, mars 2010.

¹⁹⁰ REGARD, F., *Le témoignage du survivant en classe. 16 fiches pédagogiques*, Conseil de l'Europe, 2009. Dossier consultable et téléchargeable à l'adresse : http://www.coe.int/t/dg4/education/remembrance/Source/Homepage/TEM_survivant_classe_fev_2010.pdf

*des années sombres. Toutefois, l'approche exige une réflexion préalable des enseignants et surtout une préparation adéquate. De nombreux pièges doivent être évités.*¹⁹¹

Les 16 fiches (voir la table des matières ci-dessous) proposent d'abord une réflexion sur la méthodologie, l'éthique et la raison d'être du recours au témoin. Elles esquissent ensuite des pistes concrètes pour la préparation (des élèves, du témoin ... et de l'enseignant), l'exploitation et la critique du témoignage. En particulier, la fiche 8 pose avec pertinence la question de la mise en contexte et de l'analyse du témoignage. On dépasse ici le stade de la simple écoute d'une parole individuelle pour réaliser un véritable travail d'histoire en prenant en compte les ressources de la mémoire.

Comme toute source historique, le témoignage oral impose un travail critique qui permet de dépasser l'émotion légitime et, à cette condition, d'intégrer son apport dans le processus d'analyse et de compréhension du fonctionnement du système concentrationnaire et d'extermination nazi.

Table des matières¹⁹²

- Fiche 1 - Introduction
- Fiche 2 - Organiser une rencontre avec un survivant : pourquoi et comment ?
- Fiche 3 - Les questions éthiques :
 - Vis-à-vis du témoin
 - Vis-à-vis de l'élève
 - Vis-à-vis de l'enseignant

Préparations de la rencontre entre un survivant et une classe

- Fiche 4 - La préparation de l'enseignant
- Fiche 5 - La préparation de la classe
- Fiche 6 - La préparation du témoin

Rencontre avec le survivant et la classe

- Fiche 7 - Déroulement d'un témoignage en classe
- Fiche 8 - Le travail d'analyse du témoignage en classe avec les élèves
- Fiche 9 - L'approche historique et l'approche citoyenne

Différents témoins de la Shoah

- Fiche 10 - Inviter un survivant juif des camps d'extermination : une position spécifique
- Fiche 11 - Inviter un survivant Rom du Samudaripen en classe
- Fiche 12 - Inviter un survivant qui était un « enfant caché » pendant la Shoah
- Fiche 13 - Inviter un « Juste parmi les Nations »
- Fiche 14 - Avantages et inconvénients de la méthode par rapport aux témoignages écrits et aux vidéos enregistrées
- Fiche 15 - Conclusion
- Fiche 16 - Indications bibliographiques succinctes

¹⁹¹ REGARD, F, op. cit., p. 5.

¹⁹² REGARD, F, op. cit., p. 3.

**VISITER, EXPLOITER, INTEGRER UN LIEU :
REGARDS CROISES**

DU MUSEE JUIF DE LA DEPORTATION ET DE LA RESISTANCE

A

KAZERNE DOSSIN. MEMORIAL, MUSEE ET CENTRE DE DOCUMENTATION SUR L'HOLOCAUSTE ET LES DROITS DE L'HOMME.

Par Odile **REMY**

Pourquoi visiter la caserne Dossin?

Le Musée juif de la Déportation et de la Résistance à Malines dont la synthèse historique est signée du regretté grand spécialiste du Judéocide en Belgique, l'historien Maxime Steinberg, a la singularité de se situer sur le lieu-même du *SS-Sammellager Mechelen*, camp de rassemblement de Malines. Ouverte par l'occupant en juillet 42, la Caserne Dossin, lieu de départ d'une déportation sans retour vers Auschwitz-Birkenau, peut être véritablement considérée comme l'antichambre de la mort. Près de la moitié de la communauté juive, 25.484 personnes, ainsi que 351 Tziganes ont été déportés par 28 convois depuis Malines vers Auschwitz-Birkenau entre 1942 et 1944. A peine 5% d'entre eux -1240 personnes dont 32 Tziganes – reviendront en vie après la guerre. Pas un seul enfant de moins de 13 ans. Ils furent 5.000 à quitter Malines.

Cet épisode tragique fait de la Caserne Dossin un important "lieu de mémoire" dans l'histoire du Judéocide nazi en Europe, à l'instar de Drancy en France et de Westerbork aux Pays-Bas.

Cette histoire vue par la lucarne belge, l'histoire des persécutions, des ségrégations, le temps de la traque et de la clandestinité est relatée depuis près de 14 ans aux milliers de visiteurs qui affluent chaque année vers Malines. Ce sont pour la plupart des jeunes de 17-18 ans issus de tous les réseaux de l'enseignement, venant de tous les coins de Belgique, tant francophones que néerlandophones, voire même germanophones, mais aussi de pays voisins.

Ils découvrent alors en suivant le parcours à la fois chronologique et thématique du musée en compagnie d'un guide expérimenté ce que fut la sombre page de la persécution des Juifs et des Tziganes en Belgique et dans le nord de la France pendant la Seconde Guerre mondiale et ils prennent conscience des dérives auxquelles peuvent mener le racisme et l'antisémitisme.

La plupart du temps, les élèves visitent d'ailleurs sur une même journée Malines et Breendonk et ont ainsi un aperçu global de la persécution nazie dans notre pays, à la fois politique et raciste.

La visite de Malines et Breendonk s'inscrit donc très logiquement dans le programme d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, avec la dimension particulière qu'offre la visite de lieux ayant abrité des faits réels.

Un grand nombre d'écoles forment aussi aujourd'hui le projet de visiter Auschwitz avec leurs élèves, une visite impressionnante qui exige une préparation. Malines, point de départ des 28 convois emportant les Juifs et Tziganes de Belgique et du nord de la France vers Auschwitz-Birkenau est incontournable pour qui veut visiter le site d'Auschwitz aujourd'hui. Sur place, les élèves peuvent également redécouvrir ce que fut la déportation à partir de la Belgique en visitant l'exposition belge, un pavillon totalement rénové par le Musée juif de la Déportation et de la Résistance en 2006 à la demande du premier ministre Guy Verhofstadt. Le Professeur Maxime Steinberg, conseiller scientifique du musée, avait également signé le scénario de cette exposition.

L'approche pédagogique

Depuis sa création en 1996 à l'initiative des anciens déportés, du Consistoire et de sponsors privés, le Musée de Malines s'est toujours fait conseiller par des comités pédagogiques représentant les trois communautés du pays. Des comités au sein desquels sont représentés tous les réseaux scolaires.

De cette réflexion menée au niveau national, tous réseaux scolaires confondus, est née une approche pédagogique propre au musée soutenue par divers outils pédagogiques et des projets concrets.

La visite guidée

Dès le départ, la visite du musée accompagnée d'un guide expérimenté s'est imposée. Formé par le musée et bien souvent issu du monde de l'enseignement, le guide emmène un groupe d'une vingtaine d'élèves pendant environ une heure vingt minutes pour leur faire découvrir le parcours à la fois thématique et chronologique du musée. Cette approche permet bien entendu d'établir une interaction entre le guide et les élèves, ceux-ci étant invités à réagir et à poser des questions.

Il est évident que la visite d'un musée sur la Shoah n'a rien d'anodin et qu'elle exige un travail de préparation et de réflexion, en amont et en aval de la venue à la Caserne Dossin.

Les archives-un outil pédagogique

Le musée de Malines offre aux enseignants et élèves la possibilité de travailler directement sur les archives de l'époque. La Belgique est en effet particulièrement bien documentée notamment par les archives de l'occupant. Les listes de transport des 28 convois partis de Malines, le registre des Juifs, le fichier du *Sicherheitsdienst*, le fichier de l'Association des Juifs en Belgique, les reliques... permettent d'identifier les victimes de la persécution nazie et de suivre leur parcours. Grâce à un important projet d'archives intitulé "Donnez-leur un visage", plus de 18.700 portraits de déportés sur 25.000 ont été retrouvés par le biais de l'enregistrement à la Police des Etrangers, la plupart des Juifs arrivant au pays dans les années vingt et trente étant des étrangers provenant surtout des pays de l'est. Le musée a également scanné plus de 3.700 portraits des 5.000 Juifs de Belgique déportés via Drancy.

Ces documents impressionnants permettent d'aborder les faits de façon concrète et parlante avec les élèves et de non seulement suivre des parcours de vie mais aussi d'analyser les mécanismes mis en place pour traquer les Juifs et les Tziganes.

Le projet "Donnez-leur un visage" a fait l'objet d'une publication et est à l'origine d'une installation itinérante représentant le XXème convoi qui a déjà été accueillie à Malines, Anvers, Bruxelles, Eupen et Cologne.

Projets éducatifs sur mesure

Le service éducatif du musée propose également des projets sur mesure en fonction du profil des visiteurs et/ou de la démarche entreprise par l'école. En voici deux exemples:

LE PETIT SIMON, POUR LES PLUS JEUNES

Idéalement, les jeunes qui visitent le musée ont de 16 à 18 ans. Néanmoins, il arrive au musée d'accueillir des enfants de 11-12 ans avec lesquels il faut alors aborder les faits d'une toute autre façon, en s'adaptant à leur langage et à leur perception des choses. Un module a été mis au point autour de l'histoire du petit Simon Gronowsky, 11 ans à l'époque, qui réussira à s'échapper du XXème convoi et à trouver de l'aide pour se cacher. Une histoire qui, dans ce cas, se termine bien et qui permet aux plus jeunes, tout en s'identifiant au personnage central, de comprendre les mécanismes d'exclusion et de discrimination.

A certaines occasions, Simon Gronowsky en personne vient relater son histoire aux enfants.

MALINES-AUSCHWITZ, ALLER SIMPLE, POUR LES FUTURS VISITEURS D'AUSCHWITZ

Nombreuses sont les écoles qui font la démarche de visiter Auschwitz. Une visite approfondie de Malines, point de départ de la déportation des Juifs et Tziganes de Belgique et du nord de la France s'impose avant ce voyage éprouvant. Le module imaginé par le service éducatif du

musée leur permet, après la visite du musée, de travailler via un CD rom sur certains panneaux de l'exposition belge à Auschwitz qu'ils devront commenter une fois sur place. Ils préparent ainsi concrètement leur visite tout en se focalisant sur un des aspects de la persécution nazie en Belgique. Le témoignage d'un survivant d'Auschwitz vient conclure cette journée.

GROUPE HISTOIRE ET CITOYENNETÉ – DES JOURNÉES DE FORMATION VIA L'IFC

Le Musée juif de la Déportation et de la Résistance s'est associé au Mémorial de Breendonk, au Musée de l'Armée et aux Territoires de la Mémoire pour former le groupe "Histoire et Citoyenneté". Des journées de formation destinées aux enseignants en histoire par module comprenant deux de ces institutions sont organisées dans le cadre de l'Institut pour la formation en cours de carrière.

VOYAGE D'ÉTUDE À YAD VASHEM, ISRAËL

Conscient de l'importance à accorder à l'étude de la Shoah et des autres génocides dans le cadre de notre enseignement, le Musée de la Déportation envoie tous les deux ans une délégation comprenant des responsables belges de l'enseignement, tous réseaux scolaires confondus, suivre un voyage d'études d'une semaine à Yad Vashem en Israël.

UN IMPORTANT CENTRE DE DOCUMENTATION

Indépendamment des projets cités, il va sans dire que le Musée de la Déportation met à la disposition de toute personne intéressée de nombreux ouvrages, documents et témoignages sur le sujet.

EN 2012 : OUVERTURE DE KAZERNE DOSSIN. MÉMORIAL, MUSÉE ET CENTRE DE DOCUMENTATION SUR L'HOLOCAUSTE ET LES DROITS DE L'HOMME

Aujourd'hui le Musée juif de la Déportation et de la Résistance est quasi victime de son succès et arrive à saturation quant à son potentiel de visiteurs alors que l'intérêt pour le sujet ne fait que croître. C'est la raison pour laquelle un projet d'agrandissement a vu le jour concrétisé par un nouveau musée qui devrait être inauguré à la mi-2012: *Kazerne Dossin. Mémorial, Musée et Centre de Documentation sur l'Holocauste et les Droits de l'Homme.*



Ce nouveau musée, initié par le gouvernement flamand, et dont le scénario a été confié au Professeur Herman Van Goethem de l'Université d'Anvers sera érigé en face de la Caserne Dossin et un Mémorial prendra la place du musée actuel. Le site global de la Caserne Dossin sera conforté en tant que "lieu de mémoire" et devrait également constituer une référence sur le plan de l'éducation, de l'information et de la réflexion sur la persécution des Juifs et des Tziganes en Belgique et sur les Droits de l'Homme en général.

Voici le *mission statement* de Kazerne Dossin ratifié par son Conseil d'administration : *Kazerne Dossin prend pour point de départ le récit historique de la persécution des Juifs et de l'holocauste en relation avec le cas belge, pour analyser les phénomènes actuels de racisme et d'exclusion de groupes de population et la discrimination en raison de l'origine, la croyance, la conviction, la couleur de peau, le sexe, l'orientation sexuelle. Ainsi appréhendé, ce musée conduit de façon fondamentale à un projet éducatif citoyen où la citoyenneté, les valeurs démocratiques et la défense des libertés individuelles occupent une place centrale.*

Le nouveau musée appréhendera la Shoah à partir d'une perspective belge en mettant l'accent sur l'individu face au comportement de masse, l'idée sous-jacente étant de confronter le visiteur avec la responsabilité de chacun face à une société qui fait les mauvais choix et se met à discriminer et exclure de façon massive ses prochains.

Comme indiqué dans son intitulé, le nouveau musée portera également sur le concept des Droits de l'Homme en se basant sur le principe de non-discrimination. Le concept des Droits de l'Homme sera abordé via l'exposition permanente notamment par l'étude des mécanismes menant au génocide et par les textes de loi et procès résultant de la Deuxième Guerre mondiale. Le thème des Droits de l'Homme sera également abordé par le biais d'expositions temporaires et de colloques portant sur l'actualité.

Présentant la sombre page de l'histoire que fut la persécution des Juifs et des Tziganes en Belgique et dans le nord de la France pendant la Deuxième Guerre mondiale, le Musée juif de la Déportation comme le futur musée Kazerne Dossin s'inscrivent parfaitement dans le cadre des cours d'histoire mais aussi dans toute matière touchant à l'éducation à la citoyenneté avec un message fort à l'attention des futures générations.

Pour tout renseignement complémentaire, www.cicb.be

Pour la note conceptuelle complète du professeur Herman Van Goethem sur Kazerne Dossin, consultez www.kazernedossin.be

Odile REMY

Musée juif de la Déportation et de la Résistance

Goswin de Stassartstraat 153

B-2800 Mechelen

(Belgique)

Tél : + 32 (0) 15 29 06 60

Fax: + 32 (0) 15 29 08 76

Courriel : jmdv@telenet.be

Site : www.cicb.be

LE MEMORIAL NATIONAL DU FORT DE BREENDONK

Par Olivier VAN DER WILT

Depuis quelques années déjà, les expressions « *Travail et/ou devoir de Mémoire* », « *Lieux de Mémoire et/ou d'Histoire* » sont apparues dans notre société et sont régulièrement présentes dans l'actualité (procès de criminels de guerre nazis –et autres-, lecture de la lettre de Guy Moquet et la tentative « d'adoption » par les lycéens d'un enfant juif exterminé en France, lois mémorielles en Espagne et en Allemagne,...). Au niveau de l'enseignement de la Communauté française de Belgique, le décret « Mémoire » est voté en 2009, point d'orgue en quelque sorte d'une politique active menée en faveur de la mémoire des génocides, crimes de guerre,... en Belgique francophone.

Dans le même temps, les lieux de mémoire - entre autres et peut-être plus particulièrement ceux liés à l'histoire de la seconde guerre mondiale - resurgissent du passé, suscitent un nouvel intérêt et sont à nouveau visités. Cependant, aussi bien les visiteurs individuels que les enseignants ont dorénavant d'autres attentes, d'autres motivations qui les poussent à visiter nos musées et mémoriaux que celles de nos aïeux. Il n'est plus suffisant d'offrir un lieu authentique (ou présenté comme tel) et de jouer sur l'aspect émotionnel de la visite. Nombreux sont ceux qui veulent apprendre de leur visite, lui donner un sens (les fameuses « leçons » de l'Histoire) ou y placent diverses attentes pas toujours évidentes à appréhender.

Les lieux de mémoire tentent donc - avec des succès divers - de s'adapter, de répondre aux nouvelles demandes. Ce n'est guère aisé : il faut se rendre en quelque sorte attractif mais sans pour autant prendre le risque d'être taxé d'engendrer du « tourisme culturel », appellation « disqualifiante » s'il en est... (voir les débats sur les voyages d'une journée à Auschwitz) ; il faut amener le multimédia, l'image au centre de la scénographie sans pour autant oublier d'offrir un contenu ni tomber dans la surenchère technologique; il faut développer des outils pédagogiques (dossiers, DVD, présentations *power-point*, livres, recueils de témoignages,...) sans toujours pouvoir les expérimenter ou obtenir le *return* nécessaire à leur validation. La responsabilité des lieux de mémoire devient de plus en plus importante par rapport entre autres au monde de l'enseignement : il faut offrir une visite validée au niveau scientifique et un encadrement pédagogique de qualité...

Il est toutefois une réalité indiscutable : du point de vue de l'enseignant, visiter un lieu de mémoire offre une opportunité particulière d'apprentissage, totalement différente de celle vécue en classe. Il s'agit là d'une opportunité de stimuler l'intérêt et d'établir un lien précis avec le passé. Mais cette démarche ne s'improvise pas; elle se prépare, c'est tout l'intérêt du débat qui sera initié durant cette journée d'étude.

Le Mémorial national du Fort de Breendonk : brève présentation

Dès la fin de la seconde guerre mondiale, des hommes politiques et diverses personnalités, tous anciens prisonniers politiques, s'efforcent de faire classer le site du *Auffanglager-Breendonk* comme monument historique. Combat rapidement couronné de succès puisque le 19 août 1947, la loi institue le Mémorial national du Fort de Breendonk. Dès sa création, il se voit confier une double mission : *veiller à la conservation perpétuelle des constructions et ouvrages [...] et prendre toutes les mesures utiles pour que le souvenir du Fort de Breendonk ainsi que des événements qui s'y sont déroulés demeure vivant dans l'esprit de la Nation, stimule son esprit civique et favorise l'éducation patriotique de la jeunesse*. On y voit poindre clairement le rôle pédagogique que lui assigne le législateur belge : déjà la *citoyenneté* mais également une notion qui est moins en vogue de nos jours en Belgique, le *patriotisme*.

Le Mémorial de Breendonk est donc présenté dès sa création comme bien plus qu'un musée, bien plus qu'un simple cénotaphe auquel on rend visite une fois l'an à l'occasion d'un pèlerinage pour commémorer ses morts. Il sera un lieu d'apprentissage à la citoyenneté où l'on travaille ce que Todorov appelle la mémoire exemplaire : il faut étudier l'histoire du passé, la comprendre et éventuellement en tirer quelques enseignements. Comme Todorov l'écrit : *sans nier la singularité de l'événement, j'ouvre ce souvenir à l'analogie et à la généralisation, j'en fais un exemple et j'en tire une leçon*¹⁹³.

Nos projets pédagogiques sont divers : nous avons tout d'abord développé un dossier pédagogique à l'attention des enseignants du secondaire (second et troisième degré principalement) afin de pouvoir préparer (ou conclure) une visite au Mémorial. Ce dossier se compose de huit fiches thématiques (exécuteurs, victimes, témoins, la déshumanisation,...) uniquement constituées de documents originaux (photographies, dessins, courriers, documents officiels) et de témoignages (54 pages au total). Ce dossier devrait dans les mois à venir se voir complété de nouvelles fiches.

Notre site web offre désormais un « coin des professeurs » où les enseignants peuvent découvrir les témoignages qui sont disposés tout au long de la visite ; une galerie de portraits de détenus de Breendonk et, dans le courant de l'année 2011, les fiches pédagogiques pourront y être téléchargées.

Nous organisons également de façon régulière des séminaires à l'attention des enseignants qui seraient désireux soit de découvrir le Mémorial avant leurs élèves ou d'en apprendre plus sur l'histoire du site, soit de guider eux-mêmes leurs élèves dans le cadre d'une future visite scolaire. Nous participons également chaque année aux formations I.F.C de formation continue de la Communauté française, dans la cadre d'une association de fait appelée « Histoire et Citoyenneté » qui regroupe la caserne Dossin à Malines, les Territoires de la Mémoire à Liège et le Musée Royal de l'Armée de Bruxelles.

¹⁹³ T. TODOROV, *Les Abus de la Mémoire*, Paris, 2004, pp. 29-31

Un projet est également en cours à l'attention des écoles pratiquant l'immersion, sur base d'une bande dessinée éditée par le « *Vredscentrum* » d'Anvers qui devrait être disponible dans le courant de l'année 2011.

Enfin, nous allons sous peu lancer un nouveau projet intitulé « *Je ne suis pas un numéro* », qui - dans le cadre d'une coopération avec les universités belges, les principaux centres de mémoire et d'archives du pays - devrait permettre aux écoles qui le désirent d'initier avec leurs élèves des projets de recherches à propos des détenus de Breendonk originaires de leur région, ville, village ou quartier. Un vade-mecum a été rédigé en ce sens qui donne les lieux où s'adresser, les personnes de contact

Olivier VAN DER WILT

Conservateur

Mémorial national du Fort de Breendonk

Brandstraat, 57

B-2830-Willebroek

Courriel : ovdw@breendonk.be

Site : www.breendonk.be

QUE RESTE-T-IL A L'HOMME QUAND ON LUI A TOUT PRIS ?

Vinciane **Georges**
Présidente de la Fondation MERCI

Depuis l'an dernier, la Fondation MERCI organise un « voyage de mémoire » en Pologne dont le programme et les objectifs offrent la possibilité d'approcher des lieux de mémoire différents de ceux privilégiés habituellement. En voici le programme.

Pourquoi aller en Pologne à la rencontre du peuple juif dans le cadre du travail de mémoire et d'histoire ? Parce que nous avons trop tendance en Europe à parler uniquement des Juifs morts pendant la Shoah. Afin de donner un visage humain aux nombreuses victimes, il faut parler d'elles en vie. La Fondation MERCI a pris cinq jours pour aller à la rencontre des Juifs sur les plans culturel, religieux et philosophique.

▪ **Jour 1 : Cracovie**

Cracovie est la capitale historique de la Pologne du Xe au XVIe siècle. A la fin du XVIe siècle, Varsovie devient la capitale du pays. Avant la guerre la ville compte 250.000 habitants dont 60.000 Juifs.

La synagogue d'Isaak

Durant la Seconde Guerre mondiale, cette synagogue construite en 1644 sert d'écurie ou d'entrepôt.

Le camp du Plashow

Ouvert en 1942 le Plashow est un camp de travail forcé. En 1944, le camp devient un camp de concentration où seront retenues environ 20.000 personnes. Ce camp a été connu notamment à travers le film *La liste de Schindler*.

Schindler Oscar, nazi, Juste parmi les nations.

Ce nazi qui utilisait les Juifs pour faire de l'argent se rendra compte un jour qu'ils sont des êtres humains et mettra tout en œuvre pour en sauver un maximum.

▪ **Jour 2 : Auschwitz : « ON VOIT »**

Le plus grand camp juif. Un million de personnes y mourront.

▪ **Jour 3 : Lublin**

Son école talmudique : « Les Sages de Lublin ».

Le camp de Majdanek : « ON TOUCHE ». Un camp en pleine ville.

▪ **Jour 4 : Bialystok**

Le petit village de Tychocyn : un shtetl (village, quartier juif avant la seconde guerre mondiale).

La forêt de Lopohova

Les Juifs de Tychocyn y seront emmenés pour y être assassinés dans ce que l'on nommera plus tard « la shoah par balles ».

Le camp de Tréblinka : « ON IMAGINE ».

Le camp d'extermination dont aujourd'hui il ne reste rien sauf le silence et le poids des morts.

Jour 5 : Varsovie

Le ghetto : dès novembre 1940 les Juifs y seront enfermés.

Le cimetière juif : Le plus grand d'Europe. Une œuvre d'art.

Des symboles sur les tombes : une bougie ? c'est la tombe d'une femme. Un serpent ? celle d'un médecin. Un tronc d'arbre ? un enfant qui n'a pas grandi.

L'orphelinat de Korczak

Korczak de son vrai nom Henry Goldszmit. Médecin, écrivain et pédagogue polonais. Il sera exterminé à Tréblinka avec « ses » enfants.

Le devoir de savoir...

Vinciane GEORGES

Présidente de la Fondation MERCI

Maison européenne pour le Rayonnement de la Citoyenneté

Place du Fays, 13

6870 Saint Hubert

061 / 61 00 53

Courriel : info@lamerici.be

Site : www.lamerici.be

VOYAGE D'ETUDES DE L'ASBL MEMOIRE D'AUSCHWITZ

Par Frédéric **CRAHAY**

Depuis 1978, la Fondation Auschwitz et la Mémoire d'Auschwitz ASBL organisent chaque année, durant les vacances de Pâques, un voyage d'études d'une durée de cinq jours. Le voyage de 2011 aura lieu du mardi 12 au samedi 16 avril inclus.

L'encadrement que nous proposons a pour souci de ne jamais dissocier l'explication de l'implication subjective, de maintenir l'équilibre entre émotion et rationalité. Des rescapés des camps de concentration et d'extermination guident notre groupe au travers des camps d'Auschwitz et de Birkenau et animent les débats. Ils sont les derniers témoins de cette période tragique de notre histoire contemporaine.

Plus de 2 000 enseignants et acteurs du monde pédagogique ont déjà participé à ce voyage d'études depuis sa création en 1978.

Le déplacement s'effectue en avion et le logement est prévu, en pension complète, au Centre de Rencontre internationale MDSM, à deux kilomètres de la ville d'Oświęcim même. Ce Centre de Rencontre fut destiné, dès sa création en 1986, à recevoir et accueillir des jeunes de différents horizons.

Le programme de notre voyage d'études comprend des visites guidées dans les différents camps (Auschwitz I, Auschwitz II Birkenau et Auschwitz III Monowitz). Nous visitons les différents pavillons nationaux et le Musée d'Auschwitz. Des rescapés des camps de concentration et d'extermination encadrent ces visites dans les camps et participent aux débats. Ils sont les derniers témoins de cette période tragique de notre récente histoire. Ces échanges avec des survivants d'Auschwitz, qui témoignent de leur vécu concentrationnaire, constituent – tant que des rescapés sont encore en vie - une expérience irremplaçable pour les participants

Les participants assistent également à des projections de films ainsi qu'à des exposés destinés à leur donner une formation générale des différentes caractéristiques du système concentrationnaire et génocidaire nazi.

Frédéric CRAHAY

Fondation Auschwitz - Mémoire d'Auschwitz ASBL

Rue des Tanneurs, 65

B - 1000 Bruxelles

Téléphone: +32 (0) 2 512 79 98

Fax: +32 (0) 2 512 58 84

Courriel : info@auschwitz.be

Site : www.auschwitz.be

DES VOYAGES POUR NE PAS OUBLIER ?

Par Philippe MARCHAL

Chacun en conviendra facilement, le travail de Mémoire ne se limite pas aux seuls voyages. Pour entamer une réflexion à ce sujet, il semble donc pertinent d'effectuer un cadrage plus général du fait mémoriel.

Cela n'a évidemment pas toujours été le cas. Longtemps occultée ou tout simplement tue par ceux-là mêmes qui en ont été les victimes, la question de la transmission de la Mémoire des faits liés aux conséquences de l'idéologie nazie est au centre de bien des préoccupations aujourd'hui. Les acteurs sont en nombre !

Les témoins. Malgré les difficultés et le traumatisme à surmonter, les rescapés de ce que l'on a sans doute improprement appelé la « barbarie » nazie témoignent aujourd'hui sans relâche. Conscients de l'importance des enjeux pour demain, ils connaissent et redoutent la fatalité de l'inéluctable et les dangers de l'oubli. Et qu'importe si leurs récits sont remis en question ou qualifiés de suspects, la parole doit impérativement être passée. Il est urgent de résister et de retrouver les valeurs essentielles qui fondent la dignité humaine, loin des égoïsmes qui rendent aveugle, des satisfactions immédiates et des nouvelles dictatures ... sinon, pourquoi tant de combats et de sacrifices ?

Mais que dire de certains témoins et témoignages que la mémoire et le souvenir ont commencé de pervertir ? Au début, on raconte un souvenir, ensuite on transmet le souvenir qu'on a de ce souvenir... et en fin de compte ? Analyse iconoclaste ? Mépris pour le fait mémoriel ? Pour être confronté à la fragilité de certaines de nos certitudes, il suffit d'analyser sereinement certains documents ou productions médiatiques : *Survivre avec les loups*, *Et puis les touristes*, *Les faussaires*, les documentaires sur Degrelle, Barbie, Von Braun, certains témoignages contradictoires dictés par la jalousie ou une hiérarchisation malsaine de la souffrance,... Ce doute qui s'imisce insidieusement constitue un véritable danger pour la légitimité du travail de mémoire et fait le jeu des négateurs et des menteurs.

L'Art et la Culture ne sont pas en reste : ouvrages littéraires, productions filmographiques diverses, spectacles théâtraux, musique et peinture,... Il n'y a pas de loi de genre dans le champ mémoriel. Il est probable que la diversité des approches permet d'appréhender un peu ce qui ne peut être vraiment communiqué ou représenté.

Les associations impliquées dans le travail de mémoire et les initiatives citoyennes de toutes sortes sont très dynamiques. Chacune à leur manière, elles préparent un demain qui devra se passer des expériences vécues et du souvenir direct. Se posera alors la question de la crédibilité des actions qu'elles mènent.

Les pouvoirs publics et certains Etats n'ont jamais été aussi impliqués. Les mesures concrètes prises sont nombreuses, et si elles ne sont pas toutes dénuées d'intentions suspectes à visées politiciennes, la plupart permettent la mise en œuvre de vraies politiques citoyennes : décrets, fondations, task-force, constitution de prix et de bourses, soutiens aux associations et à la recherche historique, coordinations pédagogiques, événements commémoratifs de toutes

sortes, érection de musées, mémoriaux et monuments, subsidiation de projets ponctuels,... Le passé serait-il enfin en mesure d'éclairer positivement notre présent ?

L'école et les relais éducatifs dans leur ensemble participent largement à ce qui est de plus en plus souvent considéré comme une discipline à part entière qui outille l'apprentissage de la citoyenneté. L'imagination, le dynamisme et la multiplicité des pratiques pédagogiques témoignent d'une créativité évidente. L'école peut être un terrain de démocratie, la transmission de certains faits historiques en constitue souvent la pierre angulaire.

Et pour compléter ce tableau, il conviendrait encore d'évoquer l'importance des relations internationales, les échanges, les colloques, les recherches conjointes, la confrontation des pratiques et, phénomène très important, la mise en perspective des événements tragiques qui ont traversé ou traversent encore l'histoire de certains pays (génocides ou massacres de masse, ethnicides, politicides, colonisations, guerres et conflits armés, crimes de guerre ou contre l'humanité,... les qualificatifs ne manquent pas !). La transmission de la Mémoire parviendrait-elle à se dégager progressivement de ses propres contradictions, loin des monopoles et des concurrences néfastes ?

Dans ce faisceau de sollicitations de toutes natures, les voyages contre l'oubli bénéficient d'un statut particulier, presque enviable ? Ces visites particulières à la découverte de certains lieux historiques rencontrent un intérêt croissant chez bon nombre de nos concitoyens. Evidemment, il y a les très nombreux anciens camps nazis de concentration, de travail ou d'extermination. D'autres lieux de mémoire remportent également un vif succès : certains mémoriaux et autres musées (en Europe et ailleurs), les sites historiques spécifiques (de toutes les guerres, de tous les massacres), certains centres d'interprétation historique,... et l'emblématique site concentrationnaire d'Auschwitz et Birkenau... qui fait l'objet aujourd'hui de bien des controverses ! Convient-il de s'en réjouir ? Nul doute que l'intention de la plupart des participants à ces voyages est noble et guidée par une véritable empathie à l'égard de ces millions de victimes trop souvent tombées dans un bien triste anonymat (alors que certains autres sont « héros » !). Malheureusement, il faut bien constater que certains « voyageurs » sont animés de sentiments moins éthiques qui dénotent une tendance au voyeurisme et à la curiosité. Ils ne sont d'ailleurs pas rares ceux qui dénoncent ces comportements douteux pour remettre purement et simplement en question les voyages et l'entretien des lieux de Mémoire.

Face à toutes ces critiques, la question de l'utilité (de la nécessité) d'organiser des voyages contre l'oubli se pose avec une acuité de plus en plus évidente. Pour approcher cette problématique, les propos de l'historien Philippe RAXHON (membre du CA des Territoires de la Mémoire) nous éclairent. En évoquant Auschwitz et la transmission de la Mémoire, voici sa réflexion : ... *Mais passeurs de quelle Mémoire ? Celle d'un événement dont la singularité historique est incontestable. Premièrement parce que tout événement est singulier, et le piège des analogies est à éviter. Deuxièmement, parce que la singularité d'Auschwitz a fissuré la raison comme aucun autre événement. La raison fut littéralement abolie. Dire Auschwitz fut impossible pour les survivants, l'expliquer l'est tout autant pour les historiens.... Mais pourquoi enseigner et transmettre l'histoire si chaque événement est singulier, ceux d'hier comme ceux de demain ? Parce que la prise de conscience de la singularité des événements reste pertinente dans la formation des individus, dans la constitution de leur identité. On a coutume à juste titre de distinguer la mémoire individuelle et la mémoire collective. Cette dernière repose sur la nécessité de tout groupe humain de se constituer des références au passé pour forger son identité, exprimée à travers ce que l'on*

appelle des lieux de mémoire qui sont des lieux de reconnaissance, c'est-à-dire où l'individu se reconnaît, donc se retrouve. Il s'agit donc moins, à travers Auschwitz, de reconnaître des événements analogues ou d'anticiper des catastrophes historiques, que de se connaître et donc affronter de nouveaux événements et être prêts à faire face à l'avenir inconnu...

Les voyages contre l'oubli sont indispensables. A leur manière, ils participent à la construction de notre futur. Toutes les tentatives d'atténuation de la portée de ces expériences irremplaçables ne doivent pas nous priver des enseignements que nous pouvons tirer des traces de ce passé qui restera longtemps un véritable traumatisme pour notre conscience et notre civilisation. C'est de la construction de notre identité d'être humain dont il s'agit. Aux Territoires de la Mémoire, nous pensons que les enjeux liés à ces visites sont tellement importants qu'il est indispensable de les inscrire dans une solide préparation qui permet à chaque participant de réaliser un véritable travail de compréhension des événements et de faire preuve d'empathie à l'égard des victimes. A défaut, nous pensons que le risque est trop grand de générer le contraire de l'impact escompté... Quelle responsabilité !

Philippe MARCHAL

Directeur adjoint - Actions

ASBL Territoires de la Mémoire

Centre d'Education à la Résistance et à la Citoyenneté

Association communautaire d'Education permanente

Tél. : 04 / 232 70 64 - 0497 / 49 32 33

Courriel : philippemarchal@territoires-memoire.be - direction.actions@territoires-memoire.be

Site : www.territoires-memoire.be

° **Julie Baudine**
(stagiaire UCL)

° **Michel Herode**
(*Démocratie ou barbarie*)

° **Marie-Pierre
Labrique**
(*Démocratie ou barbarie*)

° **Philippe Plumet**
(*Démocratie ou barbarie*)



Démocratie ou barbarie
Secrétariat général
DG ACA (bureau 6E602)
Boulevard Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
dob@cfwb.be
www.enseignement.be/dob
T. : 02/690 83 52/53/54

